Dominique SAMPIERO

Dossier artistique

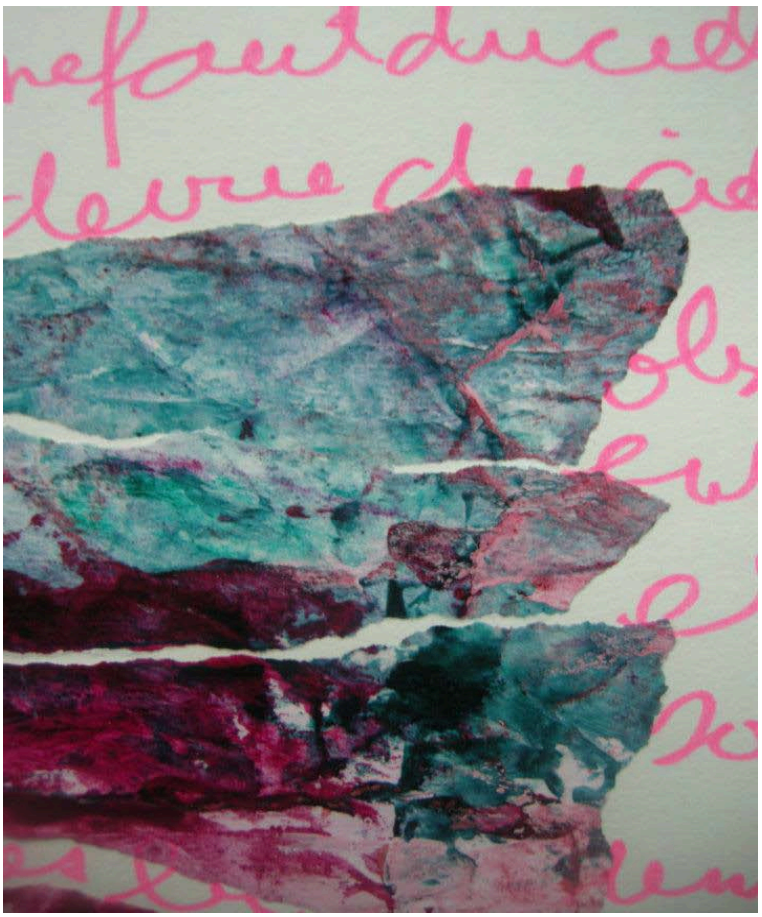


Photo : Car il me faut du ciel - Dominique Sampiero - Max Partezana
Extrait livre d'artiste – Mai 2012

SOMMAIRE DES ARTICLES

Classement par DOMAINE

BIOGRAPHIE page 7

- **Autour de l'auteur :**

- Article dans **Eulalie** Revue professionnelle éditée par le centre régional du livre (Nord Pas de Calais) – mai 2012-

  ➢ **Page 7 à page 8**

- Article de Gil Pressnitzer – site esprits nomades. Fr – 2007 « **Dominique Sampiero, poésie de l'évidence » .**

  ➢ **Article pages 9/ 11**

- La légende du bassin minier est en marche, porteuse d'espoir – Voix du Nord, fev 2013, **page 12**

- Derrière l'illettrisme la culture du refus – rencontre- l'observateur du Valenciennois, septembre 2013 **page 13**

- Un nouveau livre pour Dominique Sampiero – Voix du Nord, Mars 2012 **page 14**

- Dominique Sampiero, le premier jour – Article Voix du Nord - 24/04/2011 **pages 16/18**

- Dominique Sampiero, écrivain visuel – Article de M Zenini – Voix du Nord,2008 **page 19**

- Nordway - hebdo régional Avril 2011 double page - **pages 20/21**

- Version Femina – supplément VDN – Sept 2007 – double page - **pages 22/23**

- Chronique de Dominique Sampiero dans le journal L'Humanité, Février 2001 intitulé « **autismes de la violence »** - **pages 24/25**

- Avis des publics ayant lu Dominique SAMPIERO- **pages 26/28**

  ➢ - **Sites émissions littéraires** (liens internet parmi les émissions littéraires réalisées)

Cliquer sur http://www.franceculture.fr/emission-ca-rime-a-quoi-dominique-sampiero-2013-03-31 - l'émission *ça rime à quoi*- par Sophie Nauleau – en podcast – 31/03/2013

Cliquer sur : **Dominique Sampiero / Les encombrants - Littérature - France Culture**

*www.franceculture.fr/emission-**dominique-sampiero**-les-**encombrants**...*
1 juil. 2009 – Du jour au lendemain | 08-09. Syndiquer le contenu par Alain Veinstein Le site de l'émission. Du lundi au vendredi de 23h50 à 0h30 **...**

Cliquer sur : **Dominique Sampiero sur France Inter le 19/04 / 2008** Samedi 19 Avril 08 entre 10 et 11H - sur France INTER - Dominique Sampiero est l'invité de Rebecca Manzoni pour son livre « Carnet d'un buveur de ciel »éd. Lettres vives.

FILMOGRAPHIE page 29

- Long métrage *: Ça commence aujourd'hui*, 1999, réal. Bertrand TAVERNIER

  scénario : Dominique Sampiero- thème : l'école/les difficultés sociales des parents

  nomination : Ours d'Or à Berlin en 1999

- Meilleur film étranger aux *Fotogramas de Plata*
- Prix du film œcuménique au Festival norvégien international du film
- Prix du public au Festival international du film de Saint-Sébastien
- Sant Jordi du meilleur film étrange

  ➢ **articles pages 30/41**

- Long métrage : *Holy Lola*,2004, réal. Bertrand TAVERNIER

  scénario : Dominique Sampiero – thème : l'adoption

  ➢ **articles pages 42/45**

- Long métrage : *Fils Unique*, 2011, réal. Miel VAN HOOGENBEMT

  scénario : Dominique Sampiero – thème : relation fils/père, la maladie

  Prix Regards Jeunes Nord-Pas-de-Calais au Festival du film européen à Arras (12e édition)

  ➢ **articles pages 46/48**

DIVERS autour du cinéma :

- article en ligne site internet Roubaixmaville.com / par Brigitte LEMERY intitulé

« Scénario mode d'emploi au lycée Jean Rostand avec D Sampiero » page 49

- Article dans Télérama – Carte blanche à Yolande Moreau après le césar du film Quand la mer monte – Texte de Dominique Sampiero demandé par la comédienne - Source : TELERAMA n°2897 du 23 au 29 juillet 2005

  ➢ **Articles pages 51/52**

BIBLIOGRAPHIE page 57

- **Romans et poésie (sélection parmi les titres publiés chez des éditeurs nationaux)**

Le rebutant, 2003, Gallimard, D. Sampiero **- Prix du roman populiste**

- **Articles pages 57/58**

Les encombrants, 2009, Ed Grasset, D. Sampiero

- **Articles pages 59/62**

La vie pauvre, La Différence, 1992. D. Sampiero - **Prix Max-Pol Fouchet 1992**

- **Article Pages 63/65**

Celui qui dit des mots avec sa bouche, Gallimard, 2002, D. Sampiero.

- **Article Page 66**

Roman / La petite présence, Grasset, 2002, D. Sampiero.

- **Article du Monde des livres page 67**

Roman / Le Dieu des femmes, 2010,Grasset, D. Sampiero.

- **Article page 68**

Eros émerveillé, Gallimard N.r.f, poésie,20126 anthologie – p573

- **Article page 69**

Nouvelles /T erritoire du papillon éd. alphabet de l'espace, livre DVD, 2010.

- **Article page 70**

Poésie /Bégaiement de l'impossible et de l'impensable/ Ed Lettres vives ,2012

- **Article pages 71/72**

La vie est chaude, 2013,éd. Bruno Doucey, D.Sampiero – **prix Omar Khayyam 2013**

- **Article page 73**

- **Littérature jeunesse (articles des 3 titres publiés chez des éditeurs nationaux)**

Le jeu des sept cailloux, roman Grasset jeunesse, 2011. **Sélection prix Versele 2013 articles pages 74/77**

P'tite mère,2002, Dominique Sampiero, Rue du Monde**- Prix Sorcières 2002-articles pages 78/80**

Les anges n'ont pas de sexe, Dominique Sampiero,Ed la Martinière jeunesse ,2006- **prix Tatoulu 2008.** **articles pages 81/83**

ATELIERS ou RESIDENCES CULTURELS récents

- **Lecture spectacle avec Erich Pralat à la contrebasse à Sebourg- déc 2012 pour la sortie du livre d'artiste *Fricot d'azur* de** Dominique Sampiero, gravures Francis Beaudelot, maquette Patrick Vernet- tiré en 50 exemplaires numérotés- éd. Atelier du prussien.

- **Résidence à Saint-Quentin en Yvelines (ferme du Bel Ebat) ateliers d'écriture avec les jeunes , création d'une pièce de théâtre *Chatland* (1ère représentation en décembre2013)**

  - **Article page 85**

- **résidence d'artiste à Chasse Royale – quartier ANRU de Valenciennes -2013 -cf blog de l'écrivain et des habitants intitulé *Royale Bibliothèque*- Avec la collaboration de la BM de Valenciennes**

➢ **en ligne http://royale-bibliotheque.over-blog.com/ + page 86 + page 13**

- **Résidence à Loos-en Gohelle avec Stan Lafleur et Alex Gola pour le Conseil régional et la candidature du Bassin Minier au Patrimoine mondial de l'UNESCO – création d'un pièce de théâtre *Monsieur TOPOWSKI*-**dec 2012- édition prévue pour 2014.

Cf article « la légende du bassin minier est en marche porteuse d'espoir » VDN FEV2013 page12

- **Rencontre débat – la littérature hors les livres - Mai 2012- CRLL-libfly-**

➢ **article en ligne sur www.libfly.com pages 87/88**

- **Ateliers et lectures musicales au musée Matisse - Février 2012 - articles pages 89/90**

- **Projet Palissade – ville de Méricourt – 2010- collectif d'habitants, photographe Patrick DEVRESSE – dans le cadre de la construction de la médiathèque la Gare.- article page 91**

- **lecture spectacle avec Jacques Bonnaffé** -Article en ligne sur le blog du comédien Jacques Bonnaffé, octobre 2011- **article page 92**

LIVRES D'ARTISTES & POEMES SUR TOILE

- **livres d'artistes et collection poèmes sur toile avec divers artistes (Thierry le Saëc, Marie Alloy, Armand Dupuy, Jean-Michel Marquant, Valérie Vallois ...) Ces exemplaires sont numérotés et tirés en exemplaires limités. Ils n'ont pour l'instant jamais été exposés au grand public. Les médiathèques de Lille et de Valenciennes en concervent plus d'une cinquantaine, là encore jamais exposés.**

- **liste non exhaustive page 93/95**

REVUE DE PRESSE – BIOGRAPHIE

SOURCE : revue Eulalie n°10 Mai 2012 / Jean Marie DUHAMEL

RENCONTRE

Les leçons de paysage de Dominique Sampiero

Il s'est fait un nom dans le monde des lettres - une trentaine de titres à ce jour, fictions, récits, « prose poétique » -, comme dans celui du cinéma - cosignant notamment les scénarios de deux films de Bertrand Tavernier, *Ça commence aujourd'hui* en 1998, *Holy Lola* en 2004. Ce printemps, Dominique Sampiero publie simultanément *Bégaiement de l'impossible et de l'impensable*, troisième opus d'un tryptique commencé en 2007 (éditions Lettres vives) ainsi qu'un essai consacré à Henri Matisse, *Matisse Étude pour Saint Dominique* (Invenit). En attendant la parution, début juillet, de *Le bruit des vagues*, récit pour enfants (chez Bayard) qu'il dit attendre avec beaucoup de fierté.
Comme son voisin Pierre Dubois, l'elficologue à la barbe fleurie, Dominique Sampiero est un écrivain attaché à une terre du Nord, cet Avesnois du bocage dans la contemplation de laquelle il puise son inspiration, arpentant les vallons, tutoyant les ruisseaux, guettant le bruissement des feuilles dans les bois ou regardant passer l'hiver par la fenêtre de sa maison, avec son chat (tous ceux qui pratiquent les livres et l'écriture le savent : on apprend beaucoup de ses chats).

***Bégaiement de l'impossible et de l'impensable* poursuit un tryptique de prose poétique entamé en 2007**
Il n'était pas vraiment déterminé comme tel. Initialement, j'avais mélangé dans ce livre la prose poétique avec des aphorismes sur la nuit. Finalement, j'ai retravaillé le texte en le resserrant et en enlevant les aphorismes. À l'origine, j'ai commencé ces ouvrages comme on ouvre un carnet intime, lors d'une période d'isolement. J'avais - j'ai - le sentiment peut-être d'avoir des problèmes d'identité, entre mes fonctions de scénariste pour le cinéma, ancré dans une réalité sociale, les écrits de fiction ou poétiques et mon état d'enseignant. À la différence d'autres pays comme les États-Unis ou le Canada par exemple, il est toujours difficile, en France, d'avoir plusieurs casquettes. Alors, prose poétique, oui, comme ont pu la pratiquer un Francis Ponge, un Christian Bobin, un Philippe Delerm, même si l'écriture peut prendre différentes formes. Il s'agit de toute façon d'un rapport obsessionnel et constant à un lieu, l'Avesnois. La plupart de mes livres y sont enracinés.

Comment travaille Dominique Sampiero ?
Au quotidien ou presque, très régulièrement, deux, trois fois par semaine. L'écriture est un exercice proche de la méditation : je remplis de grands cahiers, l'ouvrage se construit peu à peu, les versions se succèdent, il peut y en avoir une quinzaine, parfois dix-huit. Tous les sens sont en éveil, avec un sixième sens qu'on peut appeler l'esprit, et un septième, qui pourrait être l'âme, mais j'ai des scrupules avec cette appellation à forte connotation religieuse, à laquelle je préfère « l'autre corps ». Ce qui permet un élargissement beaucoup plus vaste.

La première séquence de *Bégaiement*... s'intitule « Fenêtre pour passer l'hiver » (« la fenêtre garde la nostalgie d'un regard plus vaste qu'elle... »)
Je suis souvent, chez moi, près d'une fenêtre. Je me suis d'ailleurs aperçu récemment que j'écris la plupart du temps face à une fenêtre. Je repense souvent à ma grand-mère, aux longues heures que je passais avec elle autrefois à la fenêtre de la maison : son regard était comme perdu dans un ailleurs indéfinissable, je faisais de même. Contrairement à l'idée qu'on peut se faire des rideaux qui se soulèvent derrière les vitres dans les villages, ce n'est pas ici l'idée de voyeurisme mais de méditation qui est à la clé : la fenêtre est l'œil de la maison, on finit par faire un avec la fenêtre, comme une petite extase.

La nature, le paysage sont omniprésents dans vos textes. « J'aime le ciel bas » écrivez-vous
Je me balade beaucoup à pied. Je prends des leçons de paysages, cette lumière du Nord, célébrée par tant de peintres - j'ai écrit autrefois un essai sur Peter de Hooch -, ciels qui se bouchent puis qui s'éclairent pour se révéler comme par miracle. Ces ciels, on les retrouve par exemple dans les films de Bruno Dumont, *La Vie de Jésus ou L'Humanité*. La lumière, comme un paysage, c'est un personnage en soi, sans doute une leçon héritée de Matisse.

Dans ces paysages, les corps sont aussi très présents
Les corps, le charnel, la sensualité. On est toujours dans le rapport à l'extase, entre charnel et spirituel. On est alors dans l'évocation de la jouissance, avec cette présence du féminin dans le paysage. Là, je me différencie sans doute d'un Christian Bobin ou d'un Francis Ponge par la place que j'aime donner aux odeurs - liées pour moi à des souvenirs d'enfance avec mon père quand nous allions pêcher -, une érotisation des paysages.

Dominique Sampiero

Qu'avez-vous envie de dire au lecteur qui ouvre un livre de Dominique Sampiero?

Qu'il emporte le livre avec lui, dans sa poche. Se promener en forêt de Mormal ou dans la Sambre, s'asseoir, et lire. J'aime l'idée de picorer, déconstruire en tous sens si vous voulez, prendre la dimension du silence dans le texte, ce silence qui creuse et permet de trouver l'essence des mots et des choses. Rimbaud évoque le dérèglement de tous les sens, je dirais l'écarquillement de tous les sens.

Des projets?

Je viens de travailler à deux scénarios de longs métrages, deux courts-métrages avec le lycée Jean-Rostand de Roubaix. Me souvenant d'avoir suivi, autrefois, des stages de direction d'acteurs et de mise en scène, je crois pouvoir apporter quelque chose aux acteurs pour passer derrière la caméra et passer à la réalisation. Quoi de plus beau que de raconter des histoires?

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-MARIE DUHAMEL

« Ce matin, la lumière au-dessus des arbres est plus blanche que les murs. La pluie lave le silence au bord des vitres, ça souffle sous les portes et dans les interstices, le vent traque les pierres qu'il touche pour se connaître, éprouver sa force, et jeter son visage de branche contre la fenêtre, cherchant la bouche qui s'étonne de n'avoir pour limite que l'air des phrases et des mots (...) »

« Le vent fait le tour de ma vie par des chemins de terre où j'attends que la solitude m'attende à son tour pour remonter. Je suis un arbre ou peut-être rien. Et cela enfin est moi. Le vide dans les cheveux de l'air. »

Dominique Sampiero,
Bégaiement de l'impossible et de l'impensable

Bégaiements de l'impossible et de l'impensable
ÉDITIONS LETTRES VIVES
ISBN : 978-2-914577-51-9 23
96 PAGES – 13 € – 2012

Henri Matisse, étude pour Saint Dominique
ÉDITIONS INVENIT
ISBN : 9782918698210
40 PAGES – 9 € – 2011

Article en ligne sur site esprits nomades.fr par Gil Pressnitzer

Titre : Dominique Sampiero, la poésie de l'évidence

Je retrouve mes larmes comme mes propres enfants, le plus fragile de moi-même ne m'effraie plus, au contraire, je me laisse envahir, et la pluie, au-dedans comme au dehors, lave ce que je ne sais ni de moi ni du monde, et qui me brûlait le coeur.

Lire Dominique Sampiero est s'embarquer dans les îles sous le vent des mots, voyager entre émotion à fleur de peau et sensualité concrète. Entre larme et sperme, les retrouvailles sont nombreuses. L'homme Sampiero est ainsi fait qu'il peut fondre en larmes contre vous un soir de lecture, ou arpenter le corps immense de la femme dans son écriture. Il est tout entier dans chacune de ses humeurs. Son écriture est une étreinte. Il fait monter en graine les images par le désir de sa langue. Certains cisèlent des phrases superbes à déposer près de la cheminée, les soirs d'hiver de l'âme. Leurs mots gardent la pose après eux. Ils ne bougent plus, montrant toujours leur profil le plus avantageux. Ils n'en finissent pas de soupirer, pour enfin minauder. Ceux de Sampiero bougent encore, se demandent parfois où ils vont et "s'écrivent tôt le matin", pour se fondre dans la rosée. Sampiero ne s'est pas évanoui dans la petite éternité de la poésie. Il s'est colleté au monde, a voulu le rendre plus fraternel et juste.
Il connaît la condition ouvrière, la condition humaine. Fils de cheminot ; très longtemps instituteur, scénariste du quotidien pour Bertrand Tavernier, il ne triche pas, il ne se penche pas du haut de ses talons rouges sur la souffrance humaine.
Il a sa part au milieu de lui, elle sait le rappeler à l'ordre quand il se croit au coeur de la vie. Sampiero est fragile et transparent. Il sait ce que veut dire aller de nulle part vers nulle part « Il ne faut pas s'accrocher aux morts, il faut les laisser s'envoler ». Sampiero laisse s'envoler comme des ballons bleus vers le ciel bleu ses mots. Il les suit un peu du regard et attend qu'un vent propice les ramène vers son lecteur. Sous la pluie battante des jours, par-dessus les mains coupées de la terre il essaie de dire une phrase après l'autre, doucement avec l'entêtement d'un gars du Nord, lui l'enfant de l'Avesnois.

Qui est Dominique Sampiero ? Une vie construite pierre à pierre, mot à mot
Né le 15 novembre 1954 au Quesnoy, il s'est construit, pierre à pierre, source après source, un nom d'écrivain. Instituteur dans le Denaisis, directeur d'école maternelle, il a derrière lui de nombreux recueils, quelques solides inimitiés, une collection de prix, une réputation de soufre et de mystère, un regard grand ouvert. Il ne tient pas journal, il ne bat pas tambour, il dit « comme cette nuit tombée du corps », il dit et parfois l'air lui manque devant les paillettes de beauté parfois arrachées au monde si dur. Il veut nous les montrer, en pleurant de ce miracle des gueux des mots. Il a pris le dessus sur le silence, sans réveiller les gens, les gens d'ici, les gens de partout. Dans son pays d'orages, de pluies traversières et de colère, il sait caresser les visages « inclinés et immobiles ». Il sait aussi la chasse à courre des mots perdus, comment traquer les images comme un gibier. Comment les ramener à la maison, comment ensuite faire silence autour. On se sèche ainsi de toutes ses larmes, ou l'on s'y noie. Et Sampiero pleure parfois comme un enfant, comme lors de notre rencontre à Toulouse, il ne pleure pas par sensiblerie mais par générosité envers ses semblables, par la joie qu'il a d'être lu et parfois compris. Son écriture est très sensuelle, sexuelle aussi, poème et prose se confondent comme dans son pays du Nord le ciel et la terre. Sampiero a beaucoup écrit, sur les peintres, sur quelques poètes (Bernard Noël), sur la mémoire cachée derrière les volets de tous nos villages intérieurs, Il a appris des peintres la lourde matière pour emprisonner le réel et l'invisible. Il

connaît le chemin vers les vieux puits, les vieilles tables en bois, les nudités de lait des femmes.
Ses livres sont autant l'histoire d'une parole reconquise sur la misère et la haute culture, que du doux envahissement de la poésie. Se taire ou bien parler pour vivre ? :
Celui qui ne parle pas ne sait pas ce qu'il sait. Tout ce qui est su en lui est plus grand que lui.
Mais les mots tressés l'un à l'autre font reculer la nuit. *Les cahiers s'empilent et protègent l'autre côté de la lumière, là où mot à mot je renonce au monde, et pourtant le monde est là, sans tentation, sans désir.* Sampiero parle autant pour les autres que pour lui, cette parole arrachée, soulevée depuis la pâte des jours, il en fait lumière pour tous. Pourtant il sait que « Le ciel est hésitant. Il n'a pas réglé tous ses comptes avec la lumière ».
Il sait que notre société empile les marchandises et les rebutants, ces pauvres types qui mendient leur survie et que personne ne regarde, car nos yeux sont sur les vitrines de la consommation, plus sur les visages des hommes. Ces noyés dans nos rues, dans les métros viendront un jour se venger. Pourtant : « C'est peu de chose un regard mais le monde y tient. »

Une présence au monde

Nous ne sommes plus regard.
Il va vers les sillons de la vie, la fente des femmes. Son écriture est lumineuse et trace « une petite éternité d'un sourire ». Il se veut à hauteur des frères humains qui en même temps que lui vivent. Sa peur du vide le fait s'avancer dans les bras des villages, sur les genoux des survivants. Dans l'épuisement de l'écriture, dans cette nécessité de tous les jours, mettre bas à des phrases dans ses carnets, il doit y avoir une survie permanente.
Quand dormirai-je comme je vis ? Quand vivrai-je comme je dors ? Uni.
Larmes, visages et sexes traversent ses livres pour s'en aller vers la rivière une torche à la main. Tout livre sera pour lui une étreinte blanche, un lien vers l'invisible.
Il semble nous dire :
Que tout soit tranquille entre sueur et larmes à nous qui n'avons pas cru en nos naufrages. La nuit est couverte de lait amer. Les nuits sont couvertes de sans sommeil, leur rosée d'amertume.
Bonne chance au chant qui se soulève !
D'autres devront pourtant s'aimer et rester en vie et les noms perdus se penchent sur nous.
Si souvent on veille des miettes de vie déjà mangées par les oiseaux et dans les chambres inoccupées de nos vies ne restent que les lits défaits, les draps froissés.
La neige tombe très tôt cette année. On la voit déjà dans nos têtes. Ces paysages s'enfuyant dans l'éphémère ! Ne rien pouvoir retenir. La tuerie du temps est lâchée.
Les portes de personne nous mangent déjà. La lune tire, tire sur ses amarres. Les cordes tiennent bon et hurlent à la fois. La terre alors bascule. Ainsi de nos vies sans doute.
Voici ce qui me passe par la tête en lisant Sampiero.
Sampiero marche avec la lampe frontale de l'amour. Il pose des fleurs dans les mémoires floues. Il lave nos visages de nos visages. Maintenant la pluie peut passer.
Les chambres de la peau sont ouvertes.
Lire Sampiero c'est comme une enfance revenue près de nous, qui nous jette des pierres, qui nous donne des framboises. Sampiero revit toujours « la course de l'enfant dans le jardin courant vers le vieillard assis sur le banc, pour savoir son visage, pour savoir son nom ». Ce qui nous est donné à lire est l'histoire de cette course. Entre attente et abandon. Il parle avec « sa bouche de lumière, sa bouche première » faite de la légèreté de la pluie. De la conscience aussi de la gravité des mots et du tragique de la vie qu'il ne faut franchir que soulevée. Homme de transmission, il sait tout de ce devoir sacré:

Que l'homme soit érudit ou illettré, moine ou paysan, lui incombe une tâche identique, celle de s'accomplir et, à sa mesure, de recréer le monde.
Chacun de ses livres est « une sorte de présence au monde où le plus important est de parler aux autres. »
Alors il se bat contre la violence et la dictature du langage, contre l'oppression des cultures majoritaires, pour qu'aucun grain ne soit perdu.

J'écoute le bruit que fait mon sang, et la pluie battante. Je recrache le goût de la terre. J'attends la nuit pour me délivrer encore de toutes ces forces.
Sa fièvre lyrique veut que nous passions notre main de lecteur sur le front brûlant de ses livres.
Germes et eaux vives sont ici offerts, une fraîche évidence.

De Gil Pressnitzer – site Esprits nomades.fr

LA VOIX DU NORD
SAMEDI 16 FÉVRIER 2013

LES VISAGES

La légende du bassin minier est en marche, porteuse d'espoir

Quand on pense reconversion du territoire on pense économie, industrie, pourtant la culture a son rôle à jouer. Dans le cadre de Kulturatrium, volet culturel du triangle de Weimar, trois artistes, Français, Polonais et Allemand ont créé une légende sur le bassin minier. Pour trouver dans le passé les germes de métamorphose.

PAR LUCILE ICHI
lens@info-artois.fr
PHOTOS ÉRIC JANIZEWSKI (CLP)

Dominique Sampiero en pleine lecture (en haut). Monsieur Topowski, toujours de dos, un homme au prénom oublié.

Pour restituer le travail mené lors de la résidence de trois semaines passées en novembre dernier à Culture Commune, le trio d'artistes n'a eu que deux jours mais n'a voulu mégoter. Ambiance entre pénombre et lumière, une danseuse à lampe de poche, des photos projetées au fond de la scène, une scénographie étudiée pour raconter L'étrange histoire de Monsieur Topowski. Un mineur qui se laisse enfermer dans une mine de Oignies au moment de la fermeture du site en 1992. Se joue alors pour lui toutes les teintes du noir, le silence, la solitude, la folie avant la renaissance. «*Faire le deuil sans faire table rase* », un enjeu pour permettre au territoire de mettre son patrimoine historique, industriel et humain en avant mais sans sombrer dans la nostalgie, pour trouver de nouveaux chemins de créativité.

Majdouline Sbaï, vice présidente en charge des relations internationales, « *ravie par la restitution* » est convaincue du bien fondé de cette maxime et de l'apport de ce regard croisé pour transcender un passé qui laisse encore des traumatismes. Pour Dominique Sampiero, auteur originaire de l'avesnois le rapport est plus intime. « *Déjà les histoires des mines me sont venues comme une légende, dès l'enfance.* » L'auteur allemand Stan Lafleur et le polonais Arkadiusz Gola, photographe, avouent qu'ils venaient sur des terres lointaines et méconnues mais qui entrent en résonance avec leurs environnements. C'est d'ailleurs sur ce contexte commun que le triangle de Weimar est bâti, un passé de mines, d'industrie et de sidérurgie qui faiblit. Stan Lafleur de Rhénanie fait le parallèle avec la Ruhr.

Du côté du photographe la ressemblance est encore plus frappante puisqu'il reste encore quelques mines en activité en Silésie. « *C'est formidable pour moi de voir ce qu'il peut advenir quand les mines ferment toutes.* »

Chacun dans leur langue, ils témoignent unanimement de l'accueil chaleureux, de la solidarité et des rencontres passionnantes qu'ils ont faites lors de leur pérégrinations littéraires et photographiques. « *Nous avons beaucoup appris des anciens mineurs, pour élaborer le texte.* »

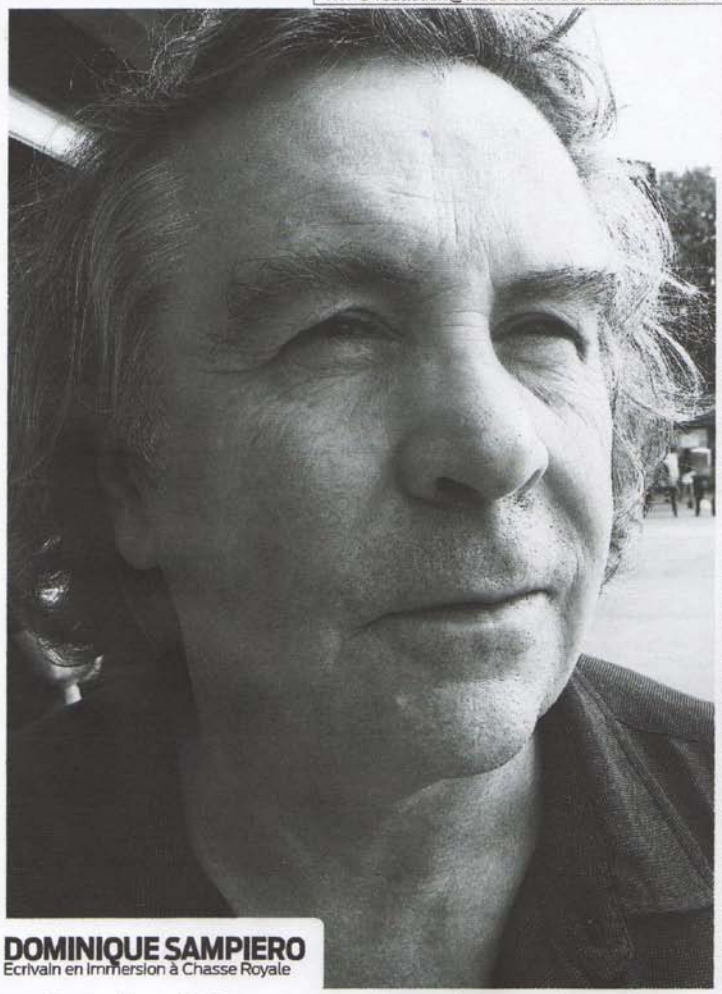
Le texte de 160 pages, qui sera édité courant 2013, est symbolique, avec ses accents quotidien,s terriens, et sa poésie sur le fil. « *Nous avions une commande, nous aurions pu faire chacun un texte de notre côté* » mais une vraie synergie est née : un « potchevlech » créatif si l'on en croit Dominique Sampiero. Un triangle, un trio, un terril : pyramide vivante où la biodiversité reprend ses droits, comme l'avenir à reconstruire. ■

« J'ai vu la résilience dans les visages. Il y a de l'espoir dans toutes les nuances du noir. » D. Sampiero

REPÈRES

Le triangle régional de Weimar ► Il s'agit d'une coopération mise en place entre les régions Nord-Pas de Calais - Rhénanie-Westphalie (Allemagne) – Silésie (Pologne) sous l'égide du conseil régional. Dès 2001, l'accord s'est concrétisé par une série de rencontres entre jeunes des trois régions. Les enjeux de la reconversion économique et industrielle et la valorisation du patrimoine industriel font l'objet de réflexion via des échanges de savoir-faire, d'expériences et de pistes innovantes à mettre en place. Depuis 2011 le conseil régional a décidé d'ajouter un volet culturel à ce dispositif par le biais de résidence d'artistes sur un thème.

//// e-redaction@lobservateurduvalenciennois.fr //// lobservateurduvalenciennois.fr



DOMINIQUE SAMPIERO
Ecrivain en immersion à Chasse Royale

« Derrière l'illettrisme, la culture du refus »

Dominique Sampiero nous livre, en vrac, des souvenirs plus ou moins fantasmés et nous révèle, en un allègre méli-mélo, quelques réflexions sur la relativité de l'échec, la notion de progrès, l'avenir de l'espèce humaine, la beauté éphémère des êtres et du monde. Entretien sans aspérités...

Quand on vint lui proposer de diriger un atelier d'écriture à Chasse Royale, Dominique Sampiero s'est dit que l'Histoire est un *« éternel bégaiement »*. Fort de ses trente ans de bons et loyaux services, il a débarqué en avril dans ce quartier *« à l'écart du monde »*. Très tôt, il met ses mains dans le cambouis et crée un blog dédié aux faits et gestes de ses stagiaires en écriture. Cela démarre cahin-caha comme une étude des mœurs autour de la mémoire affective. Que fait-on de cette *« matière brute »* qui fait saliver nombre de prosateurs? Que deviennent ces apprenants dans un monde encombré ? Mais partout, l'humour doux-amer, réjouissant, provocant, émouvant, vient mettre un onguent sur des *« blessures certaines »*. S'agit-il d'un chant? D'un cri? C'est une histoire qui s'écrit dans les ténèbres. Une voix, rauque et presque inaudible, qui sort de la nuit, de leur longue nuit à l'abri des grands débats qui agitent la société. Pour se raconter, pour nous raconter.

Pendant six mois, l'écrivain anime des ateliers d'écriture et de lecture au profit des grands et des petits, et autant de *« héros ordinaires »*.

Car chaque homme, en ces lieux incertains, est une proie pour l'ombre de la haine. Ici, des êtres vivent terrés, sans se toucher presque. L'incommunicabilité s'est immiscée par tous les pores dans cette cité promise à la peur et à l'indifférence. Depuis quand? Par qui? Pourquoi? Depuis le temps, un certain temps, certains d'entre eux ont oublié le jour et la nuit. Oublié même de se poser des questions.
La vie, ou le hasard, leur envoie une racine, un écrivain «calibré» Gallimard, qui les titille et leur apprend l'existence d'un ailleurs. D'un possible. De cette rencontre, improbable dans l'absolu, que va-t-il émerger du froid mordant au sortir d'un hiver nordique? Une chronique de la solitude? Des relents de détresse têtue? Mystérieusement aimanté, chacun des protagonistes cherche à tâtons, trimballé dans ses contradictions souvent cocasses et à son corps défendant, se laisse glisser vers l'essentiel.

« Un moment de grâce »

Comment suspendre le temps et préserver son identité et son pouvoir de séduction quand on est une femme de bientôt 50 ans, percluse d'illettrisme ? Le preux prosateur vit pourtant un *«moment de grâce»* lorsqu'une femme, à l'abri de son voile, vient écouter *« religieusement »* des voisins lire dans la langue de Voltaire *« dont elle boit la musique »*. A distance respectable...
Une apologie de l'instant furtif, du moment rare qui s'envole déjà, le jeu d'improvisation se résume à un concept simple : l'écrivain donne un thème, une phrase, un mot, les apprenants développent sur l'instant un texte. Sur «bibliothèque», ils ont été forts en thème : *« Bibliothèque de la présence, de la petite mort, la bibliothèque les yeux fermés, la bibliothèque de la patience, de la génuflexion, de l'obéissance, la bibliothèque des brouettes, des vieilles gens, des malistes, des rendez-vous amoureux »*, peut-on lire sur le blog créé par l'écrivain à cet effet. Une écriture, puis une lecture hésitante de l'œuvre encore frémissante, comme un souffle revivifiant, un mélodieux murmure, une ode à l'enchantement, celui qui naît dans les plis méconnus du quotidien. Des tranches de vie de *« héros ordinaires »*, insiste Dominique Sampiero, que l'humilité empêche de révéler au grand jour. Par ici, les bruits de casseroles que l'on traîne est vite étouffé. Il y a tant de choses que l'on ne dit pas... De leurs effusions, il ne nous reste que la douceur et la violence des caresses qu'ils se sont administrés sur les lignes de ce blog, lieu de leurs débats. D'ébats rêvés...

Fils de cheminot, Sampiero puise dans les *« valeurs ouvrières »* la force aller au devant des *« fractures »* de la mixité sociale.

De leur rencontre est née une vibration, sur une ligne d'horizon fugace où le quartier s'invente entre ciel et terre. 2013, l'année des toutes premières fois et de la découverte des différences. Impitoyables observations, espoirs et désillusions. Grandir, c'est pas si facile en un lieu d'incertitude, de relégation jadis...
L'écrivain revient alors aux *« fondamentaux »*. Quatre points sont vitaux à l'être humain : le corps, l'espace, la possession et l'amour. Au cours de sa vie, chacun est amené à se débattre pour protéger l'un de ces points, ou en défendre l'ensemble. Dominique Sampiero apprend à ses *« pensionnaires »* à se réapproprier leurs lieux de vie en mettant, de prime abord, les mots sur leurs maux. Exercice d'équilibriste au milieu des tourments du quotidien et le désir d'incarnation omniprésent.

« Un pied de nez à la fatalité »

Les traits de caractère s'affirment assez tôt au cours d'une première discussion qui débute sur un malentendu : *« Que lisez-vous ? »* suivi d'un retentissant: *« Apprenez à écrire ! »*, que les écrivains en herbe perçoivent un tantinet péremptoire. Dominique Sampiero n'est pas homme à se laisser déstabiliser. Peu à peu, en échangeant des réflexions sur leurs vécus réciproques, et quelques secrets révélés, ils vont se rapprocher, s'apprécier, communier presque.
Ce blog est une cascade de création pure. Les prosateurs néophytes observent leur quartier, leur vie tout court, à travers le trou de la serrure et finissent par rire, en consignant précieusement les éclats dans leur réceptacle virtuel, de leurs maladresses, de leurs soirs d'infortune. Une belle leçon de vie! De ce foisonnement, une idée prend forme puis s'impose : un «Prix Bibliothèque Royale» sera remis à un écrivain par un jury composé en partie d'illettrés. *« Un pied de nez à l'illettrisme »*, s'enorgueillit Dominique Sampiero. Notre époque n'a jamais autant ressemblé à cette petite salle du centre socio culturel Dehove où s'affrontent, d'une manière tout à fait épistolaire, des hommes et des femmes aux trajectoires diamétrales. Certes, il est des moments de doute, d'effondrement absolu lorsque le monde intime et le monde collectif, ou bien les deux ensemble, se déchirent, explosent. Quand plus rien ne donne prise, l'écriture peut-elle être encore de quelque ressource ? A quoi reprendre espérance par temps de grande détresse? Sampiero tente une proposition: chercher une réponse du côté de l'artiste : s'exposer, sortir de lui-même le temps d'un premier jet salvateur *« pour expulser colères et privations »*, s'appesantit encore l'écrivain. S'abandonner pour mieux se retrouver, c'est l'exercice qui fait la vie.

« Famille élargie »

Natif de l'Avesnois (au Quesnoy), Dominique Sampiero a vécu, depuis l'enfance, *« au milieu de Polonais et de Maghrébins »* et il pense avoir *« élargi »* sa famille d'origine à l'occasion de cette énième résidence d'écrivain en compagnie d'une population difficile.
Ces quelques mois en immersion à Chasse Royale lui ont montré *« l'ampleur de l'échec »* de la mixité sociale. Ces *« ghettos »* le mettent dans un *« profond désarroi »*, mais sa verve d'écrivain s'en trouve *« nourrie »*.
De sa proximité avec les SDF de Midi Partage à Valenciennes naît un roman (*Le Rebutant*, Gallimard, 2003). A Chasse Royale, il poursuit jusqu'au bout de sa résidence, surveillée de près par tous ses aspirants lecteurs, sa quête d'une dimension sacerdotale : *« rédiquer à la critique et à la prise de parole »* des femmes et des hommes qui aspirent à domestiquer cette forme d'humiliation : ne savoir ni lire ni écrire. De ces *« duels »* de deux mondes, des *« étincelles »* se produisent que l'écrivain garde dans des courts métrages.
Voilà l'action ultime de l'homme à la fleur à la bouche, qui initie, patiemment, un enfant des quartiers à déguster la vie comme on déguste un abricot. ■ **Said Kaced**

Titre : Un nouveau livre pour Sampiero et une future carrière à plein temps

Publié le 26/03/2012 / Voix du Nord /Amandine Meunier.

Dans les librairies, mardi, s'est installé « **Bégaiement de l'impossible et de l'impensable** », le dernier livre de Jean-Claude Lefebvre, alias Dominique Sampiero. Le dernier livre de sa double vie, de directeur de l'école maternelle Chaperon-Rouge à Fourmies et d'écrivain.

La parole, le silence, le ciel, les arbres, la mort, dans Bégaiement de l'impossible et de l'impensable, dernier livre d'un triptyque de prose poétique commencé en 2007 avec ***Carnet d'un buveur de ciel,*** Dominique Sampiero explore des thèmes qui lui sont chers.

Pétri de questionnements existentiels, l'ouvrage sort en libraire à un moment où l'auteur a justement décidé de trancher dans sa vie. Coïncidence.

Depuis trente ans, Jean-Claude Lefevre alias Dominique Sampiero ne choisit pas. Il conjugue son besoin d'écrire, dans tous les styles, du livre pour enfants au roman en passant par le scénario (il a collaboré aux films Ça commence aujourd'hui et Holy Lola de Bertrand Tavernier), et son métier de professeur des écoles. A Fourmies, il est le directeur de l'école maternelle Chaperon-Rouge. Plus pour longtemps. « Je mets un terme à mon métier d'enseignant le 2 juillet, après 31 ans. Le conflit entre enseigner et écrire c'est fini », souffle-t-il. A lui la retraite, même incomplète, par choix et aussi par dépit. « L'école est un sentier en ruine, assure-t-il. Je suis fatigué de me battre. Je ne peux plus rien faire de l'intérieur. J'ai essayé, on m'a interdit de le faire. Avec les enfants, j'ai fait ma petite révolution. mais c'est plus facile avec 24 élèves qu'avec 32. » A lui, donc les longues heures d'écriture, et plus seulement le mercredi et le week-end. Pour ce nouveau départ, il reste chez lui à Floursies. « Mon centre de gravité est ici, soutient l'auteur. J'ai besoin de ce ciel. Avec l'Avesnois, je suis comme un vieux couple. Mes couples n'ont pas réussi, je n'ai pas réussi à rester 58 ans avec la

même personne comme mes parents, sauf avec l'Avesnois. Cette fidélité-là se développe avec le temps.

Je sais qu'il y a beaucoup de choses à dire sur l'Avesnois. J'écris un texte "le bruit des vagues" où mes personnages sont des jeunes des Noires Terres à Fourmies, de Maubeuge, de Merlimont. Une histoire d'enfants qu'on croit délinquants et qui ont une tendresse. » L'écriture toujours. Dominique Sampiero ne peut pas rester plus de trois jours sans écrire. Mais les projets se bousculent dans sa tête, et peut-être bientôt dans son agenda. « J'ai planté des graines de projets. Après il faut que les gens disent oui. Je ne sais pas ce qui va démarrer en premier. » Pêle-mêle, il aimerait donner des cours d'écriture de scénario ; il pourrait (...)participer à Lens avec Culture Commune à un projet sur l'évolution du rapport entre mères et filles. « Je ne sais pas quelle forme cela prendra, du théâtre, un documentaire... Je vais rencontrer des couples mère-fille. » Il a aussi deux ébauches de film qui lui tiennent à coeur, car son désir actuel est de passer à la mise en scène. Il a rédigé un synopsis de 15 pages intitulé ***Les noces de lavande*** pour lequel il s'est associé avec un réalisateur, mais il cherche un producteur. Il souhaite également adapter son roman Les Encombrants qui se passe à Floursies. « J'ai peut-être envie de le réaliser moi-même. »On ne verra plus à la sortie de son école, entouré d'enfants, Jean-Claude Lefebvre. Mais Sampiero restera présent et actif dans l'Avesnois. •

La Voix Du Nord /Amandine Meunier

Article double page Voix du Nord – 24/04/2012- p 17à18

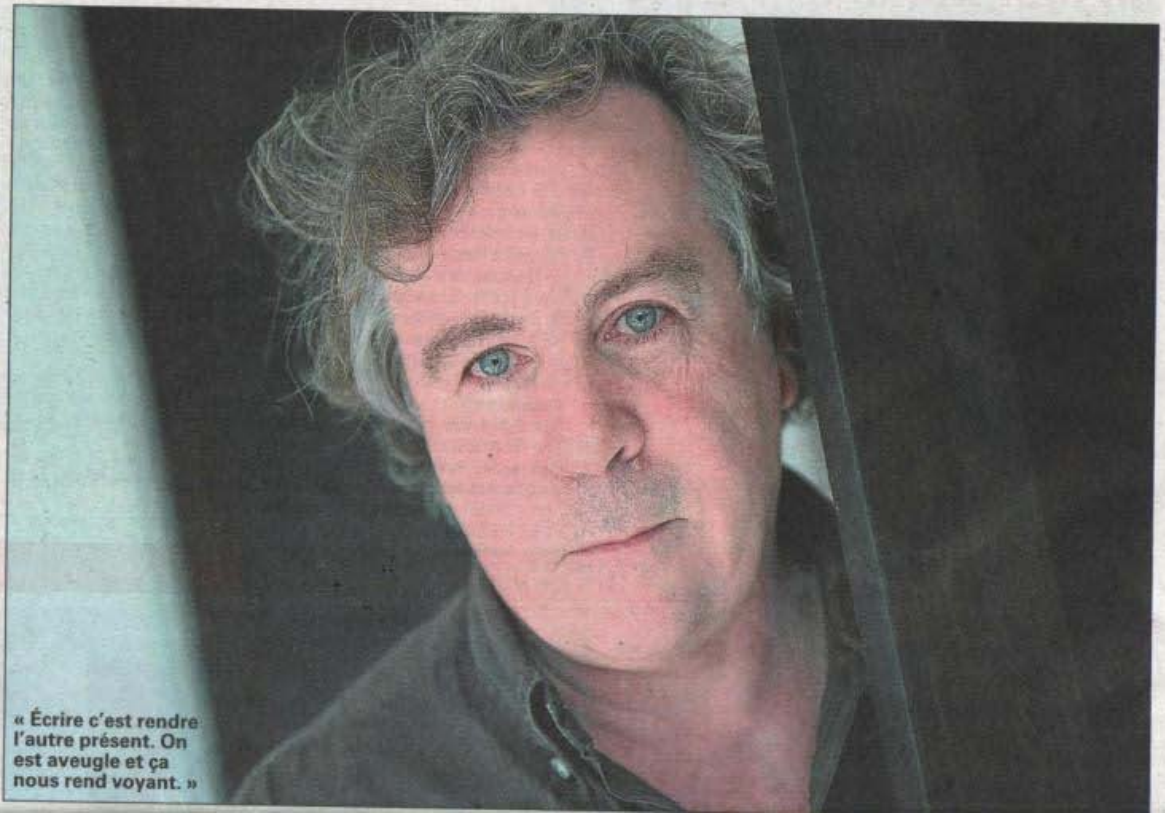
Titre : Dominique Sampiero, au premier jour

LE JOUR OÙ...

Dominique Sampiero, au premier jour

Il faut, pour rencontrer Dominique Sampiero, passer bien des forêts. Traverser des pâturages, enjamber des ruisseaux. S'enfoncer dans la profondeur verte de cet Avesnois qui l'a vu naître. C'est là, où explose le printemps en ce doux matin d'avril, que l'écrivain, scénariste et maître d'école, nous raconte le premier jour de sa vie.

PAR ANNE-SOPHIE HACHE
endireplus@lavoixdunord.fr
PHOTO DIDIER CRASNAULT



« Écrire c'est rendre l'autre présent. On est aveugle et ça nous rend voyant. »

On lui avait demandé de nous conter un jour important. Il avait dit d'accord mais pas celui de sa rencontre avec le cinéaste Bertrand Tavernier « *tellement racontée déjà* ». Il voulait un jour « *frais* », un jour qui allait de l'avant, à l'image de ce printemps par la fenêtre donnant sur le jardin, et il avait choisi ce jour pas si lointain où le scénariste Bruno Lajara lui a demandé s'il pouvait mettre en scène son texte *P'tite mère*, lui offrant une nouvelle vie.

Seulement voilà, le temps de s'asseoir, le temps d'un étirement de chat, il était question de la beauté de ce matin d'avril, d'une précédente rencontre, comme celle-ci, et du lapsus qui la suivit : la journaliste qui l'interviewait avait écrit qu'il n'était pas croyant. Lui qui a toujours cru en Dieu. Lui l'enfant de chœur qui écoutait ébahi le jeune prêtre de sa paroisse « *parler de Jésus comme s'il avait bu un café avec lui, avec une incroyable familiarité. Comme s'il avait vécu lui-même les choses. Vous imaginez, il parlait de guérisons en pleurant* ». Et remontant plus loin encore le temps sur le fil de cette spiritualité :

par des sœurs, au Quesnoy. »

Le jour de sa naissance. Un récit qu'il tient de sa mère, une histoire familiale, une histoire religieuse. Une histoire d'amour. Qui nous emmène à l'automne 1954. Le 15 novembre, sa mère est sur le point d'accoucher. Son père est à l'armée et la permission demandée est accordée trop tard : l'enfant vient de naître. « *Quand il arrive, ma mère raconte qu'elle a entendu ses souliers, cloutés dans le couloir* », rapporte avec tendresse Sampiero. Et là, plus tendre encore : « *Mon père l'a prise dans ses bras, elle baignait dans son sang, victime d'une hémorragie.* » Que personne, pas même sa grand-mère, assise à côté du lit de

« Quitter le Nord est impensable. Quand je me déplace, j'emporte mon ciel et ma terre. »

l'accouchée, n'avait remarquée. « *En la prenant dans ses bras, il sauve ma mère* », souffle l'écrivain, savourant en le contant chaque seconde de l'époustouflante beauté dramatique de ce geste. « *Mes parents s'écrivaient tous les jours : trois cent soixante-cinq lettres que j'ai conservées. Où chacun raconte ce qu'il a fait. Ma mère, d'une écriture de jeune fille, un peu maladroite ; mon père d'une belle écriture, pleine de déliés et qui, au milieu des petits riens, appelle ma mère de petits noms d'oiseaux, "mon hirondelle", "ma fauvette", "mon fifi". On pourrait en sourire. En réalité, c'est d'une sensualité pudique, pas de la grande poésie lyrique mais une poésie du silence, de la retenue. Je me suis souvent demandé pourquoi j'étais devenu écrivain. Peut-être est-ce cette dimension liée aux lettres ? Écrire, c'est rendre l'autre présent. On est aveugle et ça nous rend voyant.* » Silence. Dehors, le chat s'est assoupi sur le bord de la fenêtre, un vent léger s'est levé. Alors, reprenant le fil de son histoire : « *Ma mère étant très faible, j'ai été confié les quinze premiers jours de ma vie à une sœur clarisse, sœur Marie des Anges. Ma mère raconte que la sœur m'a brandi dans la salle, en disant : "Regardez quel beau bébé !". Elle était fière de moi, comme si j'étais son enfant. Peut-être a-t-elle prié à mon oreille ?* »

Bien des années plus tard, Dominique Sampiero retrouve sa trace. « *Elle devait avoir près de 80 ans. Et alors que je lui écris une longue lettre, de cinq, six pages, elle me répond d'un mot court, très pudique s'excusant presque : "Je m'occupais de tous les bébés de la même façon."* »

Bien des années après aussi, Dominique Sampiero rencontre dans un atelier d'écriture, une femme qui le fascine, Thérèse qui lui avoue être rentrée au couvent très jeune et avoir été radiée de l'ordre. « *Hasard mystique, elle était sœur clarisse comme sœur Marie des Anges. Cette mère symbolique des premiers jours de ma vie dont je ne savais rien et que je retrouvais à travers la parole de Thérèse.* » Sampiero l'écoute. Et un jour, le choc : « *Elle me raconte sa passion pour Thérèse de Lisieux et m'explique que la sainte avait un don : elle peignait des roses. Elle avait peint trois roses rouges sur une planche en bois pour s'obliger à aimer la sœur qui formait les novices, sœur Marie des Anges. Or, à ma naissance, mon père avait peint pour ma mère trois roses rouges sur une planche de bois. Que ma mère a offertes à sœur Marie des Anges qui s'était si bien occupée de moi... C'est une coïncidence troublante. Évidemment je me suis interrogé. Il y avait quelque chose de religieux autour de ma naissance.* »

De sa rencontre avec Thérèse, Sampiero écrit un roman *Les fruits poussent dans les arbres*. Le seul de ses écrits où est abordée cette question de la spiritualité. « *Une question difficile.* » D'autant plus difficile « *que la littérature sociale dans laquelle je me suis engagé et le communisme familial ne vont pas très bien avec la religion. Je ne sais pas si j'ai réconcilié tout ça en moi. J'ai toujours eu une pudeur à dire que j'étais croyant. Ma foi n'est pas claironnante, c'est une foi vigilante. Quelque chose en lien avec la géométrie sacrée de l'univers.* » Et comme pour lui-même : « *J'aborde la religion comme un marxiste. Si je parle de Dieu, c'est à travers la nature.* »

Le soleil est au zénith, le chat veut rentrer. Dominique Sampiero sourit de ce qu'un lapsus a pu conduire loin sa parole. Et l'on se prend à envier les petits qui demain, à l'école, écouteront à leur tour parler ce maître avec tant de douceur et de poésie. ■

L'ESSENTIEL

15 novembre 1954. Naissance de Dominique Sampiero, de son vrai nom Jean-Claude Lefebvre, au Quesnoy, « *un mercredi, à 14 h* », dans une famille ouvrière.

1977. Premier poste d'enseignant, à Curgies (Valenciennois). Bien plus tard, il quittera pendant sept ans l'enseignement pour se consacrer entièrement à l'écriture, avant « *de reprendre le chemin de l'école* ». Il est aujourd'hui directeur d'école maternelle à Fourmies.

1978. Premier texte, un poème publié dans la revue *Froissart*.

1995. Premier « récit » chez Verdier, *La Lumière du deuil*, « *un succès de prestige* ».

1996. Rencontre avec le cinéaste Bertrand Tavernier. « *C'est énorme, il me lance dans le cinéma.* » L'écrivain devient aussi scénariste : *Ça commence aujourd'hui*, *Holy Lola*...

Avril 2011. Naissance de son fils. « *Une impatience* ».

Titre : Dominique Sampiero, instituteur et « écrivain visuel »

Article en ligne Voix-du Nord - Actualité Avesnes – Myriam Zenini

Publié le 28/08/2008

Dominique Sampiero est instituteur, écrivain, scénariste. Depuis deux ans, il réside à Floursies. Rencontre avec un homme aux vies et aux interrogations multiples.

« *Ma vie littéraire tient sur quatre étages* », annonce Dominique Sampiero, désignant une étagère au fond de son bureau. Depuis des années qu'il écrit, Dominique Sampiero s'est essayé à tous les styles : roman, poésie, littérature pour jeunesse et scénario.

À 54 ans, cet instituteur et directeur de l'école maternelle Chaperon-Rouge, à Fourmies, écrit des livres depuis longtemps. Mais il y a une dizaine d'années, sa vie change radicalement. Entré dans la famille du réalisateur Bertrand Tavernier, il coécrit le scénario du long-métrage *Ça commence aujourd'hui*, qui raconte la vie d'un instituteur dans une école du Nord. Un gros succès, « *trois millions d'entrées dans le monde* ». Dès lors, Dominique Sampierro se frotte à l'univers médiatico-culturel parisien. « *Le monde du cinéma est une gigantesque machine* », décrit-il. Pendant cette période, qui va durer sept années de sa vie, il a alors besoin d'écrire. Pour « *ne pas se faire absorber* », et surtout « *pour exister* ». Après avoir cosigné le scénario de *Holy Lola*, sorti en 2004, toujours réalisé par Bertrand Tavernier et suite à un accident de la vie, - une séparation - il reprend son métier d'instituteur et « *décide d'arrêter d'écrire* ».

Mais, petit à petit, il « *commence à prendre des notes sur le ciel* ». Ainsi naîtra *Carnet d'un buveur de ciel*, un recueil de courts textes poétiques. « *A partir de là, j'ai vécu une sorte de redémarrage* », souligne l'homme de lettres.

Surtout, Dominique Sampiero comprend deux choses. D'abord « *qu'il est un écrivain visuel* ». Et d'autre part qu'il aime mettre en scène « *des héros ordinaires* », à l'image de l'instituteur de *Ça commence aujourd'hui*, capable de se mettre en danger pour les autres.

Il y a environ quatre ans, au Festival du Cinéma romantique de Cabourg, Dominique Sampiero fait la rencontre de Miel Van Hoogenbemt, cinéaste belge doué « *pour filmer les êtres humains* ». Trois ans et « *18 versions plus tard* », le film, intitulé *Fils unique* « *est en cours de montage financier* ». Et à permis à Dominique Sampiero de mener une écriture de scénario seul, légitimant ainsi, à ses propres yeux, son appartenance à la famille des scénaristes. Dans la foulée, l'auteur vient d'achever deux manuscrits, à paraître en 2009. Le premier, un roman, s'intitule *Hérissons rouges* et raconte l'histoire « *d'un idiot du village qui tombe amoureux d'un*e adolescente ». Quant à *Théorème du point noir*, c'est« *un texte sur l'attraction poétique* », une interrogation sur « *cet autre qui parle en mo i* ». Pour autant, Dominique Sampiero n'aime pas être qualifié d'écrivain. « *Il y a plein de gens qui ont beaucoup écrit et dont les oeuvres ne sont pas restées* », affirme-t-il. *C'est le temps qui le dira* » . •

La Voix du Nord / MYRIAM ZENINI

Double page - L'auto-interview / Magazine régional Nordway – Avril 2011

Par Fadette Drouard- Photos : Olivier Touron

DOMINIQUE SAMPIERO

« La page blanche, ce n'est pas une angoisse, c'est un espace qu'on ouvre »

PROPOS RECUEILLIS PAR FADETTE DROUARD PHOTOGRAPHIES OLIVIER TOURON

C'est un instit poète, romancier, scénariste de films, dont *Ça commence aujourd'hui*, un regard sensible sur l'école, réalisé en 1999 par Bertrand Tavernier. À Dominique Sampiero, qui aime tant jouer avec les mots, nous avons demandé de faire les questions et les réponses.

Dominique Sampiero Que penses-tu de l'idée de te poser les questions que tu rêves qu'on te pose ? « C'est une idée étrange, complètement impudique, à l'opposé de ce que j'attends d'une interview, donc c'est déstabilisant. Ce qui est extraordinaire dans une interview, c'est l'imprévu, la rencontre. Les journalistes ou les lecteurs, parfois, en me posant des questions, me donnent des idées de livres, d'écriture. Me poser des questions à moi-même c'est une espèce d'autisme un peu bizarre auquel je vais m'adonner avec un peu de gêne. »

D.S. Qu'est-ce qui t'a donné envie d'écrire ? « Curieusement, je viens de dire que je n'aimais pas m'adresser la parole... et je vais me contredire. L'écriture, ça commence par une conversation avec moi-même dans l'enfance. Trois enfants dans une petite chambre, je raconte des histoires pour endormir mes deux frères. L'envie d'écrire est mélangée à beaucoup d'ennui, parce que dans ma grande famille ouvrière, les enfants et leur parole ont peu de place. L'écriture, c'est plonger en moi-même, trouver un espace immense, privé. La page blanche, ce n'est pas une angoisse, c'est un espace qu'on m'ouvre. Quand j'étais petit, j'allais me promener avec mon grand-père. Il m'ouvrait parfois la barrière d'une prairie, et je m'élançais dans la pâture. J'ai exactement la même sensation physique avec l'écriture. »

D.S. Et aujourd'hui ? « J'ai des carnets dans les poches pour ne pas oublier, quand quelqu'un dit quelque chose, que c'est beau, fort. Une maman d'élève, quelqu'un qui passe... Il faut noter parce que c'est urgent, il ne faut pas le perdre. L'écriture a un côté mémoire. Je ne sais pas dessiner, je fais un peu de photo, mais mes carnets, ce sont des carnets de croquis. C'est très mystique, l'écriture. Même si je ne crois pas en Dieu, j'ai l'impression de l'inventer un peu quand j'écris. J'ai l'impression de voir le monde comme pour la première fois, c'est un état d'amour. »

D.S. Écrire un poème, pourquoi ? « Dire qu'on écrit de la poésie, ça fait toujours étrange, un peu "neuneu", mais pour moi écrire de la poésie, c'est naturel. J'ai commencé par écrire des textes en prose, très vite. Le poème, c'est une vibration. Dans le Nord, on est dans un climat où tout d'un coup il arrive qu'une "drache" tombe et que le ciel nous tombe sur la tête avec la pluie. Le poème, c'est pareil : d'un seul coup, une émotion tellement forte qu'il faut lui donner un espace. Il y a des gens qui font du footing, ou leur jardin. Moi j'ai une toilette intérieure, un genre de méditation, de purification, de nettoyage des scories par la poésie. Finalement, l'acte poétique devient un acte de résistance. Il permet de ne pas se laisser complètement endormir, aliéner par la vie. »

D.S. Et écrire un roman ? « À force

Son clin d'œil> *« Je veux raconter le Nord. Ce que c'est que cette culture, des gens, je veux*

BIO EXPRESS

1954
15 novembre, naissance au Quesnoy.

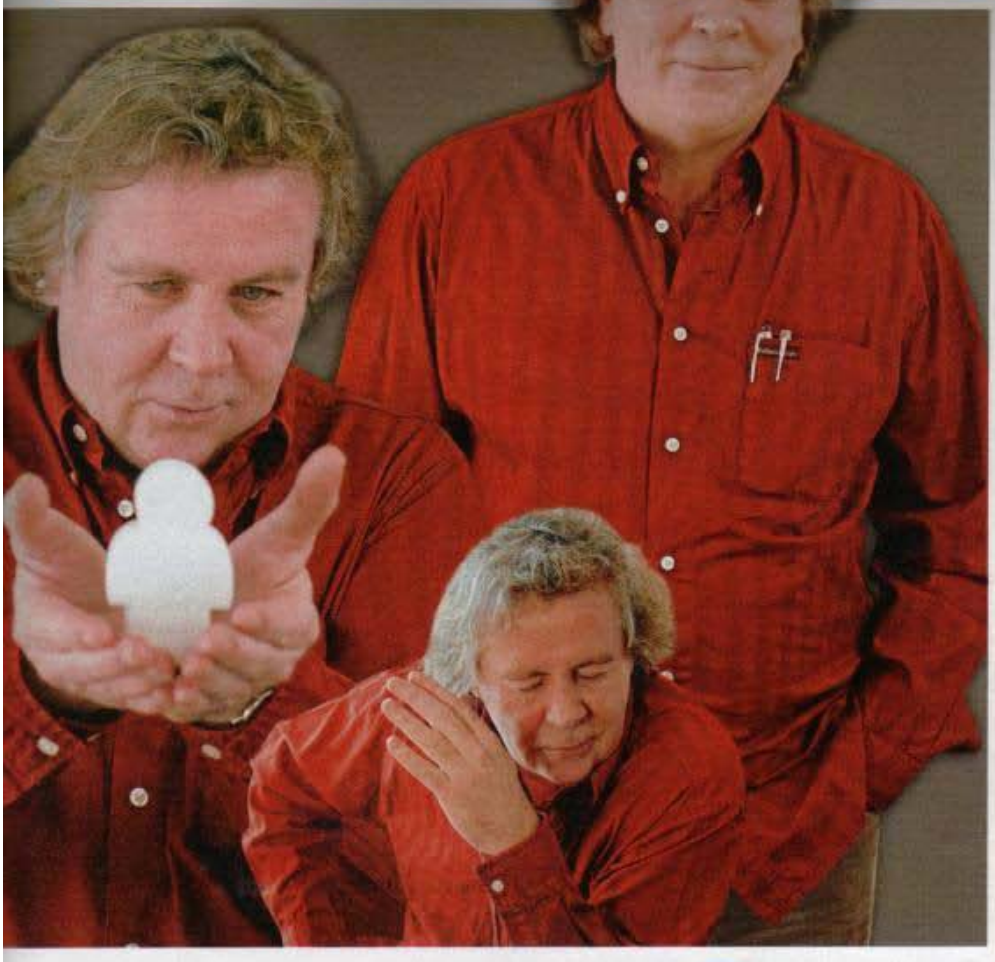
1976
Premier poste d'instituteur dans l'Avesnois.

1987
Publication de *Sève, la nuit des sources*, premier recueil de poèmes. Il n'a depuis jamais arrêté de publier romans, poèmes, textes courts.

1999
Scénariste de *Ça commence aujourd'hui*, film de Bertrand Tavernier. Suivra *Holy Lola*, en 2004, dont il cosigne le scénario avec Tiffany Tavernier, qui est alors sa compagne.

2006
Tout en continuant à écrire pour l'édition et le cinéma, il reprend un poste de directeur d'école maternelle à Fourmies.

2011
Coscénariste de *Fils unique*, de Miel Van Hoogenbemt, avec Patrick Chesnais et Sophie Quinton. Sortie du film



dans ma poésie, j'ai eu envie de raconter une histoire de façon poétique, en prenant mon temps. Le premier roman, ça a été *La Lumière du deuil*, l'histoire d'une femme qui s'apprend à mourir. En réalité, j'ai eu envie de raconter les vies ordinaires, celles des gens qui passent. Mais quand on creuse un peu, on voit comment ces vies prétendument ordinaires se révèlent, leur part de beauté, de mystère, de courage. »

D. S. On parle des « taiseux » dans le Nord. Tu penses que c'est une caricature, ou qu'il y a un héritage du silence ? « Le premier "taiseux" que j'ai connu, c'est mon grand-père. Un type costaud, grand, impressionnant. Le poème, l'écriture, ça a été une façon cachée, secrète de dire mon amour à ces gens-là qui étaient tellement pudiques qu'on n'osait pas leur dire qu'on les aimait. Oui, ils existent dans le Nord. Les mineurs, les ouvriers, ces types qui avaient des métiers très durs… Quand ils rentraient chez eux, ils gardaient leurs peurs. Et puis, il y a une culture des femmes du Nord qui parlent beaucoup. Elles parlent pour les hommes, elles savent mieux ce qui est bon pour eux ! »

D. S. Faut-il changer l'image du Nord ? « Ça, c'est ma plus grande colère, ma plus grande blessure. C'est comme si on disait à son père : *"Tu sais, il faudrait que t'aies une autre tête, que tu ne sois pas roux, que tu te rases."* Changer l'image du Nord… Comme si c'était un produit de packaging, le Nord à vendre. Il faut qu'on offre une belle image pour qu'on vienne investir chez nous. Mais avant de changer l'image du Nord, connaissons-la, creusons-la, aimons-la. Oui, il y a beaucoup de chômage, de souffrance, de l'alcoolisme, des défauts. Mais il y a beaucoup de courage, de valeurs qui se transmettent : il y a des gens qui vivent tous les jours avec pas grand-chose et qui font tout pour leurs enfants. Apprenons surtout à connaître le Nord. »

D. S. Quelle est ta plus grande inquiétude pour les années à venir ? « La chose qui me met le plus en colère aujourd'hui, c'est ce qu'on est en train de faire de l'école. C'est une catastrophe ! J'ai très peur pour les enfants. Moi, il me reste deux ou trois ans à faire comme enseignant… Admettons qu'il y ait une échéance à 2012. Mais avec ce qui est en train de se passer, on va mettre des années à se relever. Cette façon de considérer l'école comme une entreprise, qui doit être rentable, ça me fait peur. On veut aligner le Nord sur les autres régions, nous empêcher d'y inscrire des enfants de 2 ans. Mais pourquoi les prend-on à 2 ans ? Parce que dans nos communes, il y a plus de 50 % de chômeurs, des gens qui sont dans une vraie pauvreté. Et la pauvreté, ça abîme les enfants. Donc plus on les prend tôt, plus on peut mettre en route une éducation, on peut les protéger, les sauver de situations difficiles. Par petits pas, on les amène un peu plus loin… » ■

Les questions qu'il ne s'est pas posées

nordway N'est-ce pas fatigant d'être toujours émerveillé ?

« Est-ce que ce n'est pas surtout fatigant d'être toujours blasé, de retenir ses émotions ? Est-ce que la norme sociale – bonjour, au revoir, on se serre la main, on se regarde à peine –, ce n'est pas ce qui nous tue ? Moi je suis instit de maternelle, j'ai des enfants de 2 à 3 ans, ils se mordent, s'embrassent, se poussent, se battent, crient, écarquillent les yeux. Ils ne sont pas encore dans cette censure de l'adulte. Cet émerveillement de l'enfance, je pense que c'est notre nature profonde. L'écriture, la poésie permettent de retrouver cet état-là. »

nordway La poésie, certes, mais pourquoi être revenu dans l'Éducation nationale ?

« Pour plein de raisons, et d'abord des problèmes d'argent. Parce que c'est difficile de vivre de la création, même si j'ai vécu sept ans de l'écriture. J'ai pris le fait que la création ne me fasse pas vivre entièrement comme une leçon. Il me manquait quelque chose. Il y a une réalité dans le fait de se lever tous les matins, d'ouvrir la porte de son école à 8 h 15. Et puis l'instit qui écrit un film comme *Ça commence aujourd'hui* et qui devient écrivain… J'avais un peu l'impression d'une trahison. Comme tous ces gens qui parlent du Nord et qui habitent Paris, qui n'habitent plus avec nous. On pue des pieds ? »

nordway Est-ce que ce n'est pas facile de râler seul dans son coin ? Pourquoi ne pas vous engager davantage ?

« Je me sens engagé dans le sens où je suis là, dans mon village. Je suis là pour ceux qui le veulent. Les gens me racontent des choses en me disant : *"Vous pourriez en faire un livre, un film…"* Parce qu'ils voudraient que leur histoire se transmette. C'est là-dedans que je me sens engagé. Je me demande ce qu'est exactement le Nord. Je veux le raconter. Ce que c'est que cette culture, ces gens, je veux parler d'eux, avec respect, en montrant leur dignité, leur beauté. »

Double page Version Femina – supplément WE La Voix du Nord, sept 2007

spécialrentrée

Ça recommence aujourd'hui

L'écrivain et scénariste Dominique Sampiero a retrouvé les chemins de l'école. Après quelques années consacrées à l'écriture, il a repris la direction d'une maternelle à Fourmies. Rencontre avec un homme engagé qui raconte le quotidien d'un instituteur aujourd'hui.

10 h 15, l'heure de la récré. « *Comme aujourd'hui personne n'est équipé de bottes, ni même de scaphandre, rendez-vous dans la salle de motricité.* » Journée pas tout à fait comme les autres à l'école maternelle Chaperon rouge de Fourmies. Jean-Claude Lefebvre (le vrai nom de Dominique Sampiero) accueille une dizaine de tout-petits et leurs mamans. Histoire de leur faire découvrir l'école avant la rentrée.

Éthan, Mathilde, Léo, Yoni, Clara et les autres « *apprennent ensemble à prendre des risques (mesurés)* ». Depuis le début de la matinée, ils ont découvert leur future classe, se sont offert une visite de l'école - avec pause bulles de savon autour des lavabos ronds - ont écouté des histoires, de la musique et fait connaissance autour d'un goûter.

Il y a huit ans, Dominique Sampiero co-écrivait le scénario du film de Bertrand Tavernier *Ça commence aujourd'hui*.

« *Quelle image me reste-t-il du film ? Sans doute la dernière, celle d'une petite fille qui regarde la caméra, l'attente qu'on lit dans ses yeux. Un enfant qui vous regarde droit dans les yeux, c'est une épreuve de vérité. Une traversée des projecteurs aussi, comme lors de cette standing ovation à Berlin* (le film a reçu le Prix international de la critique du festival de Berlin), *600 personnes debout qui applaudissent pendant dix minutes.* »

Le film a ouvert le débat sur l'école. « *Rien n'a changé. Les moyens sont moins importants. La crise sociale s'est aggravée.* » Sampiero attrape les quarante-trois dossiers des nouveaux inscrits et égrène les professions des parents : intérimaire, demandeur d'emploi, veilleur de nuit, chômeur, sans profession.... . Il dira, plus tard, le courage et l'allant de ces parents qui tiennent magnifiquement debout. « *Mais le poids de la crise se traduit à l'école par la fatigue des enseignants.* »

Engagé, passionné...

Sampiero se ravise soudain. Il évoque, enthousiaste, les projets de réussite éducative, qui apportent des réponses aux difficultés (pas seulement scolaires) des enfants dès 2 ans, comme un suivi chez l'orthophoniste si besoin...

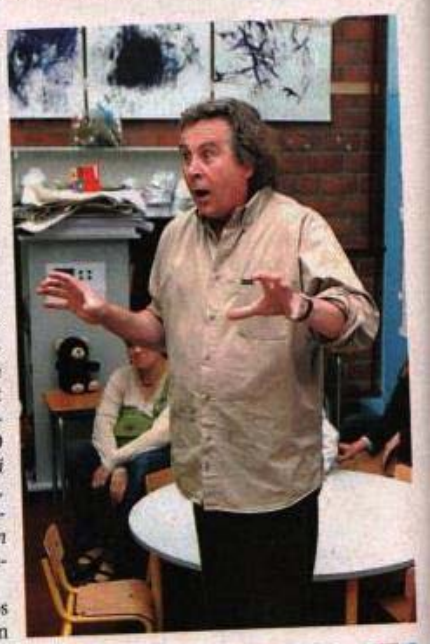
Il raconte la révolte intacte des débuts. L'homme, qui se dit lui-même « *engagé, passionné, excessif et exigeant* », œuvre pour réintroduire à l'école la création et le plaisir partagé « *sans toujours avoir besoin de démontrer l'intérêt pédagogique* ». Ainsi, l'an dernier, il a transformé l'école en boulangerie, enregistré un CD avec les enfants. Les futurs projets ? « *Pourquoi pas un livre avec la petite section (dont il s'occupe). L'école ne peut pas avoir pour seul objectif d'apprendre à lire, écrire et compter. Les enfants ont besoin d'un regard grand ouvert sur le monde pour le comprendre mais aussi pour grandir.* »

Et ces sept ans sans école ? C'était un temps d'écriture de scénarios (dont celui du prochain film du réalisateur Miel van Hoogenbemt), de romans, de rencontres (Yolande Moreau, Christian, Bobin, La Boîte à Mots*...).

« *Le fils de Claude et Lucette* » (comme il dit lui-même) est fier de publier chez Gallimard et chez Grasset et de faire en sorte que son école soit toujours plus belle. La question s'est posée de retrouver le chemin de l'école. Pas longtemps finalement !

CÉLINE LEVIVIER

*Son initiatrice, Maryse Thellier, est finaliste régionale du prix Les Femmes Version Fémina 2007.



À livres ouverts

La petite présence (Grasset, 2006)

Le dernier récit de Dominique Sampiero dit la souffrance du père lorsque, pour cause de divorce, l'enfant s'éloigne. C'est un livre de deuil, de voyage entre ciel (son autre pays assurément) et terre à un moment où l'on sent l'homme mal arrimé à la vie. Un dialogue à voix haute qui réinvente la vie d'après « tenir debout, marcher, trois fois rien et l'amour. » Une belle traversée !

Les anges n'ont pas de sexe (La Martinière, 2006)

« Pour ces confidences adolescentes, j'ai pensé à des textes qu'on découvre tout jeune et qui ne sont pas écrits pour des enfants comme Alice au pays des merveilles. Le mien est ponctué de citations. J'avais envie qu'on s'interroge " Tiens, c'est qui ce René Char ? ". Je raconte la vie en mêlant pudeur et poésie du quotidien, le premier baiser et le suicide d'un copain. »

La revue de critique et de création littéraires Nord' a consacré un beau numéro à Dominique Sampiero en juin dernier. Elle publie notamment les extraits d'un texte inédit, Carnet d'un buveur de ciel, à paraître aux éditions Lettres Vives.

Un nouvelle inédite pour Version Fémina

Vertige d'oiseau

HANNELORE B.

« Les encriers de porcelaine dessinaient un œil blanc sur les pupitres en chêne. La peur au ventre, on s'alignait, par classe, devant le nouvel instituteur, en croisant les doigts pour se retrouver assis à côté de son meilleur ami. Les cartables étaient gonflés de cahiers neufs et de sages résolutions, sanglés sur nos épaules comme des sacs à dos.

On entrait, une rangée à la fois, en silence. Les meilleurs élèves de l'année précédente choisissaient leur place. Les autres étaient appelés et installés un à un par l'enseignant qui leur indiquait avec ce rituel, primo, qu'il les avait à l'œil, secundo, qu'il n'était pas du genre à se laisser déborder par la paresse ou le chahut.

Ça sentait bon la cire. Et cette fine odeur de moka de poussière. Poussière de craie essuyée sur le tableau noir. Poussière du préau et de là cour d'école juste avant la pluie. Poussière invisible du savoir accumulée dans les livres d'occasion bien rangés, empilés sur l'estrade, avant de finir dans nos cartables.

Pour moi, le choix du banc où j'allais lustrer mes fesses pendant dix mois était stratégique et devait répondre à deux critères : Le plus près possible du bureau de l'enseignant. Le plus près possible d'une fenêtre.

Etre le plus près possible de celui ou celle qui allait éduquer nos esprits, voire nos âmes (leçons de morale écrites à la craie rouge avec les pleins et les déliés), n'était pas le symptôme d'une vocation précoce. Non. J'avais compris assez vite que ce n'était jamais là que se portaient le regard et la sentence du justicier pendant les chahuts, mais bien au fond de la classe...

Durant toutes ces années, j'ai toujours été fasciné par le sérieux avec lequel le maître nous questionnait sur le remplissage des baignoires qui fuient, le calcul de l'heure (à la minute-seconde près) à laquelle deux trains se croisent ou l'évaluation précise du nombre de piquets et de mètres de barbelé pour clôturer un pré en différenciant le prix net du prix de revient.

Un : on n'avait pas assez d'argent à la maison pour laisser fuir une baignoire.

Deux : à quoi bon calculer l'heure où deux trains se croisent, à moins de savoir que ton amoureuse est dans l'autre corail ? Et pourquoi t'encombrer d'une amoureuse aussi débile pour avoir pris le train qui va exactement à l'encontre du tien ? A moins qu'on ne te dise pas tout, genre, tes parents t'interdisent de voir cette jeune-fille ? Calculer l'heure où les deux trains se croisent te permettrait de faire un signe à l'élue de ton cœur, mais non, les trains roulent trop vite, impossible de se voir...

Si ces problèmes étaient absurdes, ils avaient l'avantage de stimuler mon envie de gagner, comme au jeu de dé, de l'oie, au Nain Jaune ou au Monopoly. Mon imaginaire aussi. Finalement, je plaignais ce fermier qui avait décidé de poser du barbelé dans une région, l'Avesnois, où toutes les pâtures et tous les prés étaient entourés de haies vives ! Son voisin avait-il volé sa femme ? Il poussait la perversion à contourner les talus et à entourer les arbres...

Quant au ciel, oui, je l'avoue, il est resté mon complice durant toutes ces années d'encrier. C'est avec lui que la rentrée me semblait moins angoissante.

Je me souviens d'une anecdote autour de ce que l'on appelait à l'époque, mot magique entre l'incantation et l'injonction : un vasistas. Sur cette grande baie vitrée qui se basculait à l'arrière, des merles étourdis venaient se claquer la tête. Le maître ouvrait et prenait, avec beaucoup de délicatesse, l'animal sonné entre ses paumes. Toute la classe suspendait son souffle.

Quand l'oiseau retrouvait ses esprits, on le libérait dans la cour avec des cris de joie. C'était le seul moment où le maître nous montrait sa douceur et son cœur d'enfant

Je dois au ciel autant qu'à mes instituteurs. Tant pis pour cette ingratitude. J'étais bon élève pour faire plaisir à tout le monde : mes parents, les voisins, mes enseignants. Leur fierté ouvrait sur leur visage des sourires si rares. J'étais bon élève mais je me rachetais avec des manières de cancres : rêver en regardant par la fenêtre.

Et comme j'adorais lire, être premier dans toutes les matières, me permettait d'emporter une pile de livres impressionnantes (de quoi lire pendant toutes les vacances), à la remise des prix de fin d'année, sur le grand podium dressé sous les bouleaux de la Place du Jeu de Paume, avec autant de mains à serrer que d'instituteurs, directeurs d'écoles et élus du conseil municipal.

Le ciel, lui, me donnait tout et ne me demandait rien. J'ai tellement appris avec ses nuages et ses averses. Ses éclaircies et ses draches. Son horizon et sa lumière de petite église romane. Il sait tout de moi. Je sais si peu de lui. Mais attendre et regarder, oui, ne pas me prendre au sérieux et laisser du temps au temps...

Jamais je n'aurais pu, enfant, imaginer un jour passer de l'autre côté de l'estrade.

Aujourd'hui, c'est moi l'instit.

Mes élèves, quand ils entrent à l'école, ont tout juste deux ans. Les classes ne sentent plus la cire et les feutres ont crevé l'œil des encriers.

Les primo-arrivants pleurent, jouent. Ils vont s'asseoir par table de six. Les mamans s'arrachent du couloir la larme à l'œil.

L'éveil scientifique et les arts plastiques ont chassé les baignoires qui fuient. Le fermier est au chômage, il a vendu son pré. Les trains partent parfois à l'heure et arrivent toujours en retard. On apprend à lire, à écrire, à compter. A communiquer, à écrire un C.V. A chercher un emploi qui depuis trois générations n'existe pas...

Une chose n'a pas changé. Le mur gauche de la classe est une grande baie de portes et de fenêtres vitrées.

Le bureau auquel je ne m'asseois jamais est tourné vers le ciel.

Et quand un oiseau cogne à la fenêtre, on ouvre pour le caresser et lui rendre tout le ciel. »

FLOURSIES. ETÉ 2007.
DOMINIQUE SAMPIERO

l'Humanité 12 février 2001

Article en ligne

AUTISMES DE LA VIOLENCE PAR DOMINIQUE SAMPIERO

Voilà des années que les enseignants tirent la sonnette d'alarme. Des années qu'ils affirment que c'est de plus en plus difficile de faire classe et que non seulement leur autorité s'est fragilisée mais que les enfants se révoltent, de plus en plus jeunes, de plus en plus nombreux, et même qu'ils vont jusqu'à agresser, déserter les cours, fumer de la drogue, saccager les écoles... On désigne alors les coupables. Ils varient selon le bon vouloir ou la compétence de chacun : la violence au cinéma, la télévision, les ghettos socioculturels, le chômage, l'émigration incontrôlée, la démission des parents, les tentations de la société de consommation, la corruption des partis... et chacun y va de son analyse, de son discours, de sa solution provisoire. On met un peu de moyens dans des projets culturels de quartier. On saupoudre vaguement d'argent et de nouvelles réformes les méthodes et les moyens pédagogiques. On augmente l'aide aux personnes en difficulté selon les choix politiques, instables et pas toujours assumés... On organise des concerts, des meetings, des colloques, des reportages, des émissions en tout genre... et bilan, zéro. Nul. Rien. Ou alors infime, pour un peu de terrain gagné, on en perd aussitôt, et, même ces dix dernières années, au contraire, le phénomène prend de l'ampleur. Des bandes s'affrontent en plein jour, à la Défense. Et la violence, elle, se décentralise - contrairement au pouvoir et à la culture qui y parviennent mal et lentement - diffuse, incontrôlable, inorganisée mais efficace, effrayant les citoyens dans leur confort républicain, rendant invivables des quartiers entiers. Parallèlement, le suicide des adolescents en France atteint un taux record et frappe des enfants de plus en plus nombreux, de plus en plus jeunes. Certaines communautés urbaines pensent créer leur propre police. D'autres croient que la solution est dans une grande sérénité vis-à-vis de ces mineurs délinquants. Et enfin, les moins touchés, dans les campagnes, concluent que " C'est la vie, c'est normal, tout fout le camp, les jeunes ne sont plus ce qu'ils étaient, ils ne respectent plus rien... "

Pour avoir pratiqué des ateliers d'écriture ou de parole, de théâtre, de poésie ou d'écriture scénaristique depuis vingt ans, dans ces zones rouges, avec ces populations en situation dite " d'illettrisme ", " d'échec scolaire ", de " refus d'intégration sociale ", j'ai été impressionné à chaque fois par l'énergie mise tout à coup à la disposition d'un projet collectif de création, choisi ensemble. Ces groupes entrés en délinquance comme en religion possèdent un potentiel d'expression et de créativité impressionnant, potentiel que ni l'école ni la société n'ont su reconnaître, exploiter et qui les ronge, tourne en eux comme une bête malade. Je vais ajouter mon laïus paternaliste et démagogique au débat qui s'est ouvert, mais s'est-il ouvert réellement ? à travers les médias et les partis et les associations de quartier, en posant la question suivante : cette violence est-elle issue d'une violence ? Et plus brutalement : de quoi se vengent ces jeunes en brûlant les voitures, en volant, en violant, en agressant, en dealant, en s'affrontant ? Y a-t-il même une notion de révolte, de vengeance, de révolution sauvage et spontanée ? Ou peut-on parler d'actes de sauvagerie pure ? Car je suis inquiet. J'ai peur à mon tour et même si je ne baisse pas les bras, je ne connais pas la solution. Il semble évident, à entendre ces jeunes en révolte, que les groupes qui auraient pu leur servir de modèles ou de contre-modèles, qu'ils soient scolaires, politiques ou religieux, ne représentent plus des

valeurs de combats, d'engagement ou d'opposition pour eux. Mais de rejet. Quand ils sont spectateurs du " star système " médiatique, où les vedettes deviennent célèbres autant par scandales, corruption, immoralité ou succès réel, avec l'idée qu'on peut gagner énormément d'argent avec une facilité illusoire, ils assistent à un micmac d'informations où se faire reconnaître, c'est parfois aussi faire n'importe quoi, à n'importe quel prix. Justice et morale vacillent. Il faut être spectateur averti pour s'y retrouver, confronter les sources contradictoires d'information. Et encore.

Ce qui est resté vital, en eux, et pour l'instant, peut-être encore un signe de transformation possible, c'est le besoin de groupe selon que l'on appartient à un quartier, une banlieue, un village, à condition qu'on trouve l'énergie de mobiliser ces bandes autour d'une forme de contestation plus créative, plus artistique, qui détourne la pulsion de violence en pulsion théâtralisée de jeu ou de représentation de la violence... Car la première agression qui a frappé ces jeunes, c'est bien entendu l'école, l'école non en tant que lieu de soupape où des enseignants font ce qu'ils peuvent avec une institution qui ne s'est jamais remise en question sur la philosophie de son modèle de base, mais l'école en tant que lieu de construction des savoirs. Fondée sur le vieux rêve de Jules Ferry, alphabétiser les masses, apprendre à lire, écrire, compter à tout le monde, à la même vitesse, puis, sur l'illusion d'un niveau, d'un moule de pensée minimal et collectif concrétisé par l'obtention du baccalauréat, jamais l'école n'a entrepris le constat d'échec de son entreprise. L'école peut-elle se construire sur la différence et non sur la norme culturelle ? En attendant, des enfants en échec ne sont pas valorisés dans des compétences qu'ils développent hors milieu scolaire et attendent l'âge de seize ans, après avoir été bien humiliés et révoltés, pour " puisque tu ne sais rien faire, maintenant, tu vas apprendre un métier... " Que de souffrance, que de temps perdu, et je n'ai pas ici la place pour développer une autre approche de l'organisation scolaire que je vous propose d'aborder dans un prochain débat. Je crains que cette remise en question ne soit un jour douloureuse, inévitable, et elle ne se fera pas d'en haut, par philosophie, altruisme ou souci électoral. Les enfants préparent, sans le savoir, une révolution plus sauvage, brutale et violente que ce qu'a représenté Mai 68. Ils se mettent dans la même position d'autisme que l'école et la société vis-à-vis d'eux. La violence est devenue un langage, une sorte d'autisme collectif qui fonctionne en boucle, avec ses codes, ses surenchères, ses bandes et ses réseaux, ses héros et ses martyrs. Elle est le miroir d'une souffrance plus sournoise, plus politique et culturelle qui est vécue, par exemple, par la négation de l'apprentissage de la créativité ou de l'outil, à l'école, et le refus de la culture orale, régionale et de l'apport des cultures minoritaires.

Dominique Sampiero

AVIS DES PUBLICS AYANT LU Dominique SAMPIERO

-

Lilieocoeurdor

Sa note _ 4 étoiles sur 5

02/08/2009 12h00 Je lui dirais un grand merci ! J'ai eu la chance de le rencontrer en juin 2006 au collège de Sancoins à l'occasion du Prix Marguerite Audoux. J'étais alors en quatrième au collège Sancergues. Je n'oublierai jamais cette magnifique rencontre, très passionnante. Je trouve cet homme fort charmant et la lecture de ces ouvrages est un vrai délice. Je me souviens qu'il m'avait surnommé "sa copine", le jour de notre rencontre. Je jugeais cela valorisant et extrêmement sympathique. La dédicace qu'il m'a faite est un cadeau que je n'oublierai jamais, tout comme sa gentilesse. Encore un grand merci à cet écrivain qui m'a aidée pour mon projet d'avenir sans vraiment le savoir, car je souhaite devenir écrivain.

Source site internet EVENE.FR

odalisque (L')

★★★★★

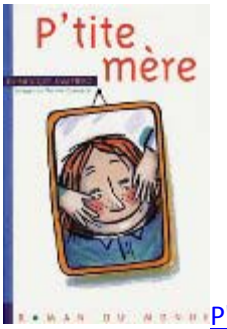
Sampiero, Dominique Matisse est un peintre du Nord, Dominique Sampiero est un écrivain du Nord; le second est né quelques jours après la mort du premier, et c'est comme si des liens invisibles existaient entre ces deux hommes!
Dominique Sampiero a choisi de raconter les trois dernières semaines de la vie de Matisse en lui laissant la parole, ainsi qu'à son odalisque, Lydia. Lydia fut son assistante, sa gouvernante, sa femme de chambre...
Ce livre est plus qu'un récit, c'est une écriture, c'est une construction. Le lecteur sera peut-être dérouté par le style des premières pages lorsque Sampiero construit ses phrases découpées comme Matisse collait ses papiers déchirés. Amoureux des mots, amoureux de la littérature, ce livre ne peut vous laisser indifférent!
Christelle Divry (2001)

Par kat, le 13/02/2011

Le Dragon et la ramure de Dominique Sampiero

Poésie pure
A garder tout proche
toujours...

Par ziggypop, le 17/11/2011

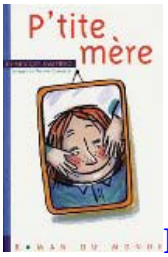


P'tite mère de Dominique Sampiero

Comment parler du chômage et de la pauvreté sans pathos et avec beaucoup de tendresse... Un petit bijou.

Critique de qualité ? (2 votes positifs)

Par chardonette, le 28/11/2011



P'tite mère de Dominique Sampiero

Pour les 15 ans de la maison d'édition Rue du Monde je me suis dit allez c'est partir on va en lire beaucoup.
Et je ne regrette pas ce livre est magnifique, des paragraphes courts, de belles illustrations et surtout une histoire très belle.
Tout commence avec Laetitia, six ans où on va vite comprendre qu'elle vit une vie difficile, une vie triste, dans la pauvreté mais finalement on comprend bien que les choses qui peuvent paraitre banal pour certains peuvent être un véritable bonheur pour d'autres.

Roman émouvant, touchant.

Article de Bernard GENSANE – blog en ligne

Titre : Retour sur la lettre de Philippe TORRETON à Jean Ferrat

Le 22 avril dernier, une correspondante me transmet la lettre que le comédien Philippe Torreton vient d'écrire à Jean Ferrat. Je trouve ce texte très courageux, mais surtout très beau. Je décide immédiatement de le publier dans mon blog.

Cette lettre a été publiée par de nombreux autres sites. Il est assuré que plusieurs centaines de milliers de lecteurs en ont pris connaissance, l'ont aimée et l'ont transmise à d'autres.

De nombreux correspondants m'ont écrit. Presque tous ont partagé mon enthousiasme. Mais pas tous. J'ai été surpris par quelques réactions chagrines et acrimonieuses. De trois ordres : les plus stupides, à mon sens : « Torreton est pété de tunes ; quelle est donc sa légitimité lorsqu'il produit un discours de gauche ? » Il s'agit là d'un questionnement de droite aussi poujadiste que « nous n'avons pas de leçons à recevoir des bobos qui habitent Boulevard Saint-Germain ». Des réactions de purs et durs du style : « voilà un rosâtre qui ose invoquer les mânes de Jean Ferrat, un vrai rouge. » Des réactions de chercheurs de petites bêtes du style : «ce proche de Delanoë racole pour le PS à Paris alors qu'il n'assiste quasiment jamais aux réunions du conseil municipal dont il est l'élu. »

La plupart de ces gens qui réagissent à brûle-pourpoint, de manière très épidermique, ne signent pas de leur nom. C'est donc qu'ils ne savent pas ce qu'*écrire* signifie, ce qu'implique s'engager dans l'écriture. Je ne sais ce que sera la destinée du texte de Torreton. Il est possible que dans trois mois, un clou chassant l'autre, il finisse oublié au fond de nos disques durs ou du nuage de iMac. Mais il n'est pas exclu que des esprits exigeants et toujours rebelles le citent encore dans cent ans, dans une Europe S.A., totalement soumise à une oligarchie financière et fascistoïde.

Pour le moment, j'observe que ce texte a été repris par de nombreux sites de la vraie gauche. Vu le parcours artistique de Torreton, cela n'étonne pas. Si je devais, pour l'instant, ne retenir qu'un seul film de cet artiste, ce serait *Ça commence aujourd'hui* de Bertrand Tavernier (link). Il raconte le vécu de **Dominique Sampiero, instituteur et écrivain, à l'époque gendre de Tavernier. Dans le film, le personnage principal** est un fils de mineur qui dirige une école maternelle près de Valenciennes. Un soir, une mère d'élève vient chercher sa fille avec beaucoup de retard. Elle s'écroule ivre morte, en abandonnant sa fille et son bébé. Le directeur, joué par Torreton, raccompagne les enfants chez eux, malgré le règlement qui l'interdit et qui stipule que, dans ce cas, les enfants doivent être remis à la police. Cet incident dramatique contribue à une prise de conscience encore plus forte chez l'enseignant. La fille de Tavernier a raconté ce qui a amené l'écriture de ce film : **« Un jour, Dominique réclame à une mère de famille sa cotisation de 30 francs pour la coopérative. C'était un rappel à l'ordre discret. La femme répond : " Moi, monsieur, avec ces 30 francs je dois terminer le mois. "** ». Dans la cinquième puissance du monde, le 23 du mois, une mère de famille devait nourrir quatre enfants pendant une semaine avec des gros biscuits trempés dans du lait.

C'est à cette histoire, à cette cause qu'en 1999 Philippe Torreton a apporté son talent et sa foi.

Revue de presse – FILMOGRAPHIE

Télérama.fr

FILM : Ça commence aujourd'hui

Article en ligne de Jean-Claude Loiseau

TT Drame réalisé en 1999 par Bertrand Tavernier

LA CRITIQUE LORS DE LA SORTIE EN SALLE DU 10 / 03 / 1999

Ces enfants, regard rivé sur leur instituteur, qui reprennent la comptine, s'amusent, et rient, puis se dissipent dans l'instant, insouciants comme on l'est à 4 ans, feraient une assez convaincante image de l'avenir. Mais il ne faut pas se fier à cette image, car l'avenir, ici, est pure illusion. Nous sommes dans le Nord, dans une de ces « zones sinistrées » sinistre expression où une humanité en friche, abandonnée à elle-même, n'a rien à léguer aux gosses que son impuissance muette... Il y a de quoi s'indigner. Tavernier en a donc fait un film. Un film poignant, digne. Et fiévreux comme la vie quand il s'agit de réagir au jour le jour, à chaud. Dans l'urgence. Exactement l'existence du héros, antihéros plutôt. Daniel, instit et directeur de maternelle, fait la classe c'est son boulot mais aussi beaucoup d'autres choses et c'est son côté pompier volontaire qui se charge comme il peut de toutes les détresses qui viennent s'échouer dans la cour de son école. Qui se laissent deviner plus qu'elles ne s'affichent. Qu'il découvre au hasard de microdrames ponctuels. Une mère ne peut verser les 30 francs de la coopérative parce qu'elle en a besoin pour nourrir sa famille des biscuits trempés dans du lait pendant une semaine. Une autre s'effondre, complètement ivre, puis s'enfuit, larguant sa fillette et son nouveau-né, déboussolée autant par l'alcool que par la honte et le désespoir... Il ne suffit pas que les faits soient authentifiés par l'expérience vécue d'un instituteur du Nord, Dominique Sampiero (voir page 15) pour qu'un film prenne tournure. On redoute, d'ailleurs, dans les premières minutes que la tentation documentaire ne paralyse la fiction. Le film patine un peu, lesté d'informations, utiles certes, mais les chiffres les plus éloquents, plantés dans un dialogue, peuvent aussi faire parler faux un personnage... Et puis, au fil de scènes courtes, rapidement enchaînées, autour de l'instit, les personnages, importants ou secondaires sa petite amie mais aussi l'assistante sociale, les profs, les parents , trouvent leur place. Toute leur place. Tavernier tient la chronique de ces vies, sur une trame assez souple pour que filtrent sans cesse des éclats de vérité non trafiquée. C'est mieux qu'un style : une attitude. Le film n'est jamais verrouillé sur des certitudes. Au contraire, à l'image de

Daniel, il est traversé par tous les malaises qui s'insinuent à l'improviste dans l'action. Il s'agit parfois d'une simple incidente. Une prof proche de la retraite raconte à quelqu'un qui est hors champ on ne saura jamais qui comment elle a vu, en vingt ans, la misère tout ravager. Elle ne sait plus ce qu'elle peut encore « donner aux gamins ». Si, « de l'affection » : dernière lueur d'espoir avant le désarroi total. Jouée par une formidable actrice (Françoise Bette), c'est une confession entre parenthèses, toute simple, tranchante par sa simplicité même. Ainsi, à travers une patiente et fructueuse collecte de faits, d'attitudes, de réflexions, qui est aussi une minutieuse géologie de la misère ordinaire, Bertrand Tavernier impose une vision plus percutante, au fond, qu'avec les quelques pics dramatiques ménagés au fil du scénario. Quand la vie se met à ressembler au plus horrible des faits divers une mère se suicide et supprime ses deux petits avec elle , la brutalité de la révélation fait paradoxalement, à l'écran, l'effet d'un artifice de cinéma... Ça commence aujourd'hui est ancré de manière crûment réaliste, et comme peu de films français le sont, dans les marges d'une société émiettée. Mais c'est la ténacité sans emphase de son héros qui illumine le film de Tavernier. Il y a cet homme, Daniel, qui côtoie sans cesse les gouffres de l'intolérable mais qui ne lâche pas prise. Remporte de minuscules victoires, souffre de défaites qui le laissent sans ressort. Puis se relance. Se motive à coups de « Qu'est-ce qu'on fait là, maintenant, tout de suite ? », « On va s'arranger » ou « je prends ça sur moi ». Et colmate les brèches. Malgré les traquenards d'un inspecteur bardé de règlements officiels, malgré les absurdités d'un système déconnecté du réel, malgré tout. Et là, il y a Philippe Torreton, acteur plus qu'inspiré, magistrale incarnation d'une éthique en marche. Concentré de conviction, d'énergie et de générosité où se mesure, finalement, la parfaite osmose entre un interprète et son metteur en scène. Dans le sillage de Daniel/Torreton, Bertrand Tavernier reste constamment de plain-pied avec le monde qu'il filme, à la fois pudique il tient le sensationnel misérabiliste hors champ et obstiné il ne cède sur rien de ce qui, on le devine, l'a ému, choqué, étonné, fait bouillir quand il a décidé de se lancer dans l'aventure. Avec ce film « de terrain », le cinéaste débusque des « problèmes » mais réussit surtout à mettre en valeur les élans et les sursauts qu'ils déclenchent. Il prouve ainsi qu'à condition de savoir la dominer l'indignation peut être une vertu féconde au cinéma - Jean-Claude Loiseau Les éditions Mango Images publient le scénario du film avec des dessins des enfants de l'école maternelle et des photos du tournage signées Jürgen Vollmer.

Jean-Claude Loiseau

Article en ligne de Isabelle MONNIN, mars 1999.

FILM : Ça commence aujourd'hui

« L'instit fait de la résistance, La misère du monde selon Tavernier »

Parents alcooliques, enfants battus, affamés, sales, familles démunies: dans «Ça commence aujourd'hui», Bertrand Tavernier filme, dans une maternelle du nord de la France, la précarité sociale. Il s'explique

Bertrand Tavernier ressemble à un ours. Il est immense et se déplace tout doucement. La mèche est blanche, la voix tonitruante. Il se réjouit d'avoir obtenu le prix de la critique au Festival de Berlin et s'amuse de la mention spéciale, *«pour le sujet»*, que lui a décernée le jury. *«Une façon un peu paternaliste de dire: "C'est bien, mon enfant, de s'intéresser à ces gens-là"!»* Ces gens-là, les petites fourmis du Valenciennois, se croisent dans l'école maternelle qui sert de décor à son nouveau film.

Après avoir décrit la vie d'un service de police judiciaire dans «L. 627», le cinéaste s'attaque cette fois au travail des instituteurs dans ces quartiers rongés par la crise économique. Daniel Lefebvre, son personnage principal incarné par Philippe Torreton et inspiré par **Dominique Sampiero**, instituteur-poète qui a coécrit le scénario *(lire son portrait p. 120)*, est le directeur de l'école maternelle. Fils de mineur, il aime et connaît par cœur cette région brisée par les fermetures successives des usines et des hauts-fourneaux.

A l'école se rencontrent toutes les misères: mamans alcooliques et désespérées, parents chômeurs, enfants mal nourris ou battus, familles au bord du gouffre… A l'école se cristallisent aussi tous les blocages et absurdités institutionnels contre lesquels le directeur, vaillant petit soldat, va se battre. Pour ne pas laisser le découragement gagner la bataille, puisque tout le reste est presque perdu. Le cinéaste, engagé dans la défense de sa profession mais aussi aux côtés des militants du mouvement social, se défend néanmoins de réaliser des «films à thèse». C'est lui qui pose la première question.

Bertrand Tavernier. – Qu'avez-vous pensé de mon film?

Le Nouvel Observateur. – *Mon opinion est mitigée. J'ai été gênée par l'accumulation des malheurs, par un tableau tellement assombri qu'à la fin on n'y croit plus. La situation est-elle à ce point désespérée dans les cités du Nord?*

B. Tavernier. – Dire que j'ai forcé le trait est une réaction typiquement parisienne, qui ne m'étonne d'ailleurs pas venant du «Nouvel Observateur»! Ça prouve que vous ne connaissez rien au sujet.

N. O. – *A propos de parisianisme, on pourrait vous retourner le compliment…*

B. Tavernier. – J'ai montré le film à des salles de quatre cents instituteurs. A chaque fois, ils m'ont remercié d'avoir ouvert les portes des écoles, de raconter ce qu'il y a derrière. Ils me disent que tout est juste mais en dessous de la réalité! Leur quotidien est trois fois pire.

N. O. – *Pourquoi ne pas avoir choisi la forme documentaire, comme vous l'aviez fait avec «De l'autre côté du périph», votre film sur la cité des Grands Pêchers à Montreuil, que vous aviez visitée suivant les «conseils» d'Eric Raoult après l'appel des cinéastes à la désobéissance civique?*

B. Tavernier. – Les gens n'auraient pas parlé. Les instits ont un devoir de réserve, et les

parents n'auraient sans doute pas accepté de témoigner. Il y a beaucoup de pudeur dans le Nord, chez ces gens meurtris depuis des années. Et la problématique n'est pas du tout la même: la misère est bien plus grande dans le Valenciennois qu'à Montreuil. Ce qui montre, au passage, qu'Eric Raoult ne connaissait rien aux banlieues: les Grands Pêchers n'est pas une cité difficile, elle n'aurait jamais dû être sur sa liste.

N. O. – *Comment avez-vous travaillé?*

B. Tavernier. – Dominique Sampiero, qui est instituteur depuis vingt-cinq ans, m'a raconté sa vie. J'ai suggéré qu'il en écrive un scénario. Ma fille l'a aidé. Au fur et à mesure ils m'envoyaient des pages, et on les testait auprès des instits du Nord. J'ai beaucoup élagué à l'écriture. Tout ce qui pouvait faire échantillonnage ou racolage a été gommé. Il n'y a par exemple rien sur les attouchements sexuels, sur l'inceste, sur le deal, alors que les enseignants sont confrontés aussi à ce genre de situations. Il n'y a qu'un cambriolage de l'école dans mon film. Dominique Sampiero en a connu trois en un an!

N. O. – *La maman alcoolique, à qui on a coupé l'électricité, celle qui n'a plus que 30 francs pour faire vivre sa famille une semaine, le gamin battu, le père malade de la mine dans son coron: vous en faites tout de même beaucoup dans la démonstration…*

B. Tavernier. – Je maintiens que je n'ai pas forcé le trait. Au moment de tourner la scène où le directeur se rend chez la maman alcoolique, le bruit de la télé du voisin du dessus nous dérangeait. On lui demande s'il peut la couper. Vous savez ce qu'il a répondu? Que s'il arrêtait la télé il n'y verrait plus rien. C'était sa seule source de lumière ! Les compteurs d'eau et d'électricité à pièces sont très répandus. Les enfants jouent dans les eaux sales. Les murs des appartements sont tellement humides qu'on ne peut rien y accrocher. La vie est dure pour tous les blessés du libéralisme du FMI et de son directeur, M.Camdessus, ce général Nivelle de l'économie qui commet autant de massacres avec une aussi bonne conscience!

On aboutit à ces endroits où les gens perdent tout repère et tout espoir. Où des choses que l'on pensait naturelles se perdent. Les instits de ces quartiers vous diront que des enfants ne mangent pas à leur faim, ne sont plus lavés, qu'on les envoie à l'école avec 40 de fièvre. Mais tout ça n'empêche pas qu'il reste toujours des gens qui se battent, et qui réussissent des choses formidables. Regardez ces parents d'élèves qui bougent, ces femmes qui se révoltent. Et la joie qui surgit de petites choses, comme une fanfare ou une fête de fin d'année. Il ne faut pas se résigner. Le jour où la résignation aura gagné, alors oui, la situation sera désespérée.

N. O. – *On a l'impression que vous avez voulu montrer toutes les catégories des victimes de l'horreur économique, comme pour en faire une typologie sociologique. Vous allez jusqu'à faire dire des statistiques à vos personnages!*

B. Tavernier. – Il y a une panique dans le cinéma français dès qu'on cite des chiffres. Ce n'est pas le cas dans les films anglais, comme ceux de Ken Loach ou «les Virtuoses». Ici, on a peur d'être explicatif. Dans mon film, celle qui sort des chiffres est l'assistante sociale syndiquée, qui cartonne le conseiller général. Mais elle parle comme ça dans la vie quand elle s'adresse à sa hiérarchie ou à un élu! Et elle s'appuie effectivement sur des statistiques: *«On est trois pour tant de familles, il faudrait qu'on soit quinze pour faire du bon boulot.»*

N. O. – *La hiérarchie et toutes les institutions en général en prennent plein la figure. Le maire communiste est débordé, le conseiller général hautain, l'inspecteur surréaliste, les instituteurs découragés, les policiers nerveux et les assistantes sociales muettes. Tous ces relais ont-ils baissé les bras à ce point?*

B. Tavernier. – C'est le cas très souvent. Les moments de découragement et de déprime ne sont pas rares chez les instituteurs. Quant à l'insuffisance de médecins scolaires ou d'assistantes sociales, elle est dénoncée depuis un bout de temps. Comme les classes surchargées ou le manque de moyens: Dominique Sampiero a 130 francs par élève et par an pour acheter des fournitures et organiser des sorties.

N. O. – *La séance de l'inspection est caricaturale, avec un inspecteur qui cite des ouvrages théoriques à un directeur qui ne pense qu'à colmater les brèches…*
B. Tavernier. – J'en suis à plus de 300 témoignages de gens qui me disent que ce que je montre est parfaitement juste. A commencer par Claude Allègre, qui m'a dit: *«Votre inspecteur, il est parfait.»* Ça montre une chose terrible: le décalage entre la théorie et le terrain. J'ai trouvé un texte où un inspecteur parlait de *«référent bondissant»* pour désigner un ballon. C'est hallucinant.
N. O. – *Vous dites que la situation n'est pas désespérée. On voit mal sur quoi s'appuyer pour sortir ces gens de la misère. La solidarité?*
B. Tavernier. – Je crois surtout que ce qui reste, c'est la notion du travail bien fait que conservent des gens tout en bas de l'échelle. C'est très dur, mais ils continuent malgré tout. C'est le policier de «L.627» qui est obligé d'être dans l'illégalité 24 heures sur 24. Et c'est ce directeur qui outrepasse sa fonction et devient médiateur et agitateur social. Mais quoi? Vous voulez obéir à un règlement et emmener un bébé chez les flics, comme l'exige la règle, plutôt que de le ramener chez lui? Ces gens deviennent des emmerdeurs, mais en même temps ils empêchent l'implosion générale. La seule dramaturgie de ce film, c'est ça: le travail.
N. O. – *Qu'est-ce que le cinéma social?*
B. Tavernier. – Je ne sais pas. Je pense que c'est un cinéma qui parle de la vie, qui m'apprend quelque chose sur un milieu. Ce n'est pas un cinéma de démonstration, mais de partage et de regard. C'est amener le monde au monde.
N. O. – *Est-ce que ça implique l'engagement?*
B. Tavernier. – Je pense que faire du cinéma, c'est s'engager. Mais c'est aussi apprendre, écouter modestement les gens. Avant, j'étais plus sûr de moi. Maintenant, je ne sais absolument rien quand je débute un film. J'apprends, j'observe. Ça explique que le scénario ait été constamment modifié.
N. O. – *Que pensez-vous de ce qu'on pourrait appeler le «complexe gauche caviar», qui pousse certains à aller à la rencontre d'autres milieux, pour déjouer cette critique?*
B. Tavernier. – Je trouve ce reproche souvent injuste: je ne vois pas en quoi défendre certaines idées interdirait d'avoir de l'argent. Sauf si on a menti ou triché pour l'obtenir. Dans ce cas, c'est dégueulasse, et je crois que beaucoup de choses dans le mitterrandisme sont dégueulasses! On mettra du temps à digérer cette période. Quant à moi, tout en étant conscient de mes limites, j'essaie de faire des choses à ma mesure, et d'utiliser mon petit pouvoir pour faire avancer des idées auxquelles je crois.

Propos recueillis
par ISABELLE MONNIN

SOURCE : nouvelObs.com

« Ça commence aujourd'hui », par Bertrand Tavernier, sortie en salles le 12 mars. (Lire la critique de Pascal Mérigeau en p. 141.)

l'Humanité.fr
ENVIES DE CHANGER LE MONDE

FILM : Ça commence aujourd'hui

Article en ligne de Michel Guilloux , 12 mars 1999.

« DOMINIQUE SAMPIERO, L'instituteur »

Dominique Sampiero, l'instituteur qui s'est ennuyé enfant sur les bancs de l'école
" **Ça commence aujourd'hui** " a été coécrit par Bertrand Tavernier, sa fille Tiffany et Dominique Sampiero. A voir le film et la manière dont il est porté par la révolte de Philippe Torreton, l'envie est venue de rencontrer cet instituteur poète qui a nourri de sa propre biographie le scénario.
Vous êtes instituteur de métier mais vous écrivez dans " le Temps captif " : " Mes seuls maîtres ont été les arbres, les grands espaces et les livres "...
De l'école, je garde le souvenir gris, pesant, d'une sorte de négation de quelque chose en moi. La règle était clairement énoncée : bien écrire, apprendre ses leçons, faire ses devoirs ; mais quel silence dans les classes. J'ai souffert de cette sorte d'autisme imposé parce que j'avais l'impression que l'école ligotait mon corps d'enfant.

On ne découvre pas ce genre de choses alors. Enfant, on subit. Je retrouve le même hiatus au collège. Je recopiais dans un cahier que je faisais circuler parmi mes camarades des citations de Nietsche et Freud ou des phrases de mon crû. C'était quasiment une revue littéraire sauvage puisque aucun prof ne s'y est jamais intéressé. Il n'existait aucun club de théâtre ni d'ateliers d'écriture. Les cours étaient d'un ennui terrible. De la sixième à la terminale, je me souviens seulement de la chemise grise du type qui nous enseignait l'allemand. Si seulement on m'avait lu du Rilke, peut-être se serait-il passé autre chose. L'histoire et la géographie se résumaient au prof derrière son bureau qui aligne les chiffres, les superficies, les tonnages de blé. Moi, de la terre du Nord, il m'a fallu attendre l'âge de dix-sept ans pour découvrir l'étranger pour la première fois, et parce que l'harmonie municipale était jumelée avec une fanfare allemande !

Une révolte sourdait en moi. Toute ma scolarité ultérieure au primaire peut se résumer à l'étiquette " Elève intelligent mais peut mieux faire ". Mais peut mieux faire quoi ? J'apprenais juste ce qu'il fallait pour atteindre les 10-11 de moyenne et je me replongeais dans Tolstoï, Balzac, Zola, Rimbaud, Breton. On s'échangeait des livres entre copains mais les profs, décidément, ne s'intéressaient pas à ça. En bout de course, en terminale, je ne sais plus qui je suis ni quelles sont mes vraies motivations ni mes désirs. Je m'inscris à l'école normale parce que mon père ne peut me payer d'études. Avec l'argent de mes premières payes d'élève-instituteur, je commence à aller au théâtre, je découvre la musique, les arts plastiques, la danse. Toute la turbulence de l'adolescence explose alors. Je découvre enfin la créativité qui existait en moi et dont l'école n'a jamais tenu compte. Quelle image cohérente avoir de soi quand on a la meilleure note de français au bac et qu'on redouble une année d'école normale à cause du français ?

Vous devenez instituteur en 1977. Depuis, vous avez publié des recueils de poésie. Comment êtes-vous venu à l'écriture ?

J'ai ma période Jeunesse Communiste, Fête de l'Huma, etc. Je suis à la fois baba cool et cultive l'allure d'un jeune intello de vingt ans pénétré de marxisme, de freudisme, de jungisme ; et je m'empoigne avec mon cousin cégétiste qui me renvoie de manière systématique le fait que moi j'ai " fait des études " et lui pas. Je n'acceptais pas ce genre de conflit. Au contraire, je trouvais intéressant d'échanger nos expériences et nos visions du monde. Cela me fait songer à la difficulté de faire passer des textes littéraires à des gens qui réclament avant toute chose que ça raconte une histoire. La poésie est un monde d'images. Tout mon travail d'écriture a consisté à faire accepter ma propre langue et donc est une quête de moi-même.

J'ai vécu à l'âge de quatorze an un événement traumatique qui m'amène huit ans plus tard sur le divan d'une psychanalyste. A partir d'un moment, au lieu de raconter mes rêves, j'ai commencé à les coucher sur le papier et à les lui apporter. Elle est la première à porter un regard sur mes écrits et à me dire " mais c'est de la poésie ". Hasard de la vie, elle me fait rencontrer un principal de collège, Alain Bouchez, qui anime une revue littéraire à Valenciennes. Je vais voir l'équipe un soir et, tout d'un coup, ces gens sortent d'une chemise mes textes. Ils se mettent à les lire. J'ai un sursaut en entendant mes mots. J'ai envie de me cacher mais eux me démontrent qu'ils éprouvent du plaisir à lire mes premiers poèmes. J'ai vécu là un événement fondateur qui m'a servi ultérieurement, dans les ateliers d'écriture que j'anime en prison ou dans les quartiers " difficiles ".

Vous portez un regard critique sur l'institution scolaire quand vous écrivez, vous adressant à l'école : " Tu n'as jamais été ni laïque ni démocratique. Tes discours cachent tes ghettos ; tes théories, ta misère ".

C'est ce que j'ai vécu. De toute manière, quel que soit l'instituteur, on a l'impression de ne faire classe qu'à ceux qui, de toute façon, s'en seraient sortis sans soi. L'école n'est pas laïque. Quand intervient, au début du siècle, la séparation entre Eglise et Etat, on chasse Dieu de l'enseignement mais que met-on à la place ? On devrait mettre l'Homme. Le problème de l'école est qu'elle n'a jamais mis au cour de ses préoccupations l'enfant mais l'élève, celui à qui on apprend à lire, écrire, compter, juste ce qu'il faut pour alimenter les mines et les usines. Le Nord a fabriqué les générations d'ouvriers, la masse prolétarienne dont avait besoin la région.

Depuis une dizaine d'années, je m'occupe de petites classes maternelles. Dès deux-trois ans, les intelligences sont très différenciées. Si on en reste au " lire, écrire, compter ", on se retrouve devant des gosses qui savent déjà articuler des phrases et d'autres qui bafouillent des syllabes. Un enfant sait aussi dessiner ou chanter mais, dès le départ, l'école n'en tient pas compte. L'égalité des chances ne consiste pas à modeler un seul type d'intelligence mais à donner la possibilité à l'enfant de découvrir la sienne propre. Il existe bien, à l'âge adulte, des garagistes, des grands cuisiniers, des journalistes. Pourquoi ne devrait-il exister qu'un seul type d'enfant ?

Quant à la démocratie, j'accuse l'Etat français d'une totale incompétence. Allègre fait du saupoudrage. Moi, je suis directeur d'école à Escaudain et je dispose de 135 francs par élève pour faire classe durant un an. Vous parcourez trente kilomètres pour aller dans la banlieue de Lille et là, mes collègues ont 300 - 400 francs par élève. Pourquoi une telle disparité ? Parce que cette somme est constituée pour une part d'une dotation fixe de l'Etat et pour une autre d'un apport de la commune. Une ville pauvre ne pourra mettre que moins d'argent et l'Etat ne compense pas les disparités. Au contraire, elles s'accroissent. L'école aujourd'hui ne peut assurer sa mission d'égalité.

Comment dois-je faire pour acheter les puzzles, les cahiers, les livres, les pinceaux, les couleurs, changer le magnétoscope, payer les photocopies et le téléphone ? Les 135 francs par élève ne suffisent pas. Alors, dans une ville de chômeurs, la solution est la photo de classe : elle me coûte 30 francs l'exemplaire et on la fait payer 80, donc 50 francs pris sur le RMI pour avoir la photo de son gosse. Et puis, la fête de l'école. Tous payent l'entrée, 15 francs. Les mamans font gratuitement des gâteaux, que l'on vend. En une après-midi, je récolte 18.000 francs dans cette population à 40 % sans travail. Et on n'est pas exempté de la SACEM ni de la SACD. Si je passe un disque, je dois m'acquitter de 1.000 francs de droits. Bref, au final, il me reste 15.000 francs de bénéfice pris sur l'argent des parents. Voilà comment fonctionne l'école démocratique.

Le seul moment où l'on comprend de quel bord politique est un des élus auxquels s'affronte Daniel (Philippe Torreton) est lorsqu'il débarque dans le bureau d'un maire communiste. Pourquoi ce choix ?

Ce que dit ce maire communiste, c'est que sa ville est mise sous tutelle et donc que son budget est étranglé. Dans cet affrontement entre Daniel et lui, je ne sais pas si on prend position pour l'un ou l'autre. C'est très complexe. Il existe un " ceinture rouge " dans le Nord qui court de Douchy à Trith et Denain. Borloo se félicite dans les magasines de la baisse du chômage à Valenciennes. La vérité est que c'est une ville de bourgeois qui exclut ses pauvres. Je constate qu'une population en détresse s'est réfugié dans ces villes communistes. J'y vois un hommage à l'effort qu'elles fournissent en matière de cantines gratuites, d'aide sociale et au travail de cellules qui aident ces gens à lutter, à réfléchir sur la société. Mais je discerne deux types d'orientation, assez différents, des mairies " cocos ". Certaines s'enferment dans un paternalisme politique et elles ne s'en sortent pas. D'autres, comme à Saint-Amand ou Douchy, ont de forts projets culturels. Ils développent des médiathèques, des centres culturels ou sociaux. Ils créent un peu d'emploi mais surtout une dynamique. Des écrivains, des compagnies de danse viennent dans ces communes. C'est une façon de redonner à des gens en échec le contact avec la créativité. Cet espace d'expression de la culture est un espace qui nourrit l'envie de se battre.

C'est ce qui s'est produit avec le film de Bertrand. On n'est pas venu pour utiliser les habitants comme figurants, tourner " Ça commence aujourd'hui " et puis repartir en les plantant là. Une maman a créé une troupe de théâtre, un autre a eu envie de lancer une agence de casting en direction de la région. Le cinéma possède aussi un aspect économique. Mais la conception qu'a Bertrand Tavernier du cinéma ne relève pas du presse-citron mais d'un accompagnement au monde.
Le Nord que je vis, et que montre le film, est une sorte de présence au monde où le plus important est de parler aux autres. De guerre en guerre et jusqu'à la fermeture des mines, les gens du Nord ont eu l'habitude de perdre à intervalle régulier tout ce qu'ils avaient construit et de se battre pour le reconquérir. Je ne veux pas d'un Nord censuré ni repeint aux couleurs d'un projet touristique. Aucun projet économique n'est possible tant que la question de la misère n'y sera pas réglée. Il est indécent que le destin de familles entières, la politique d'aide sociale, se joue sur le changement d'étiquette d'un président de conseil général. Notre République démocratique doit affronter cette question de manière plus sérieuse et conséquente dans le temps. propos recueillis par MICHEL GUILLOUX –

URL source: http://www.humanite.fr/node/307130

> **Sampiero, captif du Nord**

FILM : Ça commence aujourd'hui

Article en ligne de **Jean-Louis Ezine**

Il a inspiré et coécrit le film de Tavernier, SAMPIERO, captif du Nord

Le vrai instit, celui dont Philippe Torreton tient le rôle, s'appelle Dominique Sampiero. Au film il ajoute un témoignage inédit dans un livre, «le Temps captif». Rencontre

La grande route d'Artois et de Flandre est longue et triste, comme disait déjà Alfred de Vigny, qui l'avait faite à cheval, ce qui est sûrement une excuse, et dans les conditions cycloniques qui conviennent à cette sorte de voyage. En chantant à tue-tête pour rompre le charme très spécial d'un territoire voué de toute éternité à l'exposition des solitudes et de toutes les catégories de silences disponibles au catalogue. Ni âmes ni arbres, rien qu'une rumeur cafouilleuse de pluie et de sabots, pendant des heures où l'on approche de Béthune sans jamais l'atteindre, dans une sorte de navigation spongieuse et sans espoir qui fait l'une des pages les plus héroïques et les plus désolantes à la fois de «Servitude et Grandeur militaires» (Vigny l'officier sans guerre n'a d'yeux que pour ses épaulettes flambant neuves, qui se décolorent sous l'averse).
On voit par là que «l'enfer du Nord» ne date pas d'hier. Vous enlevez le cheval, les épaulettes et les rêves de gloriole, vous remplacez par un équipage plus modeste sous l'aspect des fameuses grandeurs, mettons un instituteur au volant de sa vieille Renault 19, une antiquité de 350000 kilomètres au compteur qui a fait tous les nids de poule du Béthunois, et ce sont étrangement les mêmes mots qui lui viennent, solitude, silence, comme si le paysage continuait de dicter au nomade aventureux qui le traverse la même loi qu'en 1835, cette impression d'horizon plombé, de guerre évanouie et de bataillons en fuite.
Quatre fois par jour, Dominique Sampiero la respire avec l'avidité d'un goûteur. Un goûteur d'absences pourrait-on dire, car le Nord se définit d'abord par le manque, le défaut, le carentiel. Lui n'a pas besoin de chanter à tue-tête, dans sa guimbarde alimentée au diesel, pour entendre la musique singulière de cette *«terre à taiseux»,* comme il l'appelle, et qui donne le *la* de tous ses écrits. De titre en titre, elle accroche à ses gammes le phrasé des baladins en maraude, aussi reconnaissable qu'un petit coup d'accordéon diatonique au fond d'une baraque à bière: «les Pluies battantes» formaient ainsi une manière de suite à «la Fraîche Evidence», et constituaient un prélude en harmonie avec «la Chambre au milieu des eaux» et «le Ciel et l'étreinte». On pourrait citer encore «Epreuve de l'air» et «la Lumière du deuil» à l'appui de cette secrète grammaire des horizons, qui affilie Dominique Sampiero au rang des vrais poètes, ces accordeurs de pluie comme d'autres le sont des pianos, capables de distinguer à l'oreille le crachin de la bruine, l'averse de noroît de l'ondée de printemps, et même la tempête proprement dite du grain de traîne, qui en annonce la fin, bien qu'avec une fureur qui la sublime, et qui fait reluire le bitume du même bleu sauré qu'on voit au ventre des sardines, sur les ports de la côte.
«Trop longtemps les murs ont voulu s'approprier les pluies, ils suintent, perdent leurs couleurs, leur effritement laisse dans les mains le soupir des briques...», écrivait-il dans «les Pluies battantes». Sampiero tient le volant d'une main et griffonne de l'autre, dans ses trajets biquotidiens entre Salesches et Escaudain. *«Ce sont mes moments de "plainitude". Mais ce*

n'est pas le même Nord. Salesches, où j'habite, c'est le pays des saules, des ruisseaux, des vertes pâtures, des cressonnières qui ont attiré autrefois une confrérie de moines homéopathes. Escaudain, où je fais la classe aux tout-petits, c'est l'ancien pays minier, tout en friches, en hypermarchés et en voies rapides. Et entre les deux, vous avez le Cambrésis, saccagé par le remembrement et qui est le résultat d'une contagion sauvage et mutuelle entre la ville et la campagne. Rien à voir avec l'Avesnois, où l'abbaye de Maroilles gouverne un chaos de climats propice aux vergers...»

Sampiero est dans ce paysage mélancolieux *«comme le ver dans le fruit»,* dit-il, et on l'embarrasse si on lui demande de préciser sa vocation: est-il d'abord instituteur, poète, écrivain?

«Instituteur, oui. Poète, j'espère. Ecrivain, peut-être. De toute façon, ils se contiennent tous les trois et demandent la même qualité: être au plus près de ce qu'on veut toucher en l'autre. Instituteur, c'est simple, je le suis parce que ça faisait plaisir à mon père. Il était cheminot, il conduisait les trains, partait la nuit, dormait dans les dépôts. Et puis, j'ai grandi en compagnie des enfants que la Ddass plaçait chez ma mère, leur souffrance était mon quotidien. Il y avait celui qui se cachait sous les chaises, celui qui mangeait ses excréments, celui dont la mère venait hurler à nos volets qu'on le lui rende. C'est le passé, c'est le présent. Je ferme les yeux, j'ouvre les yeux, c'est pareil. L'année dernière, la mère d'un de mes petits m'a révélé que, lorsqu'elle était bébé, sa propre mère, qui se prostituait, la mettait dans le clapier pendant les passes, avec les lapins. Je suis instituteur, mais dans mes livres, j'aime parler des gens silencieux, faire surgir les violences enfouies, c'est peut-être pourquoi je n'arrive pas à croire vraiment que j'écris, à maîtriser tout ça. Ce que je sais, c'est que, instituteur ou poète, ou écrivain, le plus intime de moi tient à ce pays, à l'espace qui m'environne, à cette profusion de ronces et de folies qui enferment des vies de labeur et de terreur...»
Comme le ver dans le fruit. C'est cette vie de partage et de dissimulation qu'il raconte dans «le Temps captif». *«Je mange la pomme, je crache la pomme. Ecrire, pour moi, ce n'est rien d'autre...»*
«Le Temps captif», par Dominique Sampiero, Flammarion, 150 p., 90 F. A lire aussi: «Ça commence aujourd'hui», par Dominique Sampiero, Bertrand et Tiffany Tavernier, Mango Images, 96 p., 129 F, et «Dans la nuit aussi le ciel», par Tiffany Tavernier, Paroles d'Aube, 128 p., 85 F.

*Né en 1954, **Dominique Sampiero** est l'auteur d'une quinzaine de recueils, publiés chez différents éditeurs, notamment Lettres vives, Verdier et Le Cherche Midi. Il a obtenu le prix Max-Pol Fouchet pour «la Vie pauvre» (La Différence, 1992).*

Jean-Louis Ezine

Source : Le Nouvel Observateur - 1792 - 11/03/1999

Télérama.fr

FILM Holy Lola

Drame réalisé en 2003 par Bertrand Tavernier scénario Dominique Sampiero &Tiffany Tavernier

Article en ligne de Jean Claude Loiseau

SYNOPSIS

Pierre et Géraldine, un couple en mal d'enfant, vont au Cambodge, décidés à adopter. Pour eux, l'aventure prend des allures de parcours du combattant, entre les visites des orphelinats, la confrontation avec les autorités françaises et cambodgiennes et les menaces de trafics. Cette quête les transformera à jamais.

➢ LA CRITIQUE TV DE TELERAMA DU 09/04/2011

TT | Genre : fiction-vérité.

Pierre et Géraldine découvrent Phnom Penh sous une spectaculaire averse de mousson. Ils ne viennent pas faire du tourisme, mais adopter ici l'enfant qu'ils n'ont pas trouvé en France.

Dans les films de Tavernier, il y a toujours la trace d'une enquête minutieuse : on devine, dès les premières scènes de celui-ci, une abondante moisson de faits vrais. Comme ce secret de polichinelle : pour 4 000 dollars, un intermédiaire se fait fort d'accélérer les démarches. Comme la pratique du « don » qu'il est de coutume, donc obligatoire, d'offrir à l'orphelinat quand un enfant est enfin « disponible »...

Tavernier prend le temps de décrire une procédure erratique, parasitée par la corruption, paralysée par l'arbitraire, mais prend la tangente dès qu'il peut. Il suit ses héros dans un labyrinthe de sentiments instables, où, oscillant entre exaltation et détresse, on risque de perdre tout repère : peut-on aller jusqu'à acheter un enfant volé ? Géraldine et Pierre (Isabelle Carré et Jacques Gamblin, formidables) plongent aussi dans le chaos d'un pays émergeant à peine d'un passé tragique. Tavernier a pris le parti de se laisser surprendre par ce qui l'émeut, l'étonne ou l'indigne. *Holy Lola* devient alors un superbe témoignage...

par Jean-Claude Loiseau

➢ LA CRITIQUE LORS DE LA SORTIE EN SALLE DU 24/11/2004

Il pleut à seaux. Un cycliste zigzague, soulevant des gerbes d'eau. Des silhouettes entortillées de plastique poursuivent leur chemin, indifférentes au déluge. Un couple de Français, Pierre et Géraldine (Jacques Gamblin et Isabelle Carré), découvre Phnom Penh comme une ville fantôme, le temps d'une averse de mousson. Vision aussi peu exotique que possible. Mais ils ne viennent pas faire du tourisme : ils vont adopter ici l'enfant qu'ils n'ont pas trouvé en France. Il reste toujours, dans les films de Bertrand Tavernier, la trace d'une enquête minutieuse. On devine, dès les premières scènes de Holy Lola, l'abondante moisson d'histoires vraies qui a alimenté le scénario, signé Tiffany Tavernier et Dominique Sampiero. Les pièces du « dossier », si l'on veut. Il y a ce couple croisé à l'hôtel qui est arrivé deux mois plus tôt et livre ce secret de Polichinelle : pour 4 000 dollars, un intermédiaire se fait fort d'accélérer les démarches. Il y a ce revêche employé de l'ambassade qui leur annonce comme une menace : « Vous êtes le numéro 38 sur la liste d'attente. » Et cette brassée de détails précis, comme la pratique du « don » qu'il est de coutume - donc obligatoire - d'offrir à l'orphelinat quand un enfant, enfin, est « disponible ». Le fric, cette espèce d'impôt de la magouille, serait le sésame pour adopter, aujourd'hui, un petit Cambodgien. Si Tavernier prend le temps de décrire les tours et les détours d'une procédure erratique, parasitée par la corruption, paralysée par l'arbitraire, c'est pour mieux prendre la tangente dès qu'il peut. Il ne plaide pas le dossier de ses (sympathiques) héros. Il les accompagne dans un labyrinthe de sentiments instables, contradictoires, où se révèlent des caractères, des faiblesses, une détermination, mais aussi des interrogations cruelles, quand, oscillant entre exaltation et détresse, on risque de perdre tout repère. Peut-on aller jusqu'à acheter un enfant volé ? En une scène d'une sobriété saisissante, c'est aussi ce genre de dilemme moral que Tavernier explore, solidaire de ses personnages mais sans prêcher, avec une tranchante lucidité. Autour de Géraldine et Pierre gravitent une douzaine de personnages secondaires, d'autres adoptants qui forment une communauté fragile, avec ses mesquineries, ses jalousies, ses élans d'entraide. Certains endossent la panoplie d'un rôle un peu convenu (le brave type, le prolo, la solitaire teigneuse...), mais, dès qu'ils sortent de l'hôtel, quittant le territoire (trop) bien balisé de la comédie de moeurs, le film plonge dans le chaos organique d'un pays qui émerge à peine d'un passé tragique, et la fiction chavire, lentement infusée par le réel... C'est que Tavernier a pris le parti de se laisser surprendre par ce qui l'émeut, le choque, l'étonne ou l'indigne. Il réussit alors à faire partager l'indicible malaise que l'on peut éprouver en visitant un orphelinat surpeuplé, avec son décor misérable, la présence muette et apaisante des nounous et le regard d'un enfant qui vrille le coeur. Il n'hésite pas à suspendre l'action, le temps d'écouter un Cambodgien raconter comment, après avoir été raflé par les Khmers rouges, il a perdu un enfant avant de s'enfuir avec son épouse enceinte. Et c'est dans ces moments-là que Holy Lola devient un indispensable témoignage... Avec Jacques Gamblin et Isabelle Carré, Tavernier a trouvé de formidables « passeurs » : ils atteignent souvent cet état rare où ce que l'acteur a encaissé de sensations fortes au quotidien passe directement dans ce qu'il a à jouer. On dit qu'un film peut se voir aussi comme le documentaire de son propre tournage. Holy Lola porte la marque profonde, décisive, d'une expérience vécue à vif, sans réticence, à l'écoute des autres.

Jean-Claude Loiseau

Cinéma sur ARTE - 15/04/11

Film : Holy Lola- article en ligne sur arte.tv

Film de Bertrand Tavernier (France, 2004, 2h04 mn)
Avec : Jacques Gamblin (Pierre Ceyssac), Isabelle Carré (Géraldine Ceyssac), Bruno Putzulu (Marco Folio), Lara Guirao (Annie), Frédéric Pierrot (Xavier), Maria Pitarresi (Sandrine Folio)
Scénario : Dominique Sampiero et Tiffany Tavernier, Image : Alain Choquart, Montage : Sophie Texier, Production : Little Bear, Les Films Alain Sarde, TF1 Films Production

Un jeune couple, parti au Cambodge pour adopter un enfant, vit le voyage le plus troublant de son existence. Tout le talent de Bertrand Tavernier au service d'une expérience unique et poignante.

Cela fait maintenant onze ans que Pierre et Géraldine souffrent de ne pas avoir d'enfant. Ils décident de partir au Cambodge pour en adopter un. Dans ce pays encore marqué par un passé douloureux, le couple ne s'attendait pas à vivre tant d'épreuves : une lutte avec des administrations peu coopératives, les nombreuses visites infructueuses dans les orphelinats, les risques de trafics et de corruption, l'interminable attente... Ils logent dans un hôtel occupé par d'autres adoptants avec qui ils partagent leur expérience. À force de déceptions et de difficultés, les nerfs faiblissent, le couple se déchire puis se rapproche, et doit résister à la tentation d'abandonner.

Aux côtés de Dominique Sampiero, Tiffany Tavernier - la fille du cinéaste - a écrit un scénario qui s'inspire de son roman Dans la nuit aussi le ciel : une aventure humaine bouleversante au coeur d'un pays éblouissant, le combat, d'une ampleur inattendue, d'un couple qui veut satisfaire son désir d'enfant. Avec la précision d'un documentaire sur les tourments de l'adoption, thème rarement exploré au cinéma, Holy Lola nous émeut avec son duo de choc, Jacques Gamblin et Isabelle Carré, débordant de sincérité. Tout au long du film règne l'angoisse de ne pas trouver d'enfant, puis de ne pas pouvoir le ramener. Dans l'hôtel, les adoptants craquent les uns après les autres, dans l'attente perpétuelle d'une signature, d'un papier, d'une autorisation quelconque. Jusqu'au bout du périple, tout peut basculer.

Holy Lola
mercredi, 20 avril 2011 à 14:45
Pas de rediffusion
(France, 2004, 125mn)
ARTE France

Edité le : 07-04-11 Dernière mise à jour le : 15-04-11 Lien et source de l'article
http://www.arte.tv/fr/3787990,CmC=3788124.html

22 extraits de critiques spécialisées consulté le 14/06/2012

FILM : HOLY LOLA

Lien : http://www.allocine.fr/film/fichefilm-55456/critiques/presse/

Critiques complètes sur les sites correspondants

- **Le Parisien**

Par Marie Sauvion

Tavernier signe une oeuvre forte et vraie, qui va droit au coeur. Très documenté, le scénario raconte un bouleversant parcours du combattant mais offre aussi, voire surtout, un magnifique portrait de couple.

- **Marianne**

Par Danièle Heymann

Assez vite, on cesse de résister, de s'irriter, on s'embarque pour ce voyage où la misère est présente et l'espérance est violente (...). Holy Lola devient un film très fort sur le désir d'enfant viscéral, total.

- **TéléCinéObs**

Par Marie-Elisabeth Rouchy

Bertrand Tavernier filme ce temps de latence, de doute puis de reconnaissance avec une justesse infinie.

- **Télérama**

Par Jean-Claude Loiseau

Un Tavernier troublant de vérité. (...) Holy Lola porte la marque profonde, décisive, d'une expérience vécue à vif, sans réticence, à l'écoute des autres.

- **Le Figaroscope**

Par Françoise Maupin

" Holy Lola " est une oeuvre sur la douleur : douleur des couples qui n'ont pas d'enfants, malheur des petits orphelins, désespérance d'un pays massacré. Beaucoup d'émotions, donc. Peut-être trop. On se passerait volontiers des dernières péripéties qu'endure le couple. Mais

Bertrand Tavernier signe là néanmoins un film foisonnant, sincère, avec un couple formidable : Jacques Gamblin et Isabelle Carré.

- **Le Monde**

Par Jean-Luc Douin

Les scènes filmées caméra sur l'épaule transfusent ses sentiments. Elles sont au diapason de l'élan rythmique apporté par le compositeur Henri Texier, de la sincérité d'un cinéaste qui, d'un film à l'autre, se remet en question. Holy Lola est peut-être un film mineur dans la carrière de ce bouillant insurgé. Il y libère néanmoins, comme jamais, cette émotion qui est sa marque de fabrique.

- **Le Nouvel Observateur**

Par Pascal Mérigeau

Par moments, le point de vue du consommateur s'impose, (...) le film peut alors susciter la gêne. L'enjeu est ailleurs (...) : qu'est-ce que cela signifie de tourner aujourd'hui un film dans un pays martyrisé, dans un ville où chaque visage, chaque regard porte la marque de l'horreur vécue (...) : Holy Lola contient la réponse à la question, le film est la réponse, et au-delà de sa qualité documentaire, (...) il relève de l'autoportrait : qui sommes-nous, nous qui en passant considérons cette réalité-là ?

- **L'Humanité**

Par Jean Roy

Face à une telle volonté d'exhaustivité, les ronchons ne manqueront pas de voir là une introduction à des Dossiers de l'écran davantage qu'une oeuvre de l'esprit : on pourra au moins leur répondre que tout procède ici de la démonstration et jamais du chantage aux sentiments. Pourtant, c'est bien au coeur que s'adresse, comme toujours, Bertrand Tavernier, dans un élan de générosité évident qui vise davantage à comprendre ses semblables qu'à les juger.

- **MCinéma.com**

Par Camille Brun

Bertrand Tavernier n'est plus cinéaste, mais reporter pour " Madame Figaro " ! C'est en tout cas ce que laissent présager les premières minutes de HOLY LOLA. (...) Pourtant, petit à petit, HOLY LOLA, long métrage habile, dévoile tous ses charmes. (...) Cela, on le doit en partie à la mise en scène de Bertrand Tavernier, pas sublime mais, au plus près des personnages, efficace. Et surtout à Isabelle Carré et Jacques Gamblin, saisissants de naturel et de charisme.

- **Positif**

Par Jean A. Gili

Holy Lola est un film déroutant, à mi-chemin entre le documentaire et la fiction, à mi-chemin entre le récit traditionnel, avec les ressorts dramatiques qui entretiennent le suspense, et la chronique ordinaire d'une recherche sans cesse entravée et sans cesse recommencée pour parvenir à adopter un enfant.

- **Première**

Par Sophie Grassin

On est submergé par la lame de fond d'une émotion intense, le flirt entre documentaire (...) et fiction, l'intelligence spontanée des acteurs, la lumière sublime, les symboles fragiles.

FILM : FILS UNIQUE

Article en ligne par Anne Feuillière

réal. Miel van Hoogenbemt, scénario : D Sampiero , 2011.

source :www.CINERGIE,BE site du cinéma Belge - Webzine n°168 - Février 2012

Sortie le 15 février

Cris et chuchotements…Vincent, sa maman l'appelle « Mouche » (car il semble posséder le pouvoir magique de les commander…). Sa fille le traite de bébé, son père lui balance qu'il n'est « toujours pas un homme » … Vincent, donc, est « fils unique », et se débat entre sa mère toujours malade et, cette fois-ci, bien mourante, son père, mélomane et despotique, sa fille Lucie, adolescente joufflue et rock'n'roll, son amoureuse (ah ! la merveilleuse Sophie Quinton) qu'il cache à tous mais avec qui il doit pourtant bientôt s'installer… On l'aura compris, Vincent est tout sauf lui-même et dans la mélasse… « Ambiance pfuuu ! » donc, comme dirait Lucie…Mais Vincent, avant tout, c'est Laurent Capelluto. Et Laurent Capelluto, c'est un peu le Mark Ruffalo du cinéma belge. Doucement sexy parce que discrètement touchant… En gros, le mec d'à côté, un peu anodin, mais plutôt joli garçon, souvent un peu à côté de la plaque, mais qui peut (si si) se transformer en tendre héros (révélation du Conte de Noël de Desplechin) ou en gros salaud dégueulasse tout pourri (comme dans Coquelicots de Blasband)… On l'avait déjà vu de nombreuses fois dans moult productions belgo-françaises (Elle ne pleure pas, elle chante, il y a peu, Où va la nuit par exemple, ou encore La permission de minuit, Rien à déclarer, Simon Werner a disparu etc. etc.) et les projets s'enchaînent, notamment avec Michael Haneke. Rien que ça… Et Capelluto, encore une fois est magistral, ici, ce qui fait beaucoup dans la réussite de ce troisième long métrage de fiction. Mais Miel van Hoogenbemt sait filmer ses acteurs, qu'il ne lâche jamais, qu'il accompagne dans leur lent, doux et presque anodin processus de maturation, ici comme Sophie Quinton dans Miss Montigny avec ou Jan Decleir dans Pas sérieux s'abstenir. Au fond, venu du documentaire, Hoogenbemt est un réalisateur qui, dans la fiction, se délecte de ses comédiens qu'il filme sous toutes les coutures, toujours à bonne distance, en cherchant le plus fin et le plus vibrant… Et Capelluto s'en tire haut la main, de cette caméra qui le scrute et l'accompagne, bien souvent surprenant et remarquable dans ses silences, ses éclats, ses moues boudeuses ou ses émois tourmentés. Mais revenons à nos moutons… Vincent, donc**…**

Alternant les flashbacks sur contrastés et seventies qui racontent ses fragilités d'enfants avec la grisaille un peu froide d'un quotidien banal, **Fils Unique** suit les aléas de son personnage qui tente de faire face à une situation plus qu'épineuse : sa mère hospitalisée lui demande d'accueillir chez lui ce père

tant honni au moment où sa belle s'apprête à emménager chez lui. Qu'à cela ne tienne, le père se retrouve installé, ni une ni deux, dans le fumoir du grand-père et la belle est reconduite à coup de mensonges rocambolesques. De péripéties en engueulades feutrées, de jambes à son cou en face-à-face heurtés, le personnage de Vincent, la quarantaine hésitante sur tous les trajets de sa vie, va peu à peu faire front, doucement, lentement, jusqu'à la délivrance.

Gageons que ce troisième film de Miel van Hoogenbemt, servi par un casting impec (il faut mentionner aussi Patrick Chesnais, Itzik Elbaz, Fanny Valette, Anna Galiena), sur un scénario coécrit avec Dominique Sampiero (le scénariste du très réaliste Bertrand Tavernier), magnifiquement photographiée par la très talentueuse Virginie Saint-Martin, sera comme ses deux précédents films, joliment cajolés par un beau bouche-à-oreille avant de devenir un succès en salle. Certes, par moments, à suivre les déambulations de Vincent, ses débats intérieurs, ses éclats ou ses trébuchements, on n'est pas toujours sûr que le film avance. Et il manque à ce **Fils Unique** ce petit grain de folie pour le sortir des sentiers battus du film intimiste de règlements de comptes familiaux, grande valeur du marché cinématographique contemporain.

Mais il n'en reste pas moins que le grand talent de Miel Van Hoogenbemt, c'est sa pâte légère et modeste, sa manière de mettre en scène des quotidiens sans paillettes, et de les éclairer doucement jusqu'à ce qu'ils s'illuminent, de tenir ses histoires tragi-comiques en équilibre, sans jamais trancher sur leur nature, d'éviter l'écueil du spectaculaire, du grandiloquent ou du trémolo. Et d'arriver, enfin, à rendre palpable à l'écran, l'humble grandeur de vies plus ou moins maltraitées, et qui, tout aussi petites qu'elles soient, n'en valent jamais aucune autre. Modeste mais têtu, donc.

Anne Feuillère

Article en ligne du site de cinéma belge Un grand moment.be , fev.2012

par Nicolas Gilson

Film Fils Unique

Vincent (Laurent Capelluto) mène une vie tranquille de chauffeur de taxi et de photographe amateur. Quadragénaire ayant la garde de sa fille, il est en couple avec Pauline (Sophie Quinton) avec qui il va bientôt s'installer. Lorsque sa mère, dont il est proche, entre à l'hôpital il accepte de prendre chez lui son père (Patrick Chesnais) avec qui il a une relation froide et distante depuis toujours. Passé et présent se répondent alors. Le fils, devenu père à son tour, observe son paternel à la fois le même et tellement différent. Son quotidien s'en trouve perturbé. Comment avancer si adulte on se retrouve dans la position du petit garçon chétif que l'on pensait ne plus être ?

Miel van Hoogenbemt met en place un monde singulier ancré dans une réalité que le passé vient perturber par l'intermédiaire de flash-back et que l'imaginaire enfantin du personnage principal complète ponctuellement, nous en faisant le complice. FILS UNIQUE oscille entre les genres en gardant comme centrale l'émotion qui habite Vincent. Le film est emprunt de plusieurs couleurs correspondant chacune à un ordre de réalité. La dynamique esthétique suit cette même logique, privilégiant notamment un cadrage qui rend compte d'un regard à hauteur d'enfant dans les séquences en flash-back.

S'il est dommage que le réalisme manque de crédibilité – de nombreuses scènes en témoignent avec notamment des illogismes et des dialogues quelques fois gauches – et que l'imaginaire mis en place s'égare faute de trouver une réelle logique – ou de réels moyens ? –, le souvenir du protagoniste principal nous séduit à mesure qu'il le vampirise.

FILS UNIQUE : Réalisation : Miel VAN HOOGENBEMT Belgique – 2011 – 99 min Distribution : Entre Chien et Loup
Drame

Critique par Nicolas Gilson - 03/02/2012

Site internet :www.ROUBAIX maville.com

Article en ligne / FORMATION à L'ECRITURE DE SCENARIO

Titre : Scénario mode d'emploi au lycée Rostand avec l'écrivain Dominique Sampiero

© La Voix du Nord

Conteur né et personnage truculent, Dominique Sampiero, une fois de plus, a su capter et émouvoir son auditoire.

L'écriture d'un scénario est un exercice délicat. C'est aussi un apprentissage rigoureux, une technique particulière, alimentée par la vie, source intarissable d'inspiration. « Le scénariste se nourrit de tout », comme en a témoigné mercredi matin avec passion et humour, l'écrivain Dominique Sampiero devant 59 étudiants de STS audiovisuel du lycée Rostand. Leçon de vie à l'usage du cinéma

Écrivain prolifique, aujourd'hui scénariste, Dominique Sampiero est un habitué au lycée audiovisuel Jean-Rostand. Il y vient et y revient, prenant toujours plaisir en pédagogue qu'il est (par ailleurs toujours instituteur et directeur d'école à Fourmies) à expliquer les choses de la vie à de jeunes apprentis du cinéma. Il a donc rencontré mercredi une nouvelle promo, soucieuse de réaliser par équipes de douze, un court-métrage d'une minute, après avoir préalablement, bien sûr, choisi ensemble le scénario.

Conteur né et personnage truculent, Dominique Sampiero, une fois de plus, a su capter et émouvoir son auditoire, en lui parlant de ce qu'il connaît le mieux, lui-même. Une vie de fils d'ouvrier, nourri de culture, de culture du travail et conquis à la culture du cinéma, après une rencontre décisive et providentielle avec le réalisateur Bertrand Tavernier.

« Dans ma génération où l'image était plus rare, le désir de scénario était intérieur », leur a-t-il expliqué, soulignant qu'il a pris conscience de l'importance du scénario, sans en connaître le nom, et « sa capacité de faire de l'image mentale », en découvrant des oeuvres comme Pierre et le Loup. Pour les jeunes aujourd'hui, selon lui, « l'image est omniprésente, rassurante, vous relie au monde comme si vous aviez peur des images intérieures, des émotions trop fortes. Moi, je lisais Germinal, Robinson Crusoë, Moby Dick, le Vieil Homme et la mer sous les couvertures et je voyais les mains en sang bouffées par le sel. Vous voyez, je ne vous donne pas grand-chose : des émotions, l'aventure de toute une vie, écrire. Alors, vous aussi, demandez-vous pourquoi vous vous intéressez au son, à l'image, ce que vous voulez réparer

ou sublimer le temps d'un film. Vous êtes des individus, alors cette intimité-là, mettez là au profit du sens !

En grand frère, soucieux de conseiller, de montrer le chemin, il fait comprendre que les livres, sa « deuxième famille » l'ont aidé « à grandir, à voyager » et que « les choses faites dans le désir, annihilent les notions de temps et d'espace ». La complexité des personnages de fiction fait aussi leur richesse, leur part d'humanité. Pour lui, au cinéma comme en littérature, « le monstre doit être complexe, troublant pour être touchant ».

Exemples littéraires ou cinématographiques à l'appui, Jean-Claude Lefebvre, alias Dominique Sampiero - qui au passage se met à nu - tente de « changer leurs points de vue afin qu'ils ne s'enferment pas dans leur spécialité » en leur indiquant que « sinon, ils vont prendre du Prozac et être des morts vivants ! » Au contraire, il leur conseille d'écouter, de suivre « l'émotion, son carburant », une énergie qui circule et inspire, qui « donne du sens à la vie et la structure ». Il conseille d'être « connecté à sa part de folie car au fond de soi on peut porter Antigone, Don Juan, Roméo et Juliette ». Nos apprentis cinéastes roubaisiens ont donc mission de trouver matière à inspiration dans « leurs répulsions comme dans leurs attirances », dans la mémoire du corps, dans les regards.

Les 59 étudiants de 2e année de STS audiovisuel répartis en 12 équipes, devront mettre en pratique, la semaine prochaine, ce qu'ils ont reçu de Maître Sampiero, et tourner dans Roubaix une minute de film particulière, inspirée du même scénario. Un vrai exercice de style. •

Les rédactions de La Voix du Nord / PAR BRIGITTE LEMERY

Source : **TELERAMA** n°2897 du 23 au 29 juillet 2005 / carte blanche à Yolande Moreau / **Texte écrit par Dominique SAMPIERO**

Amoureuse des herbes folles, la comédienne a demandé à l'écrivain **Dominique Sampiero** de semer pour elle des mots verts.

Ces jardins extraordinaires

© Guillaume Herbaut / L'Œil Public
"Dans mon jardin, je passe beaucoup plus de temps à rêver qu'à travailler."

Yolande Moreau a invité l'écrivain et scénariste Dominique Sampiero à imaginer un texte sur un thème cher à son coeur : les jardins. Pourquoi Sampiero ? "*Un jour, on se connaissait à peine, il a débarqué chez moi avec une tarte au maroilles et de la bière aux jonquilles. C'est tout ce que j'aime.*" Pourquoi les jardins ? "*Ils m'évoquent un vieux rêve des années 70, ma période baba cool de retour à la nature. J'aime les jardins fouillis, bordéliques. Dans le mien, je passe beaucoup plus de temps à rêver qu'à travailler.*"

Mes premiers pas titubent sur le gazon du jardin de l'église, un ancien cimetière transformé en parc public à coups de thuyas et de bégonias, sous la pioche de mon père. En plein chantier, il bouscule une dizaine de crânes qu'il s'empresse d'enfouir, sans rien dire, par peur qu'on fasse des fouilles et qu'il perde son job.

Plus tard, aux talons de pépé Pierre, les cheveux coiffés à la brosse, avec ma salopette, mon petit seau et ma pelle de plage, impatient de repiquer les poireaux ou, je ne sais pas moi, de démarier le persil, les carottes ou la blonde paresseuse, je regarde avec crainte cet homme bourru se pencher sur la terre pour faire des miracles. Le petit Jésus est né dans la paille. Les fraises aussi.

Je n'ai jamais vu pépé embrasser grand-mère ou la prendre dans ses bras. Mais la fine lumière potelée et rutilante de son potager, si. De l'or entre les doigts quand il trace un sillon à la rasette, avec un tremblement dans les phalanges pour les semis, des caresses inouïes pour le

pincement des tomates et des soupirs qui remuent dans le feuillage des noisetiers pour la butée des patates.

Parfois, la sueur perle sur la frisée ou la feuille de chêne. Les yeux dilatés, le corps incliné dans une prière sans mot, sans icône, juste la pure présence, pépé vole comme un oiseau au-dessus de son riquiqui de terrain. En tout cas, il pense, il pense très fort, et même il chuchote. Quoi ? je ne sais pas. Puis il s'agenouille sur une planchette, perce un trou avec le plantoir et me laisse glisser le jeune poireau dans l'orifice qu'il rebouche tendrement avec ses doigts. On finit la rangée sans un mot et voilà, on se regarde fièrement.

Au caté, le curé me raconte l'histoire d'un jardin où l'on vit tout nu et où il n'y a qu'à se baisser. Mon grand-père est communiste, il se décarcasse en toile bleue mais le Paradis, à côté de son potager, ça ne ressemble à rien, c'est de la gnognote. Il en a tiré un à un les cailloux, les ordures. Et aussi les ronces, les chardons, les orties. Même les moineaux se méfient. La terre a mangé pour toujours la chaleur de ses paumes mais je ne lui en veux pas. Elle a mûri les rêves qui vont avec.

Et puis, il y a le jardin du père, une longue bande étroite de la largeur exacte de notre Maison familiale remboursée en deux cent quarante mensualités, s'étirant sur une centaine de mètres jusqu'au poulailler, coincé entre les jardins des voisins à peu près pareils et tournant le dos aux pâtures et aux vaches. C'est la corvée des 500 kilos de charlotte, de bintje ou de désirée, tu désherberas les carottes avant d'aller jouer, t'as pensé à couper de l'herbe aux lapins ? La preuve qu'on est pas riche mais finalement on manque de rien. Il peut éclater une guerre, pas de problème. Avec les trois coqs, les quarante-cinq poules, les vingt-deux lapins, les stérilisations, les bocaux de confiture, de cornichons, d'oignons, les deux congélateurs et le saloir, on a de quoi tenir un siège.

Il y a aussi les jardins des copains du coron où on fume des P4 en buvant de la Kro et en embrassant les filles derrière le pigeonnier. Les jardins sauvages aussi, un peu délaissés par les veuves et les vieillards, où l'on va à la maraude à prunes ou à cerises pour finalement se faire poursuivre à coups de bottes dans le cul. On baisse le pantalon derrière une haie à cause des pommes trop vertes et avec la colique, tout s'envole, les peurs, les soucis, le cul dans l'herbe à la fraîche.

Dominique Sampiero

REVUE DE PRESSE - BIBLIOGRAPHIE

SOMMAIRE DES ARTICLES

BIBLIOGRAPHIE

- **Roman / Le Rebutant, Ed. Gallimard, 2003 - Prix du roman populiste -**
  - Article du nouvel Obs, de Jacques Drillon, le 28/08/2003
    - **Page 54**
  - Article A.T.D Quartmonde de Marie Bernajuzan, Mars 2003
    - **Page 55**
- **Roman / Les Encombrants, D Sampiero, Grasset, 2009**.
  - Journal La croix,de JC Raspiengas, 2009
    - **Page 56**
  - Site internet *Encres vagabondes*, Mai 2009
    - **Pages 57 à 58**
- **Poésie / La vie pauvre, D. Sampiero la Différence, 1992 – Prix Max Pol Fouchet**
  - Blog littéraire de Jean-Michel Maulpoix – critique
    - **Pages 59 à 61**
- **Récit / Celui qui dit des mots avec sa bouche, D Sampiero, Gallimard, 2002.**
  - Site belge *Exigence littérature*, Xavier Laîné Février 2004
    - **Page 62**
- **Roman / La petite présence, D Sampiero, Grasset, 2006**
  - Article du journal le Monde des livres, Février 2006
    - **Page 63**
- **Roman / Le dieu des femmes, D Sampiero Grasset, 2010**
    - **Page 64**

- **Poésie / Eros émerveillé, anthologie, Gallimard, Nrf - D Sampiero p 570**

  - **Article de Télérama n°3245, mars 2012, page 65**

- **Roman / Territoire du papillon, Ed. alphabet de l'espace, 2010.**

  - Article sur le site professionnel des médiathèques Babelio, fev.2011

    - **Page 66**

- **Poésie / Bégaiement de l'impossible et de l'impensable, D Sampiero, Lettres Vives, coll. Entre 4 yeux,2012**

  - **Pages 67 à 68**

- **Poésie/ la vie est chaude, D Sampiero, éd. Bruno Doucey, 2013 - prix Omar Khayyam 2013**

  - **Article page**

LITTERATURE JEUNESSE

- **Roman jeunesse / Le jeu des sept cailloux, Grasset jeunesse, 2011.**

  - Sélection au prix Versele 2013 (prix en cours)

    - **Communiqué de presse mai 2012, Page 69**

  - Site *Encres vagabondes.fr* , octobre 2010

    - **Page 70**

  - Site *Ricochet.org* portail européen de la littérature de jeunesse,2010

    - **Page 72**

  - Avis de lecteur – blog *les chroniques de Madoka, 2012.*

    - **Page 73**

- **Roman jeunesse/P'tite mère, Rue du monde 2002. Prix sorcières 2002.**

  - Site Ricochet. Org - avis en 2002.

    - **Page74**

  - Article du journal Croix du Nord, 2010 sur le spectacle adapté du roman

➢ **Page 75**

- Lire en ronde - blog de la médiathèque de Noisy-le-sec, Mai 2011.

➢ **Page 76**

- **Les anges n'ont pas de sexe, Ed La Martinière jeunesse, 2006 – Prix Tatoulu**

- Site *Ricochet. Org* portail européen de la littérature de jeunesse

➢ **page 77**

- Site *Altersexualité.com,* avis de Lionel Labosse, 2008

➢ **pages 78 à 79**

AUTRES ACTUALITES pages 80 à 85

- lecture spectacle avec Erich Pralat à la contrebasse pour la sortie du livre d'artiste crée avec Francis BEAUDELOT , FRICOT D'AZUR, février 2013

- résidence à Saint-quentin en Yvelines - mai- décembre 2013 – création d'un pièce de théâtre intitulée Chatland, 1ère représentation en décembre 2013

- blog Royale Bibliothèque – résidence quartier Chasse royale à Valenciennes – dispositif ANRU – en cours – cf page d'accueil du blog

- Table ronde lors de la journée « la littérature hors les livres » organisé par le CRLL Nord Pas-de-Calais , décembre 2012

➢ **Article en ligne du site professionnel Libfly.com pages 80**

- Ateliers et lecture - Spectacle au musée Matisse – 2010 / 2012

➢ **Articles pages 81 à 82**

- Projet Palissade - Ville de Méricourt – Mai 2010

➢ **Article page 83**

- Lecture spectacle avec Jacques Bonnaffé - Octobre 2011

➢ **Article page 84**

le Nouvel Observateur - 2025 - 28/08/2003

Article en ligne de Jacques Drillon / Critique du roman « le Rebutant »

« A l'écoute des SDF Ni être ni avoir »

«Le Rebutant», de Dominique Sampiero, est tout entier consacré à ceux que le monde a laissés sur le côté.

Le *« rebutant »*, c'est le sans-logis, le sans-domicile fixe, le sans-travail, le sans-argent, le sans-papiers. Celui auquel tout fait défaut. A lui, Claudel ne pourrait pas rugir: *«Vous êtes satisfait!»* (il y a beaucoup de gens à qui Claudel ne pourrait rien dire). Le rebutant n'a rien;

il n'est rien non plus: sa manière à lui de résoudre la question de l'être et de l'avoir. N'ayant rien, il n'est rien. Ou plutôt: n'ayant plus rien, il n'est plus rien. Le rebutant fait le vide autour de lui, et en lui aussi bien; mais il a un passé, il vient du monde. Le rebutant a été petit, il a eu une mère, il a eu des enfants.
Mais peut-être tout cela est-il imaginaire. Le rebutant ne fait plus la différence entre le rêve et le souvenir, pas plus qu'entre la solitude et l'isolement. Il aurait pu naître dans la montagne, garder les moutons en soufflant dans un flûtiau: il n'aurait guère été plus riche qu'aujourd'hui, et il n'aurait pas été un rebutant. Il aurait été berger. Mais non: le destin l'a fait venir en ville, être le déchet de la ville. La ville, par soubresauts et contractions, l'a éjecté. Seulement, le rebutant est resté dans la ville. Ejecté, mais toujours dedans: corps étranger. Je souffre donc je suis.
Le bref livre de Dominique Sampiero est à peine organisé. Plus aurait été trop. Une belle composition, cela vous a quelque chose d'insultant, d'obscène. Mais la vie du rebutant suit fatalement un certain ordre. Le jour, c'est la manche au supermarché, la nuit, c'est le foyer d'accueil. Et le livre suit cet ordre, un peu vague, un peu distendu. Et les petits paragraphes sont comme ces petites pensées, qui viennent et s'en vont, après avoir tout écorché sur leur passage; des pensées qui ne sont accrochées à rien, qui ne sont pas des réactions à d'autres pensées, qui sont uniquement de l'*«optique sonore pur»*, disait Gilles Deleuze. Le rebutant voit et entend l'*«intolérable»*. Un intolérable qu'il faut pourtant tolérer. Il voit passer le monde et sa pensée dérive, d'image en image.
La prose poétique de Sampiero est une manière d'être dedans, d'être dans le rebutant, mais sans perdre la possibilité de transmettre, d'être compris. Cela porte un beau nom: la compassion. Il y a bien quelques formules, ici et là, qui trahissent l'écrivain professionnel. Mais Sampiero n'a pas à se renier. Savoir écrire, ce n'est pas un crime, il ne faut pas en avoir honte. Sampiero n'a pas honte et va jusqu'au bout de son métier. C'est à cela qu'on doit de comprendre ce beau livre. Flaubert ne s'est pas fait stupide pour écrire «Bouvard et Pécuchet». Sampiero aurait pu dire «je». On l'aurait regardé comme une bête curieuse, comme font les enfants de riches, à la sortie de l'église, qui baissent leurs longs cils étonnés et froids vers le clodo appuyé aux vieilles pierres. Il dit *«il»*. Le rebutant c'est l'Autre, mais on peut comprendre ce qu'est l'Autre.

par Jacques Drillon

LIVRE le Rebutant, coll l'un l'autre, Ed Gallimard, 2003.
Article en ligne de Marie Bernajuzan

Source : http://www.editionsquartmonde.org/rqm/document.php?id=1374#tocto2

« De temps en temps, le rebutant se penche sur une poubelle et il appelle doucement à l'aide ».

Au bout du chemin, il n'y a plus de ciel. Juste un beau visage sans regard. Un visage de femme qui détourne les yeux »

Le rebutant, il y avait longtemps que je n'avais entendu ce mot, l'ai-je seulement entendu une fois ? ! Le rebutant, qui est-il ? Le gars qui fait la manche sur la place, Claudine prenant son café croissant dehors, le rebutant est la figure de tous ces oubliés, ces fantômes d'hommes qui se déplacent parmi nous mais que nous ne voyons plus...

Par petits paragraphes courts, denses, poétiques, avec des pensées chaotiques à l'image du rebutant... l'auteur touche au coeur. II restitue au rebutant la parole, la pensée, la mémoire, une histoire. « Le rebutant a perdu son boulot. Sa voiture et sa maison, le permis de conduire et le permis de construire. Il a perdu femme et enfants, le droit de voter. Il a perdu le sens de l'orientation, il s'est perdu dans les rues. Il a perdu ses papiers et ses souvenirs. Le goût de vivre et de mourir. Il a perdu »

Homme parmi les hommes, il est notre semblable.

Marie Bernajuzan

la Croix septembre 2009

Critique en Ligne de Jean-Claude Raspiengas

ROMAN : LES ENCOMBRANTS, Grasset, 2009.

Titre : L'enfant de la pluie

Poète, romancier et scénariste, attachée à sa terre du Nord, chroniqueur des pluies qui imprègnent sa région, Dominique Sampiero excelle, en quelques phrases courtes et belles, à entraîner son lecteur dans le coeur intime d'une atmosphère

Silhouette maigre, efflanquée, tignasse rousse et hirsute, Jean hante un village du Nord. Il n'aime que la pluie et colle son oreille contre les troncs d'arbre pour entendre la berceuse qu'on ne lui a jamais chantée. Il vit seul «comme le plus abandonné des chats», joue avec son ombre, se cache dans les roseaux, dort dans les étables et parle aux ondées dont il recueille le suc céleste qu'il distribue alentour. La vie des autres est, pour lui, un spectacle. Les hommes lui jettent des pierres. C'est un enfant sauvage qui compte et recompte les étoiles, les escargots, les limaces, les feuilles mortes et les toiles d'araignée. «Son âme est une vitre pleine de ciel», écrit Dominique Sampiero.

Dans ce village, une jeune fille, Ciara, est couvée par ses parents, presque aussi jeunes qu'elle. Le père redoute qu'un jour un godelureau vienne la lui ravir et guette le moindre signe qui l'alerterait. «Ciara est un enfant du vertige et du vacarme dans les dunes.»

Elle est à l'âge où elle voudrait être aimée. De loin, Jean l'observe, mais cet être de nature ne peut, ni ne sait s'approcher d'elle. Un jour de fugue, après une dispute avec son père, Ciara est retrouvée morte dans les bois. Tout désigne Jean, «l'encombrant», le furet sournois qui s'habille avec les vêtements qu'il dérobe sur les fils à linge.

Poète, romancier et scénariste, attachée à sa terre du Nord, chroniqueur des pluies qui imprègnent sa région, Dominique Sampiero excelle, en quelques phrases courtes et belles, à entraîner son lecteur dans le coeur intime d'une atmosphère. À le placer dans la respiration d'une nature rude aux hommes, qui courbe les dos, use le moral mais fait corps avec ces êtres, des «taiseux d'argile», cabossés et tordus. «Ici, on pense comme on vit. D'abord tout droit et puis un peu de travers.»

L'habitude, la résignation ferment la porte aux rêves. Au mieux, on s'absorbe dans une contemplation muette, avant que l'oubli qui sert de sépulture dans ce monde du silence, étende son large manteau sur ces vies de rien.

JEAN-CLAUDE RASPIENGEAS

Site encres vagabondes.fr , *Dominique Baillon-Lalande*
(*28/05/09*) Dominique SAMPIERO : *Les encombrants*

Au cœur du roman, Jean, un « *enfant du diable* » qui a tué sa mère et son jumeau en venant au monde, devenu un sauvage à la tignasse rousse et hirsute qui « *passerait au-dessous d'une porte avec les souris, la pluie, les courants d'air* » tant il est maigre. A la marge d'un village du Nord, cet orphelin différent que tous surnomment le « *hérisson rouge* », vit seul « *comme le plus abandonné des chats* », dort dans les étables dans la chaleur des vaches, se lave dans la rivière, vole des vêtements sur les cordes à linge et habite dans une hutte de chasseur abandonnée, nichée dans la fourche d'un arbre... Les adultes suspicieux auraient facilement tendance à l'affubler de tous les maux et les gamins prennent plaisir à le poursuivre en lui jetant des pierres. « *On l'accuse du mauvais temps, des vaches qui se blessent sur des outils perdus. On pense à l'enfermer, à le dénoncer. Il faut faire quelque chose. Puis le travail et l'indifférence reprennent le dessus. On verra plus tard.* » D'autres, comme la vieille Madame Lamant qui l'a recueilli à deux ans et le veille encore de loin depuis qu'à ses douze ans il a « *rongé sa laisse* » pour partir vagabonder, le prennent en pitié, lui déposent à manger sur un muret ou laissent traîner à son intention des habits usagés. A ceux-là, en remerciement, il fait l'offrande de pots remplis d'eau de pluie. Jean est fasciné par l'eau, les arbres, l'herbe, le vent et parvient à survivre en toute liberté. En complète solitude aussi. Mais l'affection qu'il n'a jamais vraiment connue, lui manque-t-elle ? Cet être simple qui a pris la nature pour mère ne semble pas malheureux. Pendant le jour, il joue avec son ombre, se cache dans les roseaux, cherche à capturer les reflets dans les flaques, compte les limaces, les nuages, les feuilles mortes, « *écoute l'herbe respirer* ». La nuit, il écoute les arbres qui bruissent et dénombre les étoiles. Un brin autiste, « *la ronde des chiffres lui procure une joie simple* » et le rassure quand les mots, eux, l'effrayent et lui échappent. Il observe avec attention tout ce qui l'entoure, la faune, la flore mais aussi ces autres qui s'agitent sans qu'il n'y comprenne rien. « *Penser est une pluie fine, sans importance, qui ne laisse rien d'autre qu'un peu de vide sur la vitre.* » Pour lui tout est mystère et la vie est comme un spectacle. « *Jean ne sait rien que regarder tous ces feux follets qui font sa vie. Il passe de l'un à l'autre aussi vite que les cercles du caillou tombé dans l'eau s'évanouissent.* » « *Son âme est une vitre pleine de ciel.* »

Il guette souvent Ciara, cette adolescente solitaire surprotégée par Marco, jeune fermier aux longs cheveux rattachés en queue de cheval, et Laura, ex-première dauphine de sous-préfecture, deux « *grands enfants déguisés en parents* » qui détonnent dans leur environnement. De loin, Jean troublé, fasciné, l'admire mais n'ose, ne sait comment, s'approcher d'elle. La belle a l'âge des émois amoureux mais son père veille, jalousement. Leur fille unique grandie « *dans la prunelle de leurs yeux* » étouffe de tant d'amour. Un jour, après une violente dispute, Ciara quitte la ferme pour se réfugier chez sa grand-mère. Mais c'est d'espace que celle qui monte son cheval à cru, aime le grand air et la liberté, a besoin. Alors elle fugue dans la forêt et finit par y découvrir la cabane perchée. De quoi se cacher, se reposer, réfléchir et dormir. L'absence se prolonge et les parents angoissés alertent le gendarme en retraite et les voisins pour organiser la recherche de leur fille. C'est au pied de l'arbre que son corps sera retrouvé violenté. L'*encombrant* que tout et tous accablent et désignent comme coupable, s'enfuit à travers champs. la chasse est ouverte.

Le récit débute avec un long poème onirique qui nous immerge dans une nature brute, intacte, verte, tellement, un néant végétal de début ou de fin du monde. « *C'est ainsi que des secrets en forme de buissons poussent un peu partout attendant qu'on les frôle pour se dire* ». Puis Jean,

être simple, étranger au siens, apparaît. Il appartient à la famille des personnages qui n'ont pas grandi, cabossés, attachants, de ceux qui hantent les marges comme on en trouve souvent chez Annie Saumont. Sa relation intense et sensuelle à la nature sait parler pour lui, mieux que lui, et on l'accompagne de séquence en séquence, marchant dans les traces qu'il laisse dans la terre lourde imprégnée de pluie, baigné dans cette atmosphère du Nord que l'auteur prend si souvent pour décor. Enfin, autour de celui qui est peut-être cet "idiot du village" des récits ruraux d'antan, apparaissent les paysans rudes et taiseux, ni pires ni meilleurs que d'autres.

Dès lors, avec une structure et un découpage visuel proches du scénario, tout est en place pour que le personnage central prenne de l'ampleur, qu'il habite totalement la portion révélée de sa vie, qu'on se laisse prendre au jeu de son étrangeté, que, les sens en éveil, on ressente avec et par lui. Jean c'est la fusion avec la nature qui se substitue à la relation et à l'affection de l'autre, l'absence de mots pour s'exprimer et les images pour les remplacer.
La confrontation entre la normalité dure et laborieuse du monde rural et l'hypersensibilité du garçon, la réalité crue des uns et l'innocence poétique de l'autre, porte en elle-même le drame avant même qu'il ne se produise. Quant au retournement final qui tord le cou au pouvoir malin des apparences, il confère au roman un parfum de fable tragique sur le thème de la différence.

Le style très littéraire, résolument poétique, épuré, s'appuie sur des phrases courtes et un rythme d'une lenteur inhabituelle. Le contraste entre la beauté presque mystique de la nature et la brutalité des hommes porte cette tragédie intemporelle de façon magistrale.
Ce récit fragile, pudique, troublant, tranchant et pur comme un diamant, sonne tout simplement juste, émeut et envoûte.

Dominique Baillon-Lalande
(28/05/09)

Article en ligne sur le blog de Jean-Michel Maulpoix

Critique de la Vie Pauvre

Intitulé « La fièvre lyrique de Sampiero »

C'est peu de chose un regard mais le monde y tient.
D.S.
Dominique Sampiero est lyrique. Écrivain à brusques bouffées d'air, de tendresse et de fièvre. À changements soudains de climat, de tonalité, de régime. À précipitations, lenteurs, adorations, vertiges, chutes, louanges et palpitations… Il est à lui seul toute une gamme de lyrismes. Une octave. Une portée. Une partition de voix. Écrivain de tempérament, bien sûr, mais cette expression un peu galvaudée est également insuffisante : elle dit la force d'un engagement subjectif, sans souligner assez ce qui est ici de l'ordre de la quête et de l'offrande, du don et du questionnement. Cet empressement suractif de la sensibilité dans la langue, tout en élans, impulsions et brisures, aime et cherche la vie : il la réclame à corps perdu, sur le papier comme sur la terre. C'est à ce qu'on appelle parfois « nouveau lyrisme », qu'appartient, en toute indépendance de forme et de tonalité, cette écriture vivante, énergique, adressée, éperdument désireuse de dire et de transmettre, articulant en son mouvement prose et poésie, court-circuitant le proche et le lointain, conjuguant l'évidence avec le mystère…

Dominique Sampiero n'est pas de ceux qui larmoient ou qui aiment à se perdre parmi les jeux de miroirs de leur intériorité. Il est plutôt de ceux qui voudraient manger leur propre langue. La mâcher, la sucer, l'avaler pour s'en nourrir. Ceux sous la plume de qui les mots réclament leur chair et ne se résignent pas à se recroqueviller en signes abstraits. Ceux à qui « des caresses viennent dans les mains » lorsqu'ils écrivent. Ceux qui sèment, cultivent, récoltent et savourent la matière verbale, s'y alimentent en énergie, la dépensent, la redistribuent, et désirent l'entendre sonner dans la voix de leurs semblables. Ceux dont chaque émotion devient un chant offert. Ceux qui dans la révolte apprennent à acquiescer. Ceux qui inscrivent la « Petite mort » au centre du poème. Ceux qui cherchent « la lumière du deuil ». Ceux pour qui écrire c'est encore aimer et s'efforcer de pénétrer avec des mots cela, cette ombre qui nous transit et nous défie.
Ce lyrisme là est profane. Respectueux de « la vie pauvre ». Son « Eden est de sarrasin, d'épines ou de fleurs ». Il cherche un ciel à même le sol, à même le corps. Par la mousse et l'humus il s'élève, rêvant de noces avec la terre, que la phrase accomplit parfois :
Elle aimait se regarder nue, debout, devant la glace. Prendre son ventre à pleines mains comme une balançoire. Le palper, l'étreindre. Elle souriait. Il y avait du monde avec elle. Les oiseaux, derrière, leur chant indiscret. Les murs, les poutres, les toiles d'araignées. Du monde un peu partout comme une présence sans mots ni visage.
L'écriture de Dominique Sampiero tend vers l'étreinte. S'efforçant aussi bien d'embrasser ce qui est là lumineusement, notre « fraîche évidence », que d'empoigner l'obscurité qui nous supporte, nous attend et nous échappe. Tous ses livres sont des entailles et des entrailles : des famines et des soifs, des élans, des frayeurs, des ventres et des sexes aussi avec leurs coulures, et des regards toujours ouverts en grand sur le monde proche, attentifs aux moindres signaux de ceux qui y vivent, nos semblables.

L'œil agile de Sampiero se convertit vite en langage : il appelle sans cesse les mots à soi comme pour remercier le visible d'être là. Il fait à l'évidence paraître noir sur blanc combien

il aime ce qu'il regarde, le goût très vif qu'il a des êtres et des objets, leur forme, leur couleur, leur intensité. Aussi n'est-il pas surprenant que de l'observation et de la notation Sampiero glisse spontanément vers l'image : ce précipité métaphorique où s'apparient les apparences, aiguisant leur apparition, montrant et ramifiant toutes choses en leur éclat. D'où cet univers familier, que l'on dirait soudain pris d'amour ou de colère :
Entre les engueulades de clôtures et les empoignades électorales, les saisons, ici, sont des missives écrites à la lumière. Chacun y met du sien. Les arbres. Les champs. Les flaques et les maisons. Les fleurs. Les mouches. Les chiens et les pigeons. Même le garde champêtre. Alors pourquoi pas moi.

Sampiero écrit « tôt le matin », avec sa faim. A l'heure où s'éveille le besoin de sens et de présence (« J'ai faim tout à coup du monde »). Cet appétit lyrique de vivre, le visage d'autrui le ravive en lui : rien de nécessaire et d'urgent qui ne passe par là, accrochant ses pas à un être, tendant les phrases comme des bras, des paumes, vers sa figure et vers son corps. Les mots sont l'ombre portée des invisibles liens qui nous attachent à nos semblables. Liens de cœur devenus fils d'encre, aussi bien que filets de voix, filages de temps, fêlures et afflux. Dans cette prose lyrique qui sait poétiquement infléchir ou accélérer ses vitesses, Dominique Sampiero alterne ou relie deux soucis contraires : « le désir de faire entrer plus de précision et celui de rechercher le déferlement, la vague de terre, à nouveau. » Concision et amplitude ne sont pas seulement deux régimes de l'écriture ; elles répercutent le dialogue du réel et du désir, leur affrontement ou leur étreinte. Exister ou écrire, c'est « voir chaque jour, à chaque minute, ce pan de vide bleu embrasser ce plein de chair noire. »

Pourtant, qui ouvre le Journal provisoire vérifie combien le travail de l'œil et la manne des mots supposent un rythme fait de plus d'absences que de trouvailles. Le lyrique est moins un inspiré qu'un abandonné, regardant avec stupeur son propre sang le quitter, et réinjectant pour survivre quelque « vin brûlant » dans ses phrases. La voix de Sampiero est en lutte. Contre la matière, contre le sommeil, contre le vertige. Entre abandon et raidissement, elle s'écrie et s'écrit par poussées ou par chutes, en lignes de prose brisée, en saccades, en rythme toujours. Car « écrire est le même épuisement d'amour que l'amour ». La même recherche d'une « Petite mort ». Amour et écriture s'aiguisent tous deux dans la fièvre, mais ne parviennent qu'à détacher des « blocs de temps ». Une « étreinte blanche », tel est l'accouplement du livre. Cette prose qui s'écoule et sinue, s'attendrit ou se précipite, va par heurts ou lenteurs, mais demeure toujours au plus près de sa source. Elle est ensemble un travail et une respiration. Une espèce de troisième poumon. Celui de l'âme peut-être, dont le souffle n'est autre que l'éperdu désir de dire et de tenir le triple mystère de la terre, de la langue et de la chair. Trois énigmes, trois frissons, trois formes de l'amour et de l'étreinte, de la présence et de la dépossession. A même la terre, la langue ou la chair, c'est aussi chaque fois un peu du bleu lointain du ciel qui s'entrouvre. Sampiero cherche « le dieu minuscule de la flaque » — du ciel réverbéré à même le terrestre — le dieu « de la toile d'araignée » — ce précaire tissage où se laissent prendre des proies de passage — le dieu « de la fourmi qui court sur la page », « du tuyau d'arrosage en plastique jaune roulé comme une vierge sur le trottoir »… Le dieu vif qui est en toute chose, en tout être, toute forme sensible et toute heure du jour :
Ce dieu-là n'est pas une fugue. Une erreur de jeunesse. Une tranquille affaire. Non. Plutôt un recueillement. Un long silence où peut enfin mourir tout ce que je sais, ma mémoire, mon arrogance, mes certitudes.

C’est le dieu de la circonstance et du souvenir, de la fugitivité et de l’attachement, du quotidien banal et périssable, dieu du poème somme toute tel qu’il se passe du divin et de l’au-delà mais rend divinement grâce à ce qui est, tout proche et soudain si mystérieusement humain. Dieu est alors ce nom qui salue et qui remercie.

A ce lyrique « malmené par l’invisible », il faut sans cesse plus de détails, plus de concrétude. Son propos en effet est de « rendre visible » l’insoutenable légèreté des êtres, comme de dire ce qui manque toujours à travers ce qui est là. Les creux et les bosses de ce monde. Cela implique de redessiner obstinément sur le papier, par impulsions, et comme à bout de nerfs, les contours incertains de notre condition. Ecrire, c’est être simultanément ou successivement tout ce qui arrive, selon que l’on se glisse dans le temps du poème ou dans celui du récit. Encore Sampiero est-il enclin à croiser sans cesse ces deux rythmes, transportant dans la poésie les cadrages précis de la prose, ou conduisant tambour battant le récit à la vitesse du poème. C’est ainsi qu’il débusque l’étrange dans le quotidien, ou souligne la familière présence du mystère : nos gestes et notre pain de chaque jour sont pleins d’ombres.
« Nouveau lyrisme » donc, ou plutôt lyrisme à nouveau. Retrouvailles de la langue et du désir, telles que l’écriture puisse être « un espace où s’ébattre, courir, respirer plus large » et non pas seulement cet endroit où le réel suffoque parmi les signes. Telles aussi que l’œil du poète n’y perde jamais de vue la fenêtre, lorsqu’il prend soin de la page. Que sa phrase soit une fièvre qui fasse fondre la glace, l’indifférence et la distance.

Jean-Michel Maulpoix

Critique de « **Celui qui dit des mots avec sa bouche** » Ed.L'Arbalète – Gallimard

Article en ligne de Xavier LAINE, février 2004.

EXIGENCE LITTERATURE – SITE BELGE DE CRITIQUES LITTERAIRES
©e-litterature.net

A la rencontre des contraires, l'écriture nous emporte

De qui je parle, et quelle est la langue que je prononce, quand, de ma bouche ouverte, je dis, ou je lis ? De qui je parle, assis à ma table, penché sur la feuille blanche ? En quelles rencontres se loge le parcours intérieur de l'écrivain : rencontre avec l'autre, avec lui-même, à travers l'autre avec lui-même, à travers lui-même avec l'autre ? En quelles alchimies mystérieuses se niche le besoin impérieux d'acheter le papier, d'alimenter d'encre le stylo et d'écrire en mots plus ou moins vains. Est-ce de l'écrivain qu'il s'agit ou de l'écrit vain ? Les mots se bousculent, une vomissure noircit à jamais la page, une lave incandescente monte de la profondeur pour souiller la page de mots alignés dans leur mystère étincelant. L'écriture, comme plongée à l'orée du désir, « irradiation d'une présence au monde ». Ecriture, émonctoire de l'âme en partance vers des rives insoupçonnées et soumises au regard inquisiteur du lecteur. Regard inquisiteur parfois, ou bien veillant aussi, ou critique, souvent. Dans sa mise en abîme, il côtoie le vertige de celui qui écrit, de celui qui dit les mots avec sa plume. Le miroir se tend quand il dit les mots avec sa bouche et qu'il devient l'acteur, celui qui transcende l'écrit en sonorités éclatantes ou intimes. Rupture, rupture qui va du silence de celui qui écrit à la voix de celui qui dit. Rupture jusqu'au vertige qui de page en page conduit au voyage intime. Voyage intime au bord du désir, écoulement de la sève vitale au gré de pages dont il ne faut rien chercher de rationnel. Car l'amour, le désir, et l'écriture sont avant tout rencontre charnelle entre l'être et lui-même. De cette rencontre charnelle naît l'amour vertigineux qui effleure la vie et la laisse vacillante, au carrefour de la lecture.

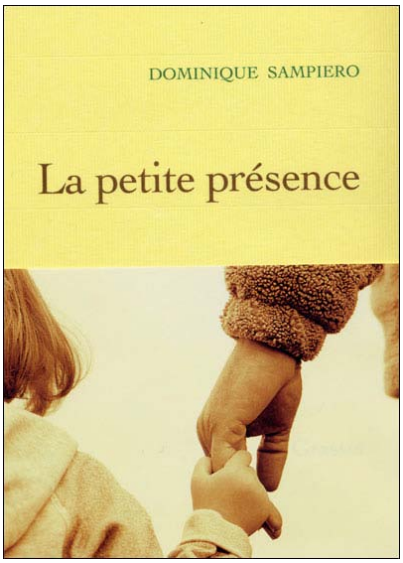
« La poésie chuchote le lieu. Mais l'arbre aussi. L'insecte. Le caillou. Le nuage. L'eau. Le feu. L'abeille et le pollen. Tous chuchotent les uns dans les autres et continuent de pleurer, de se croire seuls, séparés, abandonnés, jusqu'au moment où le lieu à nouveau les traverse, puis se traverse lui-même. Genèse et apocalypse se sourient. Dehors les chiens, les sorciers, les impurs, les assassins, les idolâtres et celui qui s'est plu, un jour, à créer le Ciel et la Terre ! Dehors celui qui dedans se tait puis tout à coup s'exclame et parle à notre place par notre bouche. Dehors celui qui se trompe pour aimer l'homme dans son erreur et toute présence dans son envers. Dehors enfin tout le dedans et sa Toute Splendeur de vacuité. »

En la vacuité, l'écriture est au carrefour des contraires, quelque chose qui se noue en l'âme de l'écrivain, son écrit lui survit dans les songes du lecteur. Etrange alchimie des mots en vérité qui vous transportent, qui, à la lecture, vous semblent des ports inabordables, et deviennent tout à coup, quand la plume s'agite à son tour sur la page, des havres où puiser l'essence de notre humanité. On se laisse alors bercer par ce rêve qui nous traverse des origines à nous-mêmes, chaque page tournée s'inscrit en lettres de feu dans nos aridités désertiques. Chaque livre devient de la sorte le livre à lire pour notre survie.

Xavier Lainé Liège, 23 février 2004

Le Monde des livres, vendredi 24 mars 2006

Critique du roman : La petite présence, Grasset, 2006



LA PETITE PRÉSENCE, grasset, de Dominique Sampiero, Grasset, 258 p.,18 ¤.

Qu'est-ce qu'être père ? C'est aller *« jusqu'au bout d'être là »*. Dominique Sampiero vit dans le nord de la France. Il écrit à sa fille pour signer sa présence. Olivia a 5 ans, elle est restée avec sa mère à Paris. Le divorce fut *« raisonnable »*. Chaque jour, sur la page, il parle à voix haute de la blessure de l'absence et cette blessure, il veut l'offrir à Olivia : *« Je veux te l'offrir comme une écharpe pour ta vie de femme, une longue robe de soie mauve et bleue qui épousera chacun de tes gestes, plus tard, quand tu saigneras en pensant à nous, à ton enfance trop courte, à cette page de ton histoire, déchirée, froissée, roulée en trois chiffons, toi, moi et ta mère. »* Dans un récit serré, Sampiero dit pudiquement sa solitude, sa peur. Il décrit, au plus près, la douleur de la séparation qui fouaille sa poitrine. Histoire d'amour.
V. R.

Article en ligne de Nicolas Vivès, libraire

Sur le site Ombres blanches, librairie numérique

Roman : Le Dieu des femmes chez grasset, juin 2010.

« Le dieu des femmes » est le titre des carnets intimes d'un vieux célibataire, David, reclus dans une solitude quasi totale, et qui s'interroge sur la puissance de ses conquêtes passées. Dans un quotidien fait d'égoïsme, de futilités et de résolutions raisonnables mais purement imaginaires, ce sexagénaire cocasse craint de perdre sa vigueur physique et intellectuelle. Ponctuée de préceptes taoïstes et des souvenirs érotiques les plus torrides, son existence intérieure voudrait, à tort, combler le vide de ses jours. En vain. Car il n'y a pas de « dieu des femmes », et sans doute les pages que David croit noircir, immortalisant ses amours glorieuses, restent-elles blanches. C'est ainsi du moins que les découvrira par hasard Ernestine, sa femme de ménage et peut-être - mais le sait-il ? - la seule femme de sa vie... Ont-elles même existé, ces créatures dont le doux rêveur décrit les corps jusque dans leurs recoins les plus intimes ? Il en est pourtant une, Clara, qu'il rencontrera, pour l'accompagner au seuil de la mort et découvrir, enfin, ce qui endeuille sa propre vie... Voici, en un alliage étonnant de prosaïsme et de poésie mystique, d'érotisme et d'impuissance, de dérision et de tendresse, de profondeur et d'étrangeté, un roman qui touche à la vérité de l'amour

Nicolas Vivès, libraire chez Ombres Blanches (Toulouse)

Télérama.fr

Eros émerveillé Anthologie Gallimard, NRF, février 2012 / Poches - Anthologie

TT

Texte de Dominique Sampiero – Adam apôtre – page 570-

L'union de la poésie et de l'érotisme est *« la rencontre de deux émois majeurs »*, souligne le poète Zéno Bianu dans sa préface. Trois cent cinquante poèmes sont rassemblés dans cette anthologie de la volupté, cinq siècles de poésie française abordés sous l'angle des sens. La mise en bouche, signée Eustorg de Beaulieu (1495-1552) et son *Blason du cul*, se poursuit avec Jean Antoine de Baïf (1532-1589) et son *Doux Plaisir*. Sade et Musset sont en bonne place, comme Louÿs et Apollinaire. On s'arrête chez Prévert, Perros et Vian, avant de fouiner du côté des contemporains : Delbourg ou **Sampiero**. Les jeux de la langue sont infinis.

Le 24/03/2012 - Mise à jour le 19/03/2012 à 17h22
Christine Ferniot - Telerama n° 3245

Babelio
CONNECTONS NOS BIBLIOTHÈQUES

Critique en ligne de Myriam Winckler, bibliothécaire (08/02/2011)

Recueil de nouvelles : **Territoire du papillon**, éd. alphabet de l'espace, 2010.

ed alphabet de l'espace, livre dVD avec Jacques Bonaffé et Elodie Guizard

Note moyenne : 4/5

Résumé :

Onze flèches lancées dans la cible du temps. Une femme qui pleure et qui remercie en mystère des séparations, une autre qui miroite ses frayeurs dans la douceur d'une chienne amie, le long voyage des sentiments qui relient les êtres, la plongée infinie dans l'épaisseur des flaques et des envoûtements nocturnes. Le papillon se pose là où l'oeil l'y convie. Chaque geste est une offrande à l'inconnu. Quand la mort est un souffle et que la vie lui répond en écueil. Des personnages hantés par un quotidien aux feuillages insolites, des " clins d'humanité " croisés, biaisés, qui se retrouvent au point ultime de la fraîcheur, des pierres joyeuses aux lèvres insolentes.

Avis du lecteur (M Winckler – bibliothécaire) :

SAMPIERO Dominique. Territoire du papillon : nouvelles - Editions alphabet de l'espace.2010, 142 P., un DVD, 22 €

Dominique Sampiero nous convie, cette fois-ci, à partager onze instants de la vie des autres : instants magiques, troublants, poignants. ou d'une intense banalité, tous interpellent et provoquent des réactions chez le lecteur.
Ces nouvelles, pleines d'humanité, à l'écriture si sensorielle voire sensuelle, nous proposent de pénétrer dans un univers poétique où les humains, les animaux, le ciel et les plantes méritent toute notre attention. Avec leur fragilité, leur beauté mais aussi leur courage, ces personnages permettent à Dominique de nous faire comprendre que chaque rencontre est une offrande et que parfois dans le regard des autres nous devenons des héros.
Dans le DVD nous retrouvons la saveur des mots dans la bouche de Jacques Bonnafé, Elodie Guizard et Dominique Sampiero. pour prolonger le plaisir.

Critique du recueil de poésie : ***Bégaiement de l'impossible et de l'impensable***
Dominique SAMPIERO, Lettres vives, Collection *Entre 4 yeux,* 13 €

Article de Michel Ménaché

Après *Carnet d'un buveur* de ciel et *Le maître de la poussière*, Dominique Sampiero achève une trilogie existentielle avec *Bégaiement de l'impossible et de l'impensable.* A l'âge des bilans intimes, le questionnement du prologue est brutal, sans autre perspective que la défaite, l'écriture n'étant plus qu'un antidote précaire au néant. Ecrire alors dans l'urgence, à l'envers, « assis dans [son] ventre, » avec pour seul horizon « une poussière noire » et « ces ténèbres [qui] mangent le papier. » L'encre s'impose comme l'ultime recours, une excuse dérisoire envers le ciel ! Comment ce retour sur soi de l'auteur serait-il serein quand sa saine révolte s'est métamorphosée en vaine impuissance ? Cet autoportrait mortifère est métaphorique du titre du livre, de la parole bloquée : « Qu'as-tu fait de ta rage ? De ce feu t'emportant plus loin sur la berge des brumes ? Quelqu'un a mangé ta langue et craché dans ta bouche. Puis tassé la terre bien au fond de ta gorge. »

Le recueil est composé de trois séquences de prose encadrées de deux textes en italique, *Où s'enfonce la nuit* et *En guise de réponse.* Plusieurs textes en italique créent des ruptures typographiques dans cette plongée solitaire dans l'épaisseur obscure d'un monde en perte de sens.

Le premier mouvement intitulé *Fenêtres pour passer l'hiver* égrène le poids des jours en l'ajustant au poids des mots : « Je relis les phrases tombées en moi avec la pluie, embourbées de silence et de mort, grattant sous mes ongles le sang noir des jours. Chaque recueillement brille entre mes paumes unissant ce qui reste de vivant aux battements de mon cœur. » L'écriture creuse « un tunnel de phrases » à la lisière du néant : « vivre attend ma chute. » Le froid intérieur anticipe la fin, traverse la langue et le corps, réduisant l'être au « fossile de [sa] propre chair. » Dans les brumes de mémoire et les paysages mentaux assombris par le spleen métaphysique, perce ici ou là une lumière où le renouveau s'annonce : « Le pommier bat des ailes, la nuit, je l'entends, et parfois scintille à ma fenêtre, il reste pendant des mois les yeux clos, le regard caché dans ses nœuds, osant se refermer sur ses secrets de fleurs blanches et de fruits gorgés. »

Le second mouvement, *Enfance du détachement*, remonte le fleuve de la mémoire avec la conscience précoce de la finitude : « A cinq ans, j'ai appris à vivre avec le sentiment d'être mort bientôt. » Il y a parfois un fumet de Cioran dans ces variations sur *l'inconvénient d'être né* : « Je m'invente des prières pour demander pardon à ma propre vie. » Mais ce n'est pas en penseur froid mais bien en poète que l'auteur dit son rapport au monde réel : « Certains jours, je vis dans un caillou. D'autres, dans l'eau du vase. Quand je ne sais plus où je suis, j'y suis enfin. »

Dans le dernier mouvement, *Quelque chose de tendre et de nuageux*, l'auteur confie n'avoir qu'à « suivre la montée naturelle des chuchotements » et rejoindre « le mouvement silencieux du monde. » Attitude proche de l'ataraxie, sentiment de libération et de nudité : « mourir commence ici, par un oui sans lèvres. » Mystique du ciel vidé de ses vieilles lunes : « Ce qui avance entre mes doigts est ma

seconde vie et ce que je dépose se balance avec les arbres quand je referme le cahier. Je ne sais plus si c'est moi qui pense à la mort ou la mort qui pense à moi. » Abandon programmé, progressif, où surnage une virtualité de sensualité délicate, une réminiscence de jouissance inaccomplie : « « Et c'est comme dans les rêves, ce goût de fleur, de thé au jasmin, posé sur nos lèvres sèches, alors que notre bouche n'a rien bu. »

Le pessimisme de l'auteur plonge ses racines dans le terreau des origines où il puise comme un élixir d'encre et de sang ce *Bégaiement de l'impossible et de l'impensable.* Ce ressassement existentiel, s'il ne lasse pas, c'est que Dominique Sampiero a su donner une forme dense, sensible et juste à une écriture qui, sans complaisance, défie le doute absolu.

Michel MÉNACHÉ

CRITIQUE- la vie est chaude, éd Bruno DOUCEY,2013- PRIX Omar Khayyam 2013

Revue littéraire régionale du Nord Pas de Calais - eulalie

POÉSIE

La Vie est chaude

Dominique Sampiero

La Vie est chaude. Mystérieux titre… Moins limpide que *La Vie est belle*, donc plus énigmatique, il titille d'emblée la curiosité du lecteur. Il lui donne envie de découvrir, dans les pages auxquelles il préside, la résolution des questions qu'il soulève. Le dernier opus de Dominique Sampiero mêle, en une succession ordonnée et liée, la prose et la poésie. De prime abord, le contenu est, à l'instar du titre, d'un hermétisme troublant. C'est que l'auteur rechigne à y apporter des réponses, allant même jusqu'à déclarer qu'il faut « s'inquiéter lorsque l'on [en] trouve ». La raison de son refus tient aux sujets qu'il aborde, à savoir la mort et la nuit. Elle tient, aussi, à la nature de son livre, qui n'a d'autre ambition que d'apprivoiser, sans les déflorer, ces deux grands achoppements pour l'esprit humain. Les passages les plus intéressants sont ceux, sans conteste, qui explorent les arcanes du trépas et de son corollaire, le deuil. Car, ils nous mettent avec bienveillance face à l'aveuglement dont nous nous arrangeons tous. Et, nous ouvrent ainsi les yeux sur l'équation fondamentale de notre vie.

FAUSTINE BIGEAST

ÉDITIONS BRUNO DOUCEY
Janvier 2013
ISBN : 978-2-36229-037-4
64 PAGES – 6,50 €

Roman jeunesse : Le jeu des sept cailloux, Grasset jeunesse, 2011.

Communiqué de presse pour la Présélection du Versele 2013
Prix littéraire belge.
Votée le 28/10/2011 par le comité de lecture de la Ligue des familles

catégorie 4 CHOUETTES

*

11. Le jeu des sept cailloux Dominique Sampiero - Zaü - Grasset Jeunesse - Lampe de poche - 6,00 €

Belle complicité dans cet ouvrage, entre deux créateurs appréciés autant pour leur humanité que pour leur talent. Zaü et Sampiero se font les porte-parole d'une mère courage tchétchène, demandeuse d'asile. Dans un style accessible, poétique, les souvenirs des jours heureux défilent. Larissa a emporté dans ses pensées le charme particulier de sa culture. Confier à la petite fille nichée dans son ventre ces modestes trésors de la vie la soutient dans l'attente d'un asile pour sa famille. La guerre de là-bas, celle qui dure, elle en parle au présent. Le jeu des sept cailloux, celui auquel elle excellait, enfant, est devenu pour Larissa un symbole fort, rassembleur. Car, à chaque caillou, elle a donné le prénom d'un être aimé. L'écriture de Sampiero est riche en métaphores. Telle cette superbe image : « car **Là-bas** les loups mangent les pierres et il faut espérer qu'**Ici** ne ressemble jamais à **Là-bas »** Les illustrations de Zaü, encres de Chine et de couleur, rehaussées de pastel gras, se détachent sur le fond ocre des pages et doubles pages. Elles insufflent à l'album les atmosphères contrastées d'une vie, avec sa riche palette d'émotions. Zaü emprunte au cinéma ses cadrages et se plaît à y créer du mouvement. Grand voyageur, l'artiste dit aimer la différence. On le sent crédible dans sa vision. Et on s'en va, ému, rencontrer le charmant village de la jeune femme, mais aussi des paysages tchétchènes barrés de fusils et les trottoirs de Rouen qu'arpentent Larissa et sa famille. Une postface nous précise que cette histoire n'est pas une fiction. Voici un album bien construit, contemporain, universel. A prix modeste.
V. T.

Dominique SAMPIERO *Le jeu des sept cailloux*
Site littéraire : ENCRES VAGABONDES

Larissa est une jeune femme vêtue de rouge. On la voit marcher et parler à son ventre, au bébé qu'elle porte. Les passants la croient folle. Mais non, elle raconte à son enfant ce "là-bas", la Tchétchénie, qu'elle a quitté pour venir vivre en France. Elle a laissé derrière elle sa famille, sa maison, sa campagne, ses souvenirs, ses racines, son passé. Elle a également laissé un pays désolé par la guerre. Comme un chaperon rouge chassé par les loups, elle marche dans les rues de Rouen.
Ballotée entre les bons et les mauvais souvenirs, son attente et son avenir incertain, elle parle et transmet à son bébé son "là-bas" en lui souhaitant une vie plus douce.

Lorsqu'elle était petite, Larissa jouait au jeu des sept cailloux. Pour tenir, elle assimile chaque membre de sa famille à un de ces petits cailloux, dont l'édifice doit rester intacte.

*C'est pour ça qu'aujourd'hui Larissa parle à son ventre pour lui apprendre **là-bas**. Car les sept cailloux de Larissa s'appellent Chamil, Mansour et Malika pour les enfants, Sidik pour le père. Elle est le premier caillou tout en bas de la pile, le sixième c'est la mère, restée au pays, et le septième, Céda.*
Céda est un petit caillou tombé au fond de l'eau. Elle va naître en février. Céda veut dire étoile, en tchétchène. Céda est une petite étoile au fond de l'eau. Les snipers ne peuvent pas tirer sur elle, et puis les balles n'arrivent pas jusqu'au pays d'ici, n'est-ce pas ?
Non. Même si les regards froids de certains passants blessent Larissa autant que les fusils. Mais Larissa ne baisse jamais les yeux ni les bras. Elle demande asile, pas l'aumône. Elle cherche un ciel pour sa petite étoile dans son ventre.

Le texte, plein de poésie, est très émouvant. Issue d'une histoire vraie, il évoque les difficultés d'intégration des émigrants, le droit d'asile, la différence.
Des sujets graves, très joliment traités, où l'espoir reste de mise.
Les illustrations, belles et expressives, accompagnent parfaitement le réalisme du texte.

Un livre pour éveiller les jeunes consciences.

Cécile De Ram
encres vagabondes critique du public (17/10/10)

Roman jeunesse : JEU DES SEPT CAILLOUX

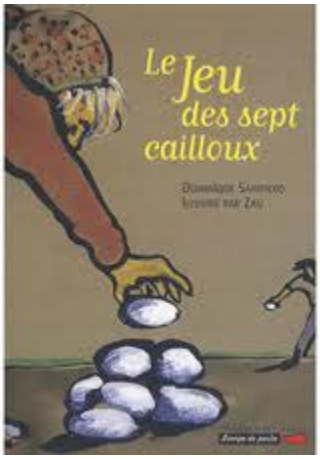
Article en ligne par Pascale Pineau

Site Ricochet.org

L'avis de Ricochet

Larissa a une étoile dans le ventre, une petite Céda qui va naître bientôt. D'origine tchétchène, Larissa a fui son pays, en guerre, avec son mari et ses enfants. Elle vit aujourd'hui à Rouen, où elle marche toute la journée pour oublier pendant que les enfants sont à l'école. Elle effectue des démarches pour obtenir un hébergement stable, des papiers, une situation régularisée. "Elle demande asile, pas l'aumône." Pour tenir, elle parle à la petite étoile qui est dans son ventre, ce petit caillou qui fait partie d'un tout, d'une famille unie et fragile. Dans ce roman, un récit court et dynamique avec des passages où Larissa prend la parole (lorsqu'elle parle à son bébé) et des illustrations qui se déploient sur des doubles-pages. Tout est fait pour rendre les personnages plus proches du lecteur. Le romancier Dominique Sampiero et l'illustrateur Zaü ont uni leurs talents pour sensibiliser le jeune public aux droits des réfugiés.

par Pascale Pineau



Roman jeunesse : Le jeu des sept cailloux

Avis de lecteur – blog en ligne les Chroniques de Madoka -
http://leschroniquesdemadoka.over-blog.com/article-jeunesse-60304696.html

Ce livre fait partie de la collection "Lampe de poche" chez Grasset Jeunesse; il s'adresse aux 9 ans et plus. Elle réunit aventure, suspense, émotion et qui donne envie de lire tout en s'évadant.

Résumé :

Dans la rue, Larissa parle toute seule. Toute seule ? Non. Elle parle à son ventre à peine plus gros qu'un melon. A la petite étoile qui va naître, elle raconte sa vie *Là-bas*, en Tchétchénie. Elle lui parle du marcé, de son histoire d'amour avec Sidik, du tchépasgash du dimanche...

Mais aujourd'hui, *Ici*, attendre est devenu sa prière...

Mon avis : ***

Ce récit est tiré d'une histoire vraie : Larissa et sa famille, réfugiés Tchétchènes en France, se voient refuser le droit d'asile. Grâce à un Collectif de Solidarité, leur situation s'est enfin éclaircie et leur dossier est en bonne voie.

L'histoire refuse de sombrer dans l'horreur de la guerre, même si celle-ci est clairement expliquée, sans toutefois choquer le jeune lectorat.

Larissa parle à l'enfant qui est dans son ventre, malgré la sécurité précaire de son nouveau pays, elle souffre du mal du pays et lui raconte sa vie passée en Tchétchénie. Son enfance, les traditions et coutumes, les recettes transmises de mère en fille, sa rencontre avec son amoureux...On sent bien que son cœur est en exil et si la guerre n'avait pas eu lieu, malgré un confort rudimentaire, elle y vivrait encore paisiblement avec sa famille.

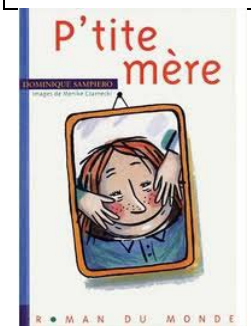
Et les sept cailloux, que sont-ils ? Vous le découvrirez d'une manière très touchante à la lecture de cet ouvrage.

"Le jeu des sept cailloux" se veut résolument optimiste et montrer que même en traitant un sujet assez dur, la guerre, il peut être éclairé de notes d'optimisme et d'amour. Même si on trouve un endroit calme ce n'est pas pour autant qu'on s'y sentira comme chez soi, et la douleur de l'exil reste fort. C'est pour cela qu'en parlant à son enfant pas encore né, Larissa veut tenter de nouer des liens très forts avec ses racines.

Les illustrations, très belles, jouent sur ces notes : les personnages sont dessinés avec un épais trait noir pour illustrer la guerre, mais teintés de couleurs vives qui représentent l'espoir et l'amour...

Lien : http://leschroniquesdemadoka.over-blog.com/article-jeunesse-60304696.html

Critique en ligne **Ricochet.org (*portail européen de la littérature jeunesse)***
Roman jeunesse : P'tite mère, D Sampiero, rue du monde, 2002.



P'tite mère, de Dominique Sampiero et Monike Czarnecki a été distingué dans la catégorie *Romans 9-12 ans* du Prix Sorcières 2003

L'avis de Ricochet

Après des ouvrages à vocation pédagogique, des albums, des anthologies de poésie, les éditions Rue du Monde proposent, sous le titre "Roman du Monde", une collection de littérature pour les jeunes lecteurs. L'ambition de cette de collection est surtout de présenter un ensemble de textes d'écrivains contemporains, autour de la complexité du monde, de l'individu et de son rapport aux autres. Largement illustrée, dans un "grand format", avec cette nouvelle collection, Rue du Monde fait un nouveau pari, celui d'une littérature exigeante face à des problèmes de nos sociétés d'aujourd'hui. Pour inaugurer cette collection, Dominique Sampiero signe son premier livre pour enfants, P'tite mère (qui a notre connaissance avait déjà été diffusé sur France Culture). Sur la page de gauche, des vignettes de couleur sur fond blanc signées Monike Czarnecki. Sur la page de droite, des textes courts de deux ou trois phrases, se reliant peu à peu au texte suivant. Dominique Sampiero aborde ici un sujet qu'il connaît bien, la misère ordinaire d'une famille en France. Sous le regard de Laetitia, 5 ans, un récit à la fois réaliste et naïf, entre imaginaire et austérité. Le père cherche du travail, la cantine est trop chère, Laetitia a souvent froid et s'occupe de son petit frère. Si la petite fille peut décrire avec autant d'application cette situation c'est qu'elle la connaît bien. Mais, sans tricherie ni mièvrerie, la vie si dure soit elle, est également parsemée de jeux et de fantaisie, jusqu'à l'anniversaire de Laetitia qui sera fêté en famille au restaurant Flunch...Dominique Sampiero signe là un texte pour enfant d'une grande qualité où l'on parle de choses vraies, sans jamais tomber dans le misérabilisme. Une écriture à hauteur d'hommes qui nous interroge et ne demande qu'à être partagé, car c'est cela aussi le grand pouvoir de la littérature.

Article dans Croix du Nord n°2187- 2010 - AS Hourdeaux

Autour de la pièce de théâtre P'tite mère – Mise en scène Bruno Lajara

UN SPECTACLE FAMILIAL

Laëtitia, la vie d'une *P'tite mère* face à la pauvreté

NE dites pas à Dominique Sampiero que son livre *P'tite mère*, devenu désormais un spectacle, parle de la pauvreté et du chômage aux enfants. Il se fâche. « *Je n'écris pas un livre sur la pauvreté, je raconte l'histoire d'une petite fille que j'ai rencontrée et qui m'a émue...* »
Car Laëtitia, elle existe vraiment. Dominique Sampiero l'a connue lorsqu'il était instituteur à Escaudain, il y a une quinzaine d'années. « *Elle avait 4 ou 5 ans. À la piscine, on a remarqué qu'elle portait un survêtement sous ses affaires, qui sentaient la fumée. Elle nous a raconté que sa maman avait fait du feu dans un seau car il n'y avait plus de chauffage chez eux...* » Son père cherche du travail, la cantine est trop chère, Laëtitia a souvent froid et s'occupe de son petit frère. Ils dorment tous dans le même lit car il fait trop froid, le chauffage n'a pas été payé. Elle se lève tôt pour faire le café afin de réveiller sa maman...

« On m'a dit : le chômage n'intéresse pas les enfants... »

L'instituteur est touché, surtout par le caractère de la fillette, car il ne veut pas faire de misérabilisme. C'est tout en pudeur et poésie qu'il raconte la vie, et le monde intérieur, de la fillette. « *Laëtitia était très mûre pour son âge, elle s'occupait des autres enfants, elle jouait à la maman avec les petits de 2, 3 ans. Elle prenait soin des autres. Et elle ne se plaignait jamais, même si elle parlait peu !* » Il ajoute : « *Elle avait peut-être peu de jouets, mais elle avait une grande richesse, celle de la sensibilité...* »
Il se décide à transmettre cette émotion dans un livre. « *Je ne suis qu'un passeur, je voulais faire passer ce que cette petite fille m'avait donné, ce courage... Elle m'a ébloui.* » Il mettra 8 ans à trouver un éditeur. Car le livre aurait pu ne jamais voir le jour. « *On me disait : "Les enfants ne veulent pas qu'on leur raconte des histoires de pauvres, le chômage ne les intéresse pas !". C'est terrible d'entendre cela...* » Ce sont les éditions *Rue du monde* qui, finalement, ouvrent les bras au projet. Le succès est immédiat : *P'tite mère* reçoit même le prix littéraire Sorcière en 2003.

Pourquoi certains enfants ne peuvent sourire...

Si Dominique Sampiero ne veut pas « parler » de la pauvreté, Laëtitia peut ouvrir les yeux des parents et des enfants sur une certaine idée de l'homme. Un bon moyen d'en reparler ensuite en famille. Car la petite Laëtitia ne peut que toucher.
Dominique Sampiero espère faire passer ce message : « *Le spectacle dit aux enfants : "Autour de vous, des enfants ne sourient pas. Soyez à leur écoute". L'histoire de Laëtitia explique pourquoi certains enfants n'arrivent pas à sourire...* »
Lui qui passe sa vie d'instituteur, de directeur d'école et aussi d'auteur, « *à montrer la beauté cachée des gens de milieu modeste* », veut montrer « *la part lumineuse, la capacité d'amour* » d'une fillette qui peut sembler banale, ou transparente à beaucoup.
Combien de Laëtitia nos enfants rencontrent-ils dans les cours d'écoles, ou dans leurs loisirs... ? « *On s'engage dans de grandes causes internationales, mais il ne faut pas fermer les yeux sur la pauvreté à côté de chez nous, qui s'aggrave...* »
Aujourd'hui Laëtitia a une nouvelle vie : elle est devenue un spectacle, monté par la Compagnie régionale basée à Arras, Viesavies. Bruno Lajara, son directeur, a été touché par cette histoire d'une petite fille aux allumettes du XXIe siècle. Il ne pouvait que l'être, lui qui est notamment connu pour avoir réalisé un spectacle baptisé « 501 Blues », à partir des témoignages des anciennes ouvrières du géant du jean. La rencontre de Bruno Lajara et Dominique Sampiero ne pouvait qu'être fertile !
N'hésitez pas à lire ou à voir *P'tite mère* avec vos enfants ! Des dates pour le spectacle sont programmées à Arras et Grenay, en 2011, mais d'autres suivront dans toute la France, le spectacle venant juste d'être joué pour la première fois le week-end dernier à Croix.

Réunir les générations autour d'un rêve

Laëtitia est ainsi une belle façon d'ouvrir ses enfants au monde. Les grands aussi seront touchés par cette petite fille qui nous donne une belle leçon de vie. Ce n'est pas n'importe quel spectacle qui peut rassembler tous les âges ! « *Réunir les générations autour d'un rêve qu'elles font ensemble : telle est la fonction du conte...* »
Pour la petite histoire, Dominique Sampiero a retrouvé la vraie Laëtitia. Elle est adulte maintenant. La *P'tite mère* est elle-même devenue mère de deux enfants. Sa fille n'a pas lu le livre. La concernant, l'auteur n'a pas osé lui envoyer. Pas encore.

Anne-Sophie Hourdeaux

DOMINIQUE SAMPIERO, *auteur et directeur d'école*

Après Laëtitia, une future maman tchétchène

Dominique Sampiero est directeur d'école à Maubeuge. Le spectacle P'tite Mère est joué : pour les scolaires mardi 1er février au Théâtre d'Arras, les 22 et 23 mai, Espace culturel Ronny Coutteure à Grenay. L'auteur vient de sortir un nouveau livre pour les plus jeunes : Le jeu des 7 cailloux, l'histoire d'une famille tchétchène obligée de fuir son pays, et qui essaie de vivre en France. la maman, enceinte parle à son bébé qu'elle porte...
Billetterie : 03 21 23 95 83, www.viesavies.com

Lire en Ronde

médiathèque de Noisy-le-Sec

Fiche

P'tite mère

Auteur : **Dominique Sampiero**
Illustration : **Monike Czarnecki**
Editeur : **Rue du Monde**
Collection : **Roman du Monde**
Nombre de pages : **111**

Ajouter un commentaire...

Ce qu'on en pense

Dominique Sampiero s'empare là dans son premier roman pour enfants d'un sujet très sensible, la misère d'une famille en France. Un récit très réaliste vue à travers les yeux d'une petite fille, Laetitia, âgée a peine de 6 ans.
Elle a mal au ventre. Elle a faim. Elle ne mange pas a la cantine parce que ses parents ne peuvent pas payés les factures.
Chez elle il fait très froid. Pour se réchauffer, sa maman fait du feu avec du bois et du papier dans un seau en fer. Elle fait beaucoup de choses a la maison pour aider a sa façon. Elle s'occupe de son petit frère, Kévin, conduit la poussette, l'habille, le change, lui donne a manger. Elle a même appris a allumer le gaz pour préparer le café…
A son age, elle se débrouille comme une p'tite mère.
Du haut de ses six ans, Laetitia ne s'apitoie pas sur son sort. Elle décrit la misère de sa famille, qui malgré les difficultés et le chômage de son père ne baisse pas les bras pour retrouver le sourire. Un sourire qui a déserté leur maison depuis longtemps.

Mohamed

Vos commentaires

Bonjour. Ce livre, c'était une histoire vraie. Il y a encore des gens qui ont ce problème. Laetitia, la pauvre parce que sa maman est morte à la fin...J'adore ce livre, je l'ai lu avec l'école, au spectacle**.** ***29 05 2011 - Lamia, CE2 - Ecole Léo Lagrange - Wattrelos***

J'ai été personnellement très émue par ce roman. En fait, tout n'est pas dit, mais on comprend énormément de choses entre les lignes. C'est la force de ce livre. Au cas, où mon avis vous intéresse, j'ai mis en ligne ma chronique **ICI**. Dominique Sampiero est aussi un des scénaristes du film de Bertrand Tavernier : "Ça commence aujourd'hui". En lisant "P'tite mère", on fait facilement le lien avec le point de vue du film. J'espère que je suis la bienvenue sur votre site.

31 10 2010 Nicole, documentaliste, Collège des combelles- Fougerolles

Ricochet.org (*portail européen de la littérature jeunesse)*
Critique en ligne de Sophie PILAIRE
Roman jeunesse : **LES ANGES N'ONT PAS DE SEXE**
Editions La Martinière jeunesse,2006

l'avis de Ricochet

Le narrateur Jean-Claude, quinze ans, raconte sa relation forte et complice avec Riri, son voisin et copain d'école depuis toujours. Riri est amoureux de Marie-France, mais n'ose pas le lui dire. Alors Jean-Claude force un peu les choses, mais Marie-France a un mot malheureux devant tout le monde… Riri se suicide.

Dominique Sampiero a écrit des recueils de poésie, sa prose en est imprégnée. On craint au début le lyrisme (« Ma première peau est d'humus […] », p. 14), mais vite les saynètes de la vie quotidienne redonnent une consistance au récit : école, échappées dans le quartier, famille, vacances… Riri donne souvent l'impression d'être le meneur, jusqu'à l'adolescence : « Et puis, par hasard, j'ai découvert que mon meilleur ami vivait un petit enfer à lui tout seul. » (p. 79). La situation s'inverse alors, car doué en amitié, Riri ne l'est pas en amour. Les complexes des jeunes gens sont souvent jusqu'au-boutistes, mais la réaction du jeune homme cachait certainement un traumatisme plus profond, que Jean-Claude ne pouvait deviner : refus de la sexualité, refus de grandir ? Rien ne sera dit, ce n'est d'ailleurs pas le propos. L'écriture légère, toute en retenue de Dominique Sampiero coule, avec toujours une pointe de tristesse ou de nostalgie, jusqu'au coup-de-poing final que le narrateur, malgré quelques soupçons, ne voit pas arriver au détour de la page. Un livre brutal et beau qui fait mouche.

par Sophie Pilaire

Critique en ligne de Lionel Labosse sur altersexualité.com

Roman jeunesse : **Les anges n'ont pas de sexe**, de Dominique Sampiero

Cet ouvrage a obtenu le prix 4e/3e de l'association Tatoulu en 2008.

L'évocation portée par le souvenir ému d'une amitié, d'un ange trop vite parti. Le récit nous plonge sans peser dans l'adolescence solaire d'un adolescent solitaire mais avide de vie, qui croise trop brièvement, l'espace de deux années scolaires, le chemin d'un garçon miné sans doute par un lourd secret, une infirmité taboue à l'époque, qui sait ? En tout cas un mal-être lié à la sexualité. Que reste-il de cette amitié intense ? Ce beau livre, un véritable hymne à l'amitié et à l'amour, dont la superbe illustration de couverture nous rappelle que nous tenons aussi peu à la terre qu'aux nuages. De nombreuses citations poétiques rythment le texte.

Résumé

« J'ai quinze ans, tout le monde me fuit […] je n'ai pas d'amis, à part les arbres » (p. 13). Voilà ce que dit de lui-même le narrateur, qui se révélera moins timide, avant de faire la connaissance de son futur voisin et copain Riri. Il souffre de solitude ; il s'adresse à son cartable : « tu sais comment on trouve un ami, un vrai ? » (p. 27). Aussitôt dit, aussitôt fait, arrive Riri, qui porte le même nom de famille (patronyme courant) et habite en face. Les familles sympathisent ; Riri devient « frère jumeau » (p. 48) ; ils ne font qu'un, se retrouvent secrètement la nuit, font les quatre cents coups : « Je vais apprendre que l'amitié est une histoire d'amour qui a peur de l'amour » (p. 32) ; « Je bois de la bière, je pisse beaucoup » (p. 37). Ils apprécient l'ambiance des matchs de foot à la télé : « Ils connaissent les noms des joueurs par cœur, protestent, crient, insultent l'arbitre » (p. 38). Dans le blockhaus où ils se retrouvent le soir (la souvenir de la Seconde Guerre mondiale est présent), « on s'entraîne à la torture » ; « on se brûle un peu la main avec des cigarettes ou on se fait saigner » (p. 56). Le narrateur évoque sa mère, qui « a besoin de souffrir » (p. 65), qui a peur de l'orage à cause des souvenirs de la guerre, qu'il a entrevue nue parce que, justement, ces nuits d'orage, il partage son lit (le père travaille de nuit). C'est en pissant de conserve que le narrateur découvre le secret de Riri : « le sien était petit, violet sur le bout, avec un bourrelet de chair à cause de l'opération ». Riri s'exclame : « T'as de la chance, le tien est normal » (p. 80). On ne saura jamais de quoi exactement il est question, mais à partir de ce moment, les chemins des garçons divergent. Le narrateur entreprend de guider son ami « vers un premier flirt » (p. 91), lui expose une amusante méthode de drague (p. 85) ; « lui montre sur le dos de sa main comment on embrasse » (p. 87). En vacances avec les deux familles, ils draguent deux filles dans une boîte, de conserve ; mais sans explication, Riri ne « conclut » pas comme son ami, et rompt unilatéralement la relation d'amitié. Le narrateur tente fort maladroitement de rattraper les choses, et ce sera le drame final.

Mon avis

La langue de Dominique Sampiero est sobre et poétique. On est à la campagne, la sensualité baigne tout geste quotidien : « [mon grand-père] me laisse glisser le jeune poireau dans l'orifice qu'il rebouche tendrement » (p. 20). Quand il est question de filles, sans en faire trop, l'auteur suggère une simplicité dans la relation, qui estompe l'angoisse du dépucelage : « La main de Myriam est douce sur mon ventre et quand je coule, un peu honteux, entre ses doigts elle m'embrasse en rigolant » (p. 103). Quelques notes de bas de page éclairent les régionalismes ; l'une d'elles nous mène même en bateau : « Ça tombe comme des gravelotes » (p. 54), déformation de l'expression « Tomber comme à Gravelotte » ! Il s'agit en tout cas des beignes du papa. Ce court récit est une illustration de plus de ce qu' une éducation à la sexualité pourrait éviter de drames. C'est le curé qui, suite à la confession du narrateur, prononce la phrase du titre. En effet, qui peut augurer de l'avenir avorté des ados suicidés ? Qu'en était-il de la sexualité de ce Riri, de son opération mystérieuse qu'un tabou sexuel a enfoui pour toujours ? Était-ce un « intersexe » comme on dit maintenant ? Sa réticence pour les filles, sa jalousie pour son ami l'auraient-elles, s'il avait vécu, classé parmi telle ou telle catégorie altersexuelle ? En tout cas, la fidélité posthume du narrateur / auteur ne laisse pas de glace ; c'est si rare qu'un homme (qui n'est pas homo) ose dire son amour pour un homme ; et l'on songe à la chanson de Jacques Brel *Jojo* : « Six pieds sous terre Jojo tu n'es pas mort / Six pieds sous terre Jojo je t'aime encore ».

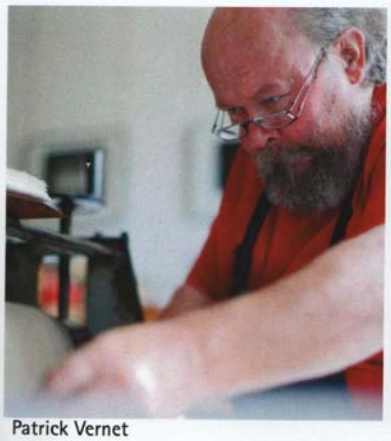
jeudi 7 février 2008, par Lionel Labosse

Livre d'artiste FRICOT D'AZUR – tiré à 50 exemplaires – éd. Atelier du Prussien, 2012 -

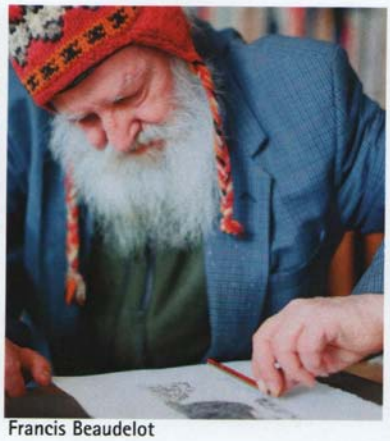
Texte Dominique SAMPIERO – gravures Francis BEAUDELOT – maquette Patrick VERNET

I N V I T A T I O N

Fricot d'azur - Francis Beaudelot



Patrick Vernet



Francis Beaudelot

Dominique Sampiero

« Dieu ne peint pas joli,
ça l'énerve quand on lui dit ça, il peint,
c'est tout, c'est vivant, ça bouge, et quand
Dieu tapote la couleur avec ses doigts,
ça vibre, c'est normal, c'est Dieu. »

Dominique Sampiero
Fricot d'azur
Traité de Bonvieuseries

Résidence artistique

DOMINIQUE SAMPIERO

IL N'Y A PAS D'ÉCRITS VAINS

Pièce de théâtre écrite avec des jeunes, roman-photo, ateliers d'écriture à la Maison de la poésie et en médiathèques..., l'écrivain, scénariste et poète Dominique Sampiero est en résidence à la Ferme de Bel-Ébat jusqu'au mois de décembre.

C'est un touche-à-tout pour qui l'écriture n'a pas de secrets. Auteur d'une cinquantaine de livres, Dominique Sampiero manie le verbe à la lettre. *« Écrire, c'est me transformer moi et transformer l'espace social »*, confie-t-il. En d'autres termes, écrire, c'est agir. Et c'est ici, à Saint-Quentin-en-Yvelines, qu'il agira durant dix mois en lien avec la Ferme de Bel-Ébat, à Guyancourt. Cette résidence – soutenue par la région Ile-de-France –, c'est lui qui l'a voulue. Parce que le lieu l'inspire et parce qu'il trouve que l'écriture théâtrale est aujourd'hui plus audacieuse que le cinéma. Il a donc choisi de créer une pièce avec des scolaires de l'agglomération : *Tchat Land*.
Elle sera mise en scène par Aurélie Van den Daele et programmée dans la salle guyancourtoise la saison prochaine. Depuis trois mois, il s'interroge sur cette fameuse « violence à l'école » et travaille avec les jeunes sur le thème de la parole donnée, sur ce qu'elle signifie aujourd'hui, sur les réseaux sociaux notamment. L'occasion d'explorer cette nouvelle forme de *« poésie orale et urbaine »* dont sont capables les jeunes, en leur faisant traduire des répliques d'*Antigone* en langage SMS, par exemple...

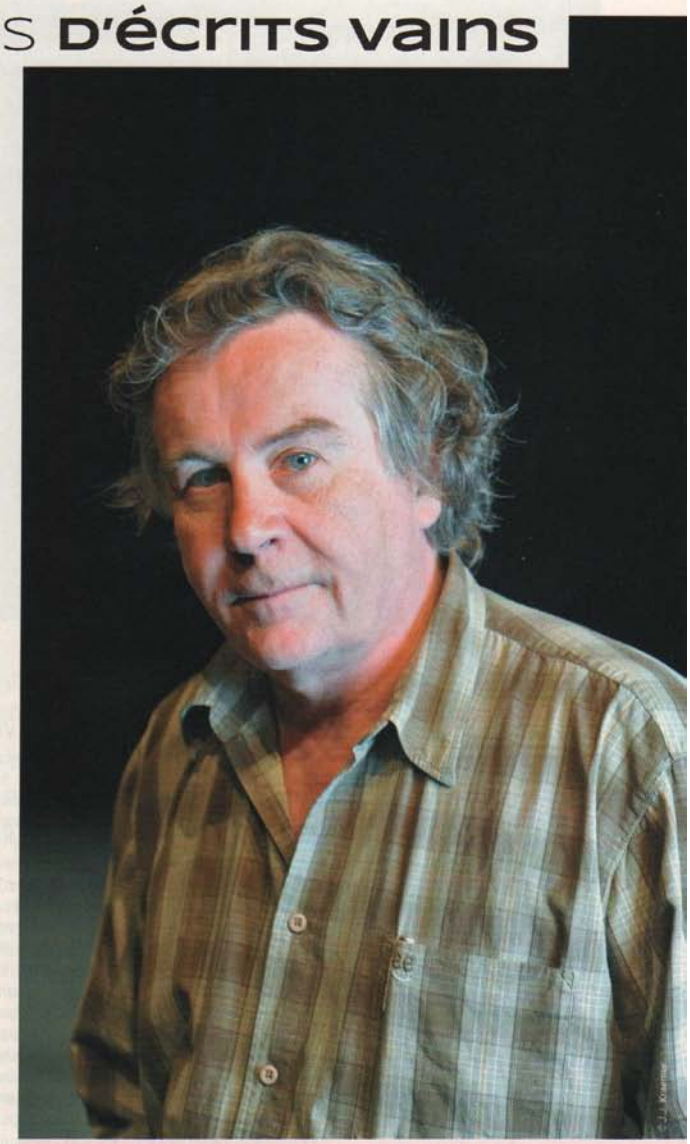
IMAGINEZ UN PEU...

L'homme déborde d'imagination et multiplie les approches. Travail audiovisuel sur la parole avec des jeunes de Segpa[1], dialogues en « chat » dans des salles séparées avec des troisièmes..., tous les moyens sont bons pour libérer l'écriture et la créativité. Dominique Sampiero mènera ainsi un travail poétique et photographique avec des ados du Pont-du-Routoir pour créer un roman-photo. Il se nourrira des histoires et anecdotes du quartier. *« Je vais être à l'affût. Ces rencontres relèvent toutes de la même démarche : les comprendre. Nous vivons, à travers l'écriture, des moments très forts, très émouvants. Quand je lis un texte où, devant le nom du père, un jeune a écrit "DCD", ça ne peut pas me laisser indifférent. Ce que nous faisons ici est constructif. Je veux que l'écriture leur permette de faire bouger leur vision du monde et qu'ils puissent saisir réellement la place qu'ils occupent dans ce monde. »*

(1) Section d'enseignement général et professionnel adapté.

Nicolas Gervais

Tchat Land, les 29 et 30 avril 2014 à 20 h 30
à la Ferme de Bel-Ébat, à Guyancourt
Tél. : 01 30 48 33 44 – www.lafermedebelebat.fr



BIO express / **1954** naissance dans l'Avesnois (Nord) / **1992** prix Max-Pol Fouchet pour *La Vie pauvre* / **1998** coécrit le scénario de *Ça commence aujourd'hui*, réalisé par Bertrand Tavernier. Ours d'or à Berlin / **2004** coécrit *Holy Lola* réalisé par Bertrand Tavernier / **2013** *La vie est chaude* (Éd. Bruno Doucey) /

RESIDENCE – blog ROYALE BIBLIOTHEQUE crée par DOMINIQUE SAMPIERO

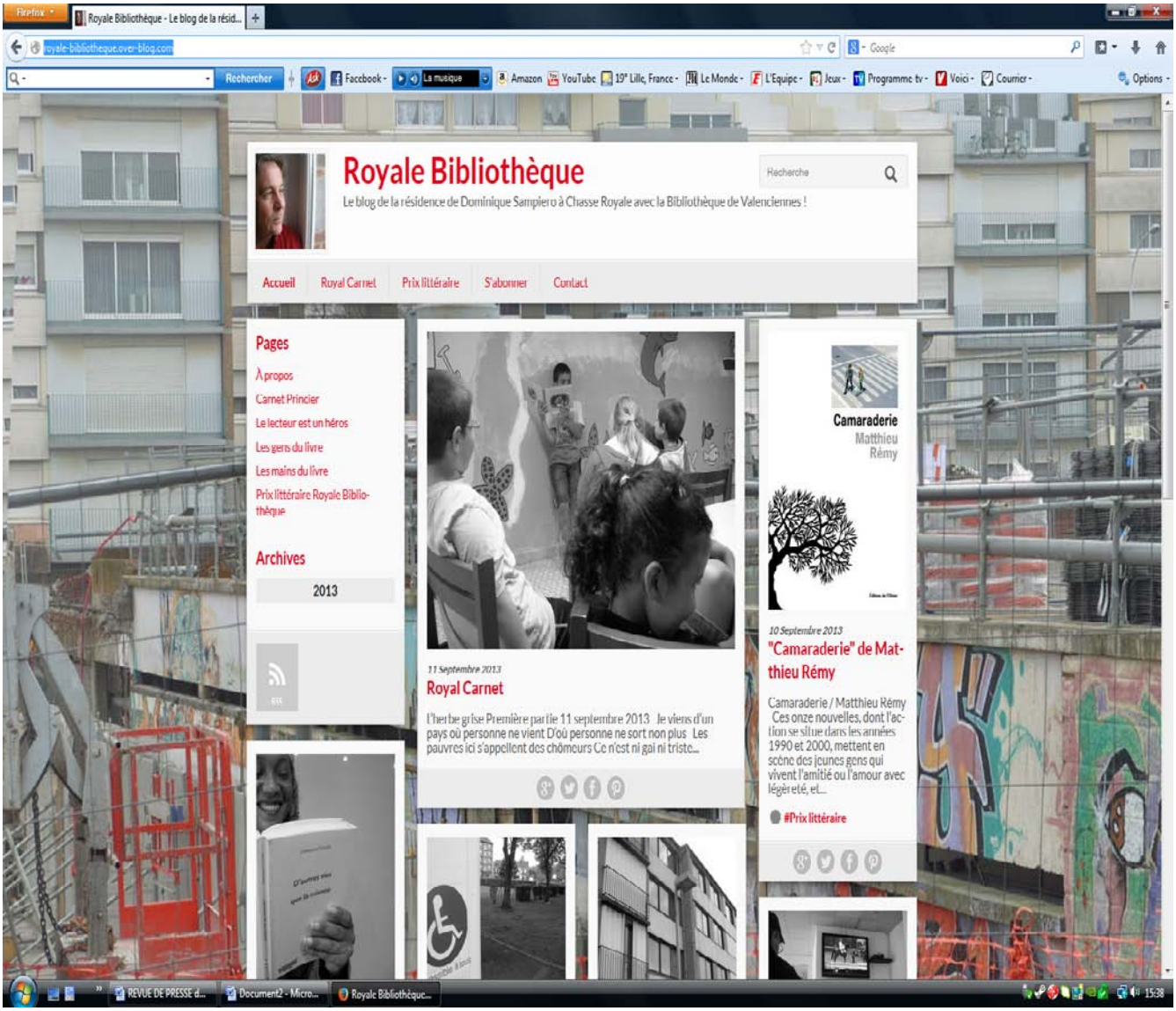
Résidence dans le quartier de Chasse royale à Valenciennes de mai à novembre 2013

Dispositif ANRU pour la construction d'une médiathèque dans le quartier de Chasse royale

La résidence comprend : la création d'un blog avec les habitants, des ateliers d'écriture, des entretiens autour de la lecture, un atelier lecture, un club de lecteurs sur un prix littéraire ayant pour objectif de redonner le goût de lire

Textes et photos : Dominique SAMPIERO – collaboration de la Médiathèque de Valenciennes et du centre social de chasse royale. Une partie du blog, le carnet princier intègre les textes écrits par les habitants pendant les ateliers de D SAMPIERO

Ci-dessous : page d'accueil du blog : http://royale-bibliotheque.over-blog.com/



Site professionnel : http://www.libfly.com/

Table ronde avec Dominique Sampiero et Jean-Charles Massera

Par **Libfly** le 31/05/2012 à 10h55 |

Scène nouvelle de la littérature, internet est un véritable laboratoire d'expérimentation où coexistent des formes hybrides, mêlant son, musique, texte et image. Les auteurs peuvent y exposer eux-mêmes leurs créations, sans intermédiaires. C'est également le cas des poètes de l'oralité, des slameurs.
Ces pratiques émergentes, souvent perçues comme marginales, sont pourtant l'occasion de reposer la question du statut de l'œuvre littéraire.
En bousculant des catégories auxquelles lecteurs et auteurs sont habitués, la littérature « hors les livres » repousse les frontières de la création. La littérature a-t-elle des limites ? Cette interrogation a-t-elle encore lieu d'être à l'heure du multimédia ? Autant de questions qui ont été posées durant la journée de réflexion et de performances « La littérature hors les livres ».

Seconde table ronde:
Dominique Sampiero et Jean-Charles Massera

Comment et pourquoi passer du livre à « autre chose » ? Dominique Sampiero et Jean-Charles Massera, tous deux auteurs au début de leur carrière, pratiquent aujourd'hui des activités liées à d'autres supports que le livre.

Dominique Sampiero est parti de la prose poétique et d'un regard presque extérieur sur l'activité littéraire, avant de s'intéresser au cinéma et au scénario. Animé par un « ras-le-bol de l'écriture du roman », l'auteur explique qu'il est aussi très intéressant de se perdre, de (se) chercher. Sa pratique de l'écriture est particulière : se servant d'un dictaphone, il crée son texte à l'oral. Son écriture vient ensuite se superposer à cette première voix. Le livre, il le perçoit comme un moment, un rapport intime à l'écriture. La solitude et « l'état corporel » dans lesquels l'auteur est plongé durant ce moment, s'achèvent avec un point, un titre. C'est ensuite à l'éditeur de décider de faire circuler le texte.
Avec son court métrage « On est méchant avec ceux qu'on aime », l'auteur a effectué un «passage à l'image ». Il confie d'ailleurs qu'il aimerait aller encore plus loin et sortir davantage de l'unique pratique de l'écriture.

Jean-Charles Massera pose quant à lui la question du livre avec son dernier ouvrage Tunnel of mondialisation. Composé de chansons sur support CD, d'un faux entretien de l'auteur en chanteur de variétés, illustré par des photographies de l'enregistrement, ce livre est une forme éclatée, hybride. L'auteur explique que ce projet est parti de l'envie de faire des chansons, et que cette forme a finalement été détournée : un moyen de mettre en scène la culture médiatique.
« Au bout d'un moment, certaines choses semblaient impossibles avec le livre » explique l'auteur. D'autres supports, d'autres formes, se sont finalement imposées « naturellement » à lui, la démocratisation du numérique aidant. On sort du livre aussi, parce que certaines choses sonnent plus juste sur d'autres supports, selon Jean-Charles Massera. Ce dernier raconte que si certains le pensent « parti hors du livre », ce dépassement est pour lui un moyen d'y revenir : « il y a aussi des choses que je ne peux dire que dans un livre » confie-t-il.

Finalement, la question de la « sortie du livre » pose celle de l'artiste multimédia, qui s'évertue à trouver la forme juste, en investissant des formats nouveaux ou déjà existants.

Dominique Sampiero et Jean-Claude Demeure : un art différent, mais un même engagement – Musée Matisse

Publié le 17/03/2010 à 05h04 par Hélène Harbonnier/Voix du Nord

Réunis autour de Lydia D. et plus largement du « modèle de l'artiste », Dominique Sampiero et Jean-Claude Demeure proposent au musée départemental Matisse une série d'ateliers créatifs. L'écrivain et le plasticien, qui se sont longtemps croisés au Cateau, ont en commun cet engagement assidu auprès du public. À quelques minutes de la première séance, ils échangeaient sur leur pratique. Deuxième rendez-vous ce soir.

@lavoixdunord

Réunis autour de Lydia D. et plus largement du « modèle de l'artiste », Dominique Sampiero et Jean-Claude Demeure proposent au musée départemental Matisse une série d'ateliers créatifs. L'écrivain et le plasticien, qui se sont longtemps croisés au Cateau, ont en commun cet engagement assidu auprès du public. À quelques minutes de la première séance, ils échangeaient sur leur pratique. Deuxième rendez-vous ce soir.

- Qu'est-ce qui vous a amenés à intervenir au musée Matisse ?

Jean-Claude Demeure : « En 2000, alors que le musée était "hors les murs", un atelier d'écriture a été mis en place par Dominique Sampiero, et je suis intervenu lors des dernières séances auprès d'un public adulte. Le musée venait de signer une donation avec Alice Tériade autour du livre d'artiste, une de mes spécialités. C'est comme ça que j'ai intégré l'équipe du musée pour valoriser cette collection auprès d'un public adulte. » **Dominique Sampiero :** « À l'époque, j'avais le projet d'écrire un roman sur Matisse : j'ai imaginé ses quinze derniers jours avec Lydia auprès de lui (1). Parallèlement, je suis allé voir les habitants de certains quartiers du Cateau pour colporter les petites histoires autour de celui-ci, une sorte de "journal d'un musée de campagne"... C'était un atelier de parole, qui a été suivi d'un atelier d'écriture. » **J.-C. D**. : « Ces ateliers, j'y ai trouvé un intérêt à un moment où j'avais besoin de changer un peu d'univers... Et en tant que plasticien ayant un goût prononcé pour la couleur, c'est bien d'entrer dans l'antre du loup et d'y produire quelque chose. » **- Vous vous êtes croisés au musée mais sans jamais travailler ensemble... Comment allez-vous procéder ?**

J.-C. D. : « Étant le pilote de l'atelier adultes du musée, je fais très régulièrement intervenir des écrivains, et l'opportunité se présente de travailler avec Dominique Sampiero... Connaissant les adultes et les locaux, je vais être la cheville ouvrière et l'accompagner. En

fonction de l'intérêt des participants, je vais essayer de créer la trace de son atelier d'écriture. On aboutira peut-être à une micro-édition, à l'édition de gravures... ça va dépendre d'eux, et de Dominique Sampiero qui va insuffler la matière. » **D. S. :** « Chaque atelier va être thématique. On a démarré autour du plaisir et de la sanction du regard : j'aime bien partir de l'enfance et de la mémoire, des sensations. Je donne des structures et des moules dans lesquels les gens vont glisser des mots et des sensations. (...) Je fais toujours appel à un vécu. Il n'y a pas d'écriture sans sensorialité. Je ne veux pas faire d'atelier d'écriture comme on fait un atelier de poterie ! J'essaie d'amener les écrivants à l'état de conscience de l'écriture. » •

(1) L'odalisque, Flammarion, 2000. **La Voix du Nord**

ACTIVITES RECENTES

RENCONTRE LECTURE MUSICALE

Communiqué de presse – rencontre musicale – Musée Matisse- Nord -

Dimanche 19 février 2012 à 16h :

Lecture assurée par Dominique SAMPIERO, écrivain, accompagné par Erich PRALAT à la contrebasse.

Extraits du livre de Dominique Sampiero : *Henri Matisse, Etude pour saint Dominique.* Les Editions INVENIT, dans la collection Ekphrasis.

A l'occasion de la clôture de l'exposition *« Les dessins au pinceau de Matisse »* le musée départemental Matisse propose une rencontre lecture avec l'écrivain Dominique Sampiero qui lira des extraits de son dernier ouvrage, *Henri Matisse, Etude pour saint Dominique* dans la salle d'exposition temporaire. La lecture sera accompagnée de ponctuation musicale par Erich Pralat à la contrebasse.

Effacement : c'est ainsi que Dominique Sampiero intitule cette lecture libre de *l'Étude pour saint Dominique* (1950-51, musée départemental Matisse, Le Cateau-Cambrésis) que Matisse réalisa pour la Chapelle du Rosaire à Vence. L'art de Matisse y atteint une épuration ultime. Selon le peintre, il *« suffit d'un signe pour évoquer un visage, il n'est nul besoin d'imposer aux gens des yeux, une bouche... il faut laisser le champ libre à la rêverie du spectateur. »* Le texte de Dominique Sampiero a la puissance du recueillement, impression « poïétique » sur l'immatérialité de la création, ce temps contemplatif où l'absence et le vide donnent corps à un dépouillement ultime, une nouvelle naissance, à l'image de ce visage simple et puissant.

Source musée matisse.fr

ATELIERS CULTURELS

Article en ligne – Voix Du Nord – quotidien régional – mai 2010- ville de Méricourt-

ATELIERS d'ECRITURE ET BALADE POETIQUE– avec le photographe P. Devresse.

➢ Lens

Inauguration - La première des trois palissades - Mercredi 12.05.2010, 14:00

Les poèmes déclamés par les adultes et les enfants ne manquaient ni d'originalité ni de convictions.

À Méricourt, la municipalité a décidé de mettre la culture au premier plan en dotant les habitants d'une médiathèque. Pour ce faire, les associations locales et les comités de quartiers ont été sollicités afin d'inaugurer de la première palissade originale et conviviale.

« Faire aimer la lecture »
Réunis au rond-point des droits de l'enfant, à deux pas de la future médiathèque où les premières pierres viennent de sortir de terre, le collectif pour la médiathèque, accompagné de l'harmonie municipale et d'enfants, a tout d'abord déclamé des poèmes, avant de se diriger vers les différentes étapes d'un parcours pédestre et culturel.
Le rôle du collectif pour la médiathèque réside essentiellement dans l'éducation à la lecture. Cette éducation pour le goût de la lecture passe par démocratisation de la culture, qu'elle soit musicale, théâtrale ou comme ce vendredi, événementielle.
« Notre but est de faire aimer la lecture à tous, nous ne sommes que des habitants mais on nous a confié un rôle et nous essayons de l'assurer de la meilleure façon possible », confie tout sourire Myriam Winkler, membre du collectif pour la médiathèque.
L'harmonie municipale a accompagné l'ensemble de la délégation tout au long de ce parcours culturo-pédestre, ponctué de poésies déclamées par enfants et adultes.
Cette première palissade est le premier volet du triptyque qui sera mis en place au cours de l'année. Le prochain thème abordé serait la lecture pour les malvoyants.

Christian MARCINIAK

LECTURE SPECTACLE

« Faites avancer l'taiseux », un article pour « La Voix du Nord »

Par JACQUES BONNAFFE le 22 octobre, 2011

Un billet d'humeur ne me rendra pas celui qu'une grève inattendue m'a brutalement dérobé. Evitons la voie duraille pour lui préférer une manifestation muette : je décide de faire grève des transports au cerveau, vous privant d'un récit ferroviaire haletant. Et pour en faire subir le désagrément à d'autres catégories, j'irai au buffet de la gare sans mon journal ordinaire, leur dire que je ne prends pas de café ce matin. Cha va trembler ficelle, croyez-me !Du coup rien à dire, moi qui suis toujours en train… Ah si ! Hier soir j'étos à m'maison, ça compte dans l'Nord ! Pas vraiment m'baraque mais l'endroit qui fait braire : ma ville natale, Douai ! Je n'ai eu qu'à me laisser faire, le directeur du Théâtre m'a lancé : viens faire ton métier ! J'ai préparé mes boniments puis comme il fallait un titre à la revue, je l'ai baptisée *Faites avancer l'taiseux !* Pourquoi ? J'en sais rien… Avec l'ami Sampiero, poète des bocages et des villes, nous avions noté que ça faisait drôlement causer, les taiseux. Les voilà comme un portrait en creux de notre époque où tant de mots se diluent dans les parleries inutiles et filmées. I vaut mieux s'taire ! titrait Jules Mousseron pour raconter l'cabaretier qui avot s'langue toudis pindue : Parle donc eh nigaud ! lui dit s'femme, si t'es dégouté d'mi n'en dégoutes pas les autres ! Trait d'un pays qui reste cru, parce qu'il ne ment pas. Jules Mousseron ! Un journaliste évoquait à son sujet la littérature des « sans-voix », titre ronflant pour Cafougnette mais parfait pour les mineurs : quand on écoute bien ceux qui ne parlent pas, c'est pas des blagues mais de la belle écriture qui pointe en douce. Et l'envie qui nous vient n'est pas d'être au zoo à s'inventer des ch'tis mimant les ploucs parqués à Ibizza, mais seulement d'intercepter un peu de beauté dans un monde de brutes et d'argent. J'ai connu un homme dont je ne sais plus s'il était un homme ou un arbre, un homme d'une lenteur inouïe, planté dans la terre de tout son poids de muscle et de regard. L'auteur de ces mots, Dominique Sampiero était mon invité d'hier soir au théatre. Un peu de beauté, oui, et puis un peu d'amour, fauque ed'manières !

Par Jacques BONNAFFE

LIVRES D'ARTISTE ET POEMES SUR TOILE

Dominique Sampiero a réalisé plusieurs dizaines de livres d'artistes avec des peintres, graveurs, poètes ou plasticiens. Citons : Marie Alloy, Francis Beaudelot, Armand Dupuy etc...il a réalisé une collection de poèmes sur toile avec plusieurs peintres.

Poème sur toile / Gwenaelle Souffet / Dominique Sampiero
Mars 2011

LISTES DES ŒUVRES en collaboration avec des plasticiens, disponibles.

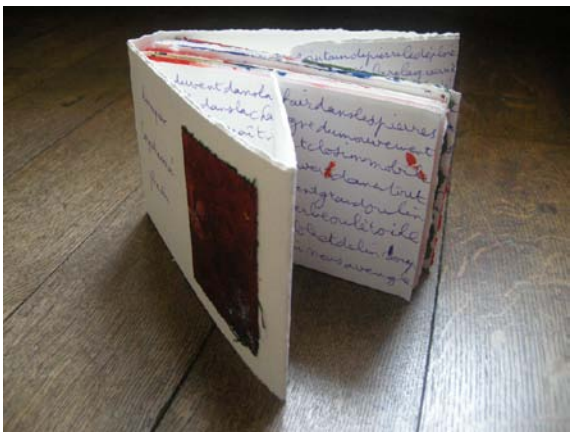
Toiles :

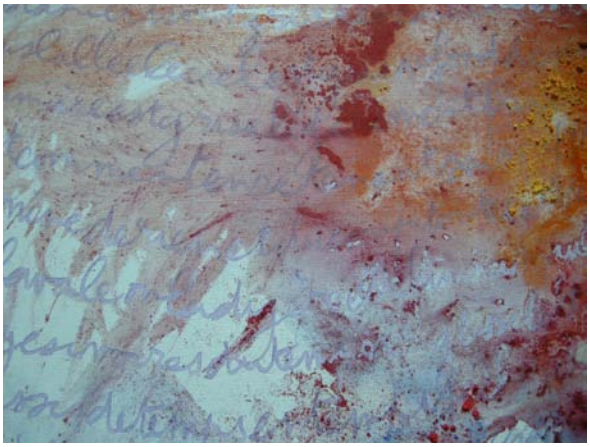
collection « duos au carré » crée par l'artiste – collection particulière, inédits 2011/2013

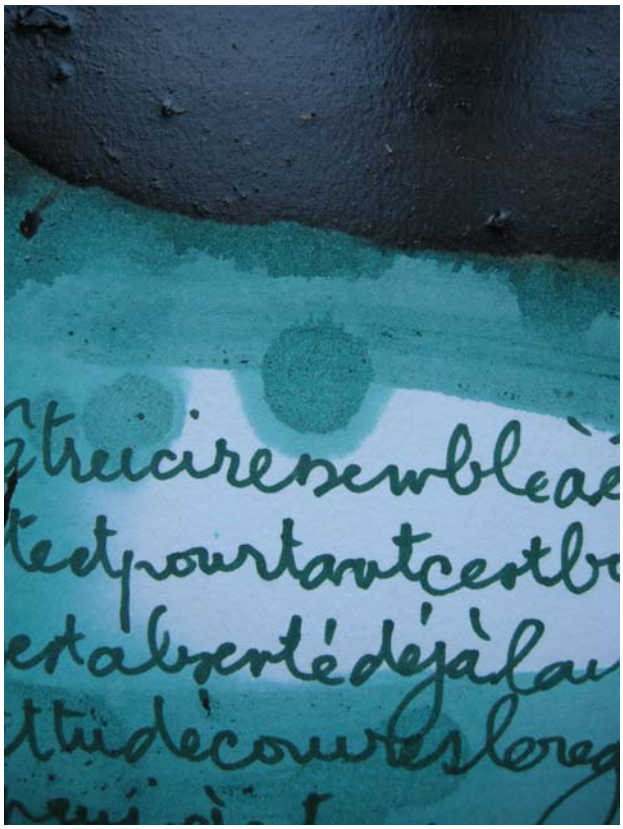
- ferveur discrète avec Gwenaëlle Soufflet
- Des fleurs comme blessure avec Jean-Michel Marquant
- Voix cachée avec Coco Texcèdre
- Boire la pluie avec Max Partazena
- Boire la chair avec Aaron Clarke

Livres d'artistes récents (2011/2013) :

- Rouge rivière -Thierry le Saëc/ Sampiero
- Moi, sans avec Max -Partazena/ Sampiero
- Carnet de vent - Badin/Sampiero
- Nuit & Jour -Régis Lacomblez/ Sampiero
- Je suis né par la fenêtre - Coco Texcèdre/ Sampiero
- Les belles jambes – Eric Démélis/ Sampiero
- Les pluies dans les fougères- Jacques Capdeville/ Sampiero
- Les pierres sont muettes- Serge Bouvier/ Sampiero
- Les jardins de papier- Max Partazena/ Sampiero
- Jour chiffon - Max Partazena/ Sampiero
- Un regard se déplace sous la peau – Aaron Clarke/ Sampiero
- Longtemps se sont tus – Jean-Michel Marquant/ Sampiero
- Ciel et feuillage –Georges Badin/ Sampiero
- Corps foudre – Eric Coisel/Sampiero
- L'intouché de l'ombre – Thierry le Saëc /Sampiero
- Etc...







LISTE DES LIVRES diponibles en librairie

➢ Textes brefs / POESIE

Gallimard

Un livre s'écrit tôt le matin (2000. L'arbalète Gallimard)
L'idiot du voyage (2001. L'arbalète Gallimard)
Celui qui dit les mots avec sa bouche (2002. L'arbalète Gallimard)

Editions Lettres Vives

La fraîche évidence (1995).
Les pluies battantes (1996).
Retour au sang (1997).
La chambre au milieu des eaux (1998).
Le ciel et l'étreinte (1999).
Sainte Horreur du poème (2001)
Patience de la blessure (2002)
Carnet d'un buveur de ciel (2007)
Le maître de la poussière sur ma bouche (2009)
Bégaiement de l'impossible et de l'impensable (2012)

Chez d'autres éditeurs

Sève, la nuit des Sources (1987. Cahiers Froissart).
Pluriel Silence (1988. Unimuse).
L'homme suspendu (1989. Paris. Editions Kupfermann).
Terre pour une légende (1991. Cheyne. **Prix Kowalski**).
La vie pauvre (1992. La Différence. **Prix Max-Pol Fouchet**).
Lettre par la fenêtre (1995. Dumerchez).
La claire audience (1995. Cherche-Midi).
Epreuve de l'air (1998. éditions du Laquet) .
La chair de l'image (1998. Paroles d'Aube).
La page claire (1999. Alfil).
Ame sœur (2001. Marais du Livre éditions)
Evening Land (2002. Ed Filigranes. Photos de Bernard Descamps)
La vie est chaude (2013. Ed Bruno Doucey. **Prix Omar Khayam.)**

➢ Nouvelles

Centre Ville (1995. Paroles d'Aube).
Histoires à deux. Ou presque. (1995. La Bartavelle)
Territoire du papillon (2009. Alphabet de l'espace)

➢ Récits

La lumière du deuil. (1997. Verdier). (Folio / Gallimard)
Le dragon et la ramure (1998. Verdier). (Folio / Gallimard)
Le temps captif (1999. Flammarion).
Femme buvant dans une cour (2000. Flohic)

➢ Romans

L'odalisque (2000. Flammarion).
Les fruits poussent dans les arbres (Sept 2002. Flammarion)
Le rebutant (Sept 2003. Gallimard. **Prix du Roman Populiste**)
Le dieu des femmes (Mars 2004. Grasset)
Holy Lola (Octobre 2004. Grasset)
La petite présence (Mars 2006. Grasset)
Les encombrants (2009. Grasset)

➢ Essai

L'espace du poème (1998. Entr. avec B. Noël. P.O.L).

➢ Littérature Jeunesse

P'tite mère (2001. France Culture. Atelier du perce oreilles. Ed Rue du Monde. **Prix Sorcière 2003**. **Prix Marguerite Audoux 2004** des collèges).
Poule ou coq (2001. France Culture. Atelier du perce oreilles).
Tête à flaques (2001. France Culture. Atelier du perce oreilles).
Contes de la page claire (Alfil éditions. 2001. France Culture. At du perce oreilles).
Les anges n'ont pas de sexe. (Sept. 2006. La Martinière Jeunesse. **Prix Tatoulu 2007**)
Le jeu des 7 caillloux (2011. Grasset Jeunesse)
Le bruit des vagues (2012. Bayard. Je bouquine)